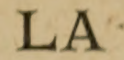

U d'/of OTTAWA
39003011245452



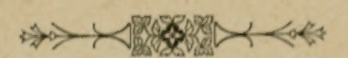
La petite Glaneuse.



A QUOI LA VANITÉ NE PEUT-ELLE PAS POUSSER UNE PETITE FILLE ! (P. 11.)



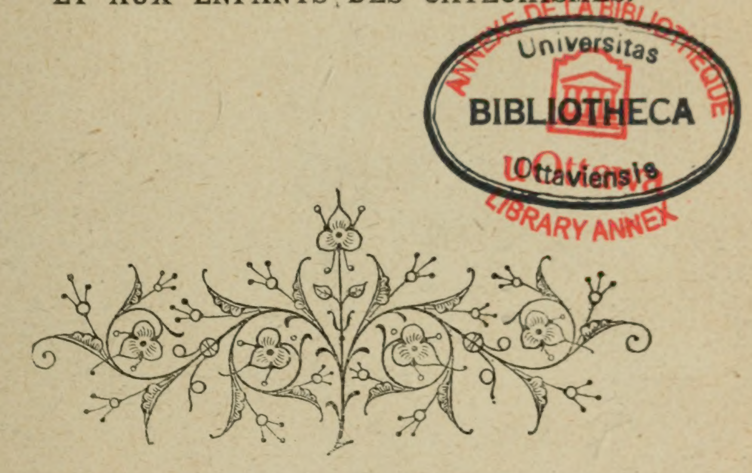
LA PETITE GLANEUSE



Carnet d'une jeune pensionnaire

OFFERT

AUX ÉLÈVES DES MAISONS D'ÉDUCATION CHRÉTIENNE
ET AUX ENFANTS DES CATÉCHISMES.



LILLE
(NORD)
Maison St-Joseph.

GRAMMONT
(BELGIQUE)
Œuvre de St-Charles.

IMPRIMATUR.

Brugis, die 21 novembris, 1901.

J. ISACQ, Can., Libr. Cens.



Il contient le recueil complet des causeries, histoires, biographies et sujets divers de la seconde année du Bon Ange du Pensionnat.



Notre petit bagage pour l'année nouvelle.



VOUS vous imaginez peut-être, mes chères Lectrices, qu'il n'y a que les portefaix et les porteuses de hottes, les ouvriers et les domestiques, qui soient assujettis à se charger de fardeaux plus ou moins lourds... Détrompez-vous. C'est une loi providentielle, depuis longtemps consacrée par un proverbe populaire, que « Chacun dans le trajet doit porter son paquet. » Grands ou petits, riches ou pauvres, jeunes ou vieux, tous doivent prendre la besace et, du premier jour de l'an jusqu'au dernier, cheminer en la portant.

Jeune chrétienne, qui vous rebiffez à cette déclaration, rentrez un instant en vous-même, et vous reconnaîtrez qu'effectivement vous avez votre bagage inévitable de peines, de contrariétés, de petits chagrins de toute sorte. Bien loin de vouloir vous imposer un fardeau auquel vous puissiez vous soustraire, nous venons au contraire vous inviter à examiner celui qui pèse sur vos épaules, pour l'alléger dans la mesure du possible.

Ce fardeau est-il vraiment composé des objets qui vous reviennent ? Voilà la matière d'un très utile examen. Il importe de vous en enquérir au commencement de cette longue portion

de trajet qu'on nomme une année, et, avant de vous remettre en route, de jeter hors de la besace tout ce qu'elle ne devrait pas contenir.

Le plus souvent ce qui la rend lourde, ce n'est pas ce que Dieu y met, c'est *ce que nous y mettons nous-mêmes.*

La plus grosse partie du bagage de toute créature humaine ce sont ses péchés. Les saints et les saintes, tous ceux qui vivent dans l'innocence et la fuite du mal, marchent allègrement dans le chemin de la vie. Leur conscience est si légère ! Elle n'a presque rien à leur reprocher ; aussi ressemblent-ils à l'oiseau, qui se porte avec la plus grande facilité d'un point à l'autre de l'espace. Ceux au contraire qui sont chargés de péchés, ne peuvent pour ainsi dire pas avancer, et ils s'écrient douloureusement avec David : « Mes iniquités m'accablent comme un pesant fardeau. » Combien ils sont tristes ! combien ils sont languissants ! On dirait qu'ils vont succomber sous le poids de leur bagage.

Mais que diriez-vous d'un homme qui, se plaignant de sa charge, l'augmenterait à chaque pas en ramassant toutes les pierres qu'il rencontrerait sur son chemin ? Ce serait un insensé, n'est-il pas vrai ? Prenez garde qu'il ne vous arrive de faire comme lui, en grossissant votre paquet de tous les nouveaux péchés que l'occasion se présenterait de commettre... Le fardeau deviendrait bien lourd ; mais la faute n'en serait qu'à vous seule.

Le péché ne pèse pas seulement par les maux qu'il cause, les remords qu'il fait naître, les avantages dont il nous prive ; il pèse en outre par les embarras qu'il suscite. Si la conscience en sent le poids, le cœur le sent aussi : tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, il pèse là où l'on s'y attendait le moins, et il fait perdre au voyageur son équilibre. Ah ! chère enfant, que la route vous paraîtrait facile, et le fardeau léger, si vos petites lâchetés, votre égoïsme déguisé, vos sensualités, en un mot si toutes vos fautes journalières n'embarrassaient votre marche et ne concouraient à vous accabler.

Et les désirs, les craintes, les tourments d'esprit, les inquiétudes de la vie, par lesquels nous ne cessons de gonfler notre sac, qui peut dire de combien ils augmentent son poids ? N'est-il pas vrai, chère enfant, que vous rêvez tel objet de toilette, telle partie de plaisir, tel congé ? N'est-il pas vrai que vous

redoutez telle étude, tel examen ? N'êtes-vous pas préoccupée par la pensée de vous faire valoir, de paraître avec honneur à cette séance, à cette fête, à cette procession ? Ne portez-vous pas un peu d'envie à l'une de vos compagnes qui vous est préférée ? Ou bien, c'est un diplôme, un brevet qu'il s'agit de conquérir et dont la perspective vous tient sans cesse agitée entre l'espérance et la crainte. O fardeau imaginaire, que vous êtes accablant ! O folie de la pauvre nature humaine qui se charge et se surcharge à mesure que Dieu la soulage ! Jésus-Christ n'a-t-il pas dit que nous ne devions pas nous inquiéter du lendemain ? Et pourtant, on se forge mille peines, on se rend malheureuse à penser continuellement à une foule de choses qu'on prévoit dans l'avenir et qui peut être n'arriveront jamais.

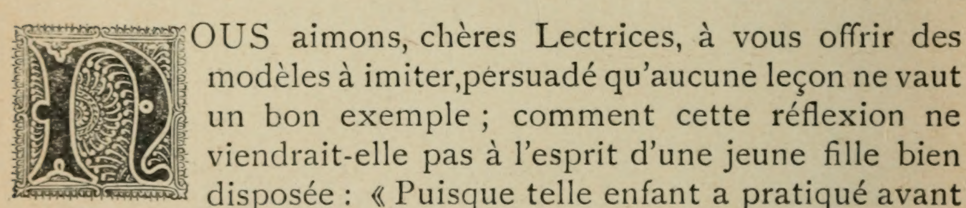
De même pour les études, il est vrai qu'elles sont déjà pénibles par elles-mêmes et parfois très désagréables ; mais ne vous arrive-t-il jamais d'aggraver la charge ? Si vous écoutez d'une manière distraite les explications de la maîtresse pendant la classe, il est tout naturel que vous ayez plus de peine ensuite pour faire votre devoir. Si vous cherchez à éluder les premières difficultés, au lieu de les aborder de front et de les vaincre, elles deviennent de plus en plus grandes et finissent par vous rebuter. Et surtout, si vous laissez la paresse se mettre de la partie, vous perdez toute activité, toute énergie ; puis les reproches arrivent avec les punitions ; la besogne est doublée sans que rien vous console et vous encourage. Dans ces conditions, votre petit fardeau d'écolière ne peut manquer de devenir bien lourd. Voyez au contraire cette élève laborieuse et diligente, qui est stimulée par les bonnes notes, par l'approbation de ses maîtresses et surtout par le témoignage de sa conscience : combien sa charge est plus légère !

Je vous le demande maintenant, chères Lectrices, ne vaut-il pas la peine, au commencement de l'année, de faire l'inspection du paquet dont nous allons charger nos épaules ? Procédons au triage : pour tout ce qui vient de notre pauvre nature humaine, péchés, inclinations mauvaises, désirs déréglés, inquiétudes, nonchalance et tiédeur, jetons tout cela bien loin et ne nous imposons que le fardeau voulu de Dieu, car c'est assurément de celui-là que Jésus-Christ a dit : « Mon fardeau est léger. » De quel fardeau parlerait Jésus-Christ, sinon de celui qu'il nous commande de porter et qu'il veut bien alléger

par l'onction de sa grâce et même soulever avec nous si nous le suivons fidèlement?

Remarquons toutefois que la charité doit trouver sa place ici comme partout. Si chacun, selon la parole de saint Paul, « doit porter son propre fardeau », nous devons tous aussi *porter les fardeaux les uns des autres.* C'est là ce qui lie les chrétiens entre eux, ce qui fait surtout le bonheur des rapports qui existent entre les élèves d'une Maison d'éducation ; c'est là ce qui donne son vrai sens au nom de *prochain* par lequel sont unis tous les enfants du Père qui est aux cieux. Aimons Dieu, aimons nos sœurs : que ce soit notre devise pour l'année nouvelle ; en l'observant bien, nous serons tout étonnées de trouver le fardeau de la vie et des études si facile à porter.

Adèle Coulombe ([1]).



OUS aimons, chères Lectrices, à vous offrir des modèles à imiter, persuadé qu'aucune leçon ne vaut un bon exemple ; comment cette réflexion ne viendrait-elle pas à l'esprit d'une jeune fille bien disposée : « Puisque telle enfant a pratiqué avant moi les mêmes vertus qu'on me recommande, puisqu'elle a accompli les mêmes actes de la vie d'une élève au pensionnat ou d'une jeune chrétienne dans sa famille, pourquoi ne pourrais-je pas en faire autant ? » Et en effet, nul doute qu'avec la grâce de Dieu, vous ne puissiez marcher sur les traces de vos pieuses devancières.

Nous vous présenterons aujourd'hui une petite écolière des environs de Montréal, Adèle Coulombe, qu'on pourrait justement appeler « l'ange de la famille et de la classe ». Son enfance fut, dès qu'elle eut l'âge de raison, une préparation à la première Communion. De ce grand acte nous ne dirons rien ici, nous bornant à citer une parole naïve d'Adèle le matin du plus beau

1. Nos récits biographiques dans lesquels le nom de baptême de l'héroïne est accompagné du nom de famille sont d'une rigoureuse authenticité. Les autres sont exacts quant au fond, mais pas toujours pour tous les détails, parfois même ce sont de simples légendes.

jour de la vie. Il avait neigé la nuit précédente ; et l'enfant, uniquement préoccupée de se présenter à la Table sainte avec un cœur parfaitement pur, disait à ses parents : « Voyez donc cette belle neige toute blanche, que les pieds des passants n'ont pas encore foulée : le bon Dieu veut nous montrer par là combien notre âme doit être blanche pour le recevoir. Ah! comme tout est blanc aujourd'hui : les rues sont blanches ; nos robes sont blanches ; les ornements de l'église sont blancs. Quel dommage si la même blancheur n'existait pas dans notre cœur ! »

Les bons sentiments d'Adèle ne firent que se développer à la suite de sa première Communion. Voici ce que nous apprend sur cette époque de sa vie, une de ses anciennes compagnes de classe. « Son assiduité était remarquable ; jamais elle ne s'absentait, et, quand le moment de se rendre au cours était venu, rien ne pouvait la retenir, ni le froid, ni la pluie, ni la neige. Quelque temps qu'il fît, elle partait aussitôt, afin de se trouver en classe à l'heure marquée, et de ne rien perdre des leçons de ses maîtresses. Si parfois des raisons graves l'obligeaient à arriver trop tard, on voyait à sa figure qu'elle en était peinée. Elle ne manquait jamais alors de s'excuser. En allant, comme en revenant, c'était toujours ce même air modeste et recueilli qu'elle avait avant sa première Communion. Elle marchait les yeux baissés, sans jamais regarder de côté et d'autre, ni s'arrêter à voir ce qu'il y avait de nouveau. Si quelques compagnes voulaient la retenir et l'amuser à examiner ce qui était étalé aux vitrines des magasins : « Non, « non, disait-elle doucement, nous n'avons pas le temps ; « marchons vite pour arriver à l'heure. » Et ainsi elle passait son chemin sans faire attention à ce qui était autour d'elle. Les jours de congé, elle n'allait pas perdre de longues heures à visiter les environs, soit les curiosités naturelles, soit des ruines, soit de nouvelles constructions ; elle ne prenait point part aux amusements qui pouvaient s'organiser sur la glace ni à d'autres semblables passe-temps.

Les entretiens d'Adèle étaient toujours édifiants ; ils roulaient le plus souvent sur des sujets d'étude ou de religion. Elle ne pouvait souffrir qu'on se moquât des autres, ni qu'on parlât mal de qui que ce fût.

« Sa tenue en classe n'était pas moins frappante. Travaillant toujours sous l'œil de Dieu dont elle ne perdait jamais de vue

la présence, elle ne parlait que quand elle était interrogée ; alors elle se levait de si bonne grâce, s'exprimait avec tant de facilité, et en même temps avec tant de modestie, que ses compagnes ne savaient ce qu'elles devaient le plus admirer, ou de la justesse de ses réponses, ou de sa profonde humilité. Du reste, aucune n'était surprise de ses succès, car toutes connaissaient son application au travail. Adèle, en effet, était avare de son temps, à l'école encore plus qu'à la maison. Quand elle n'étudiait pas ses leçons, elle lisait ou écrivait. Les nombreux cahiers qu'elle a laissés, et qui témoignent d'année en année de ses progrès, soit pour l'écriture, soit pour l'orthographe, disent assez quelle ardeur elle apportait à l'étude. Rien de plus net et de plus régulier. Tout y est fait avec intelligence et disposé dans un ordre parfait. On y voit comme un reflet de son âme, dont tous les mouvements furent toujours si conformes aux inspirations de la grâce. Ce même esprit d'ordre se faisait encore remarquer dans la tenue de ses livres. Ils étaient toujours à leur place, jamais déchirés ni malpropres. Économe en tout, Adèle ne pouvait manquer de l'être dans l'emploi des choses à son usage : c'était à ce point, qu'elle se fût fait scrupule de perdre même une feuille de papier. Plusieurs de ses petites compagnes, qui n'avaient pas le même esprit de ménagement, lui disaient quelquefois en riant : « Adèle, si tu continues, tu deviendras riche. » La bonne enfant souriait : « Ce n'est pas pour devenir riche que j'agis ainsi, répondait-elle ; mais je me reprocherais d'abuser de ce que mes parents ont la bonté de me fournir pour la classe. »

Comme elle n'avait pas moins de zèle pour l'avancement de ses compagnes que pour le sien propre, dès que sa tâche était remplie, elle s'empressait d'aider celles qui, ayant moins de facilité ou étant plus jeunes, réclamaient son secours. Elle leur faisait apprendre leurs prières, puis les faisait lire. Les maîtresses, qui savaient qu'elle était heureuse de rendre service aux autres, aimaient à l'employer ainsi.

Si désireuse que fût Adèle de s'instruire et d'instruire les autres, elle l'était bien davantage encore de concourir à leur sanctification. Dans ce but, elle n'épargnait ni conseils ni prières. Quelques-unes de ses compagnes venaient-elles à s'écarter du respect qu'elles devaient à leurs maîtresses, elle les en reprenait avec bonté : « Pensez donc, disait-elle amicalement, que

nos bonnes mères nous tiennent la place de Dieu. Ne se donnent-elles pas assez de peine d'ailleurs pour que nous évitions de les contrister ? » Un jour, une de ses compagnes, d'un caractère assez difficile, s'étant oubliée plus que de coutume, elle ne manqua pas de lui en témoigner son chagrin et de l'encourager à réparer sa faute. Voici en quels termes s'exprime celle qui fut l'objet d'une charité si attentive : « C'était le soir après la classe ; j'étais triste ; par ma dissipation et ma négligence à faire mes devoirs, je m'étais attiré de sévères réprimandes. Adèle m'aborda, le visage empreint d'une douce gravité : « Ma chère, me dit-elle d'un ton affectueux que je me rappelle encore, tu as fait bien de la peine aujourd'hui à Notre-Seigneur et à la très sainte Vierge ; il ne faut pas finir la journée comme tu l'as commencée. Crois-moi, va trouver notre bonne Mère pour lui demander pardon ; promets-lui qu'à l'avenir tu seras meilleure et que tu la dédommageras de la peine que tu lui as causée. Fais cela, ajouta-t-elle d'un air suppliant, et tu verras que tout ira bien. » Pénétrée d'émotion, je me rendis à ses instances. »

Tel était le zèle de cette enfant pour le bien de ses compagnes ; ne pourrions-nous pas l'imiter un peu ?...

La petite guerre.

I


RASSUREZ-VOUS, mes bonnes lectrices ; à cette petite guerre dont je viens vous parler, on n'attrape pas de blessures, on ne perd ni bras ni jambes ; et quoiqu'il faille vaillamment combattre, le sang ne coule jamais.

Mais avant d'en venir à ce qui fait l'objet de notre petite guerre, laissez-moi vous conter d'abord la réponse que me fit hier soir une fillette de huit ans; elle doit me servir de préambule et d'entrée en matière.

C'était dans le salon d'un de mes amis, où je fus introduit un peu à l'improviste. Sa petite Léonie, qui ne s'attendait pas à me voir, et surtout à être vue de moi, venait de grimper sur une chaise devant la glace.

— Eh ! que faites-vous donc, mon enfant ? lui dis-je.

— Oh ! Monsieur, je craignais d'avoir dérangé mes cheveux, et je venais m'assurer s'ils étaient encore bien.

— Déjà tant de coquetterie ! m'écriai-je. Mais passons là-dessus, chère petite, en considération de votre franchise. Et j'ajoutai aussitôt :

« Vous n'aimez pas le désordre dans vos cheveux ? Eh bien, il faut surtout le détester dans votre cœur. Qu'est-ce qui pourrait mettre le désordre dans ce cœur ? Un défaut, oui, un défaut négligé, un défaut que vous laisseriez croître. C'est bien plus laid qu'un petit dérangement dans la chevelure ! C'est plus laid qu'une tache, une grosse tache noire, qui viendrait à déparer votre joli visage. N'est-il pas vrai que si vous aperceviez une tache semblable sur votre figure, en vous regardant au miroir, vous l'enlèveriez avec la plus grande promptitude ? Voilà ce qu'il faut faire, chère enfant, pour vos défauts, qui sont des taches sur votre âme. »

Mes bonnes Lectrices, vous comprenez toutes maintenant ce que l'on veut dire par *un défaut :* c'est une mauvaise tendance, une méchante disposition qui existe en nous et qui nous rend laides aux yeux de Dieu et désagréables au prochain.

C'est justement à vos défauts que je viens vous demander de faire la guerre.

Faire la guerre à ses défauts, c'est travailler à les corriger et à les détruire. Ce mot de *guerre* n'est pas du tout une exagération ou une fantaisie de langage. Il y a bien des rapports en effet entre la lutte qu'exige la correction des défauts et ces terribles combats qui ont pour théâtre les champs de bataille.

Qu'est-ce en effet que faire la guerre ?

Qui de vous ne le sait, mes chères enfants ?

Faire la guerre, c'est partir à la tête d'une nombreuse armée : on emmène à sa suite des soldats, des chevaux, des armes de toutes sortes, des munitions ; on entre sur le territoire de l'ennemi ; lorsqu'on vient à le rencontrer, on l'attaque, on lutte avec lui, soldat contre soldat, arme contre arme ; et après l'avoir poursuivi de retranchement en retranchement, on le force à s'avouer vaincu et à mettre bas les armes.

Ainsi la guerre est une lutte violente, où une foule d'hommes se trouvent engagés pour défendre, contre un ennemi, les inté-



LES CURIOSITÉS NATURELLES ET LES RUINES. (P. 5.)

rêts de la patrie. Pour faire la guerre, il faut des troupes, des armes, de la valeur, du courage. Et le fruit de la guerre, c'est le triomphe des vainqueurs et la domination sur les vaincus ; or, ce triomphe, cette domination doivent s'acheter par bien des peines, bien des fatigues et des pertes.

Encore une fois, jeunes Lectrices, voilà ce qu'est la guerre. — Eh bien! ce qui se pratique à la guerre doit se faire dans la correction des défauts.

Un défaut malheureux est venu s'établir dans votre cœur : c'est comme une place de guerre qu'il a envahie; il y règne, il y domine, il va bientôt y commander en maître.

Tout à coup, éclairée sur la gravité de ce défaut, vous vous indignez et prenez la sérieuse résolution de vous corriger : dans votre bonne volonté, vous appelez à vous tout ce que vous avez de puissance, de force, d'énergie; et avec ces armes, qui en valent bien d'autres, vous pénétrez au fond de votre âme, à l'endroit où le défaut s'est établi; vous l'attaquez, vous luttez; bientôt vous serez victorieuse.

N'est-ce pas là une véritable guerre? Assurément; car j'y vois tout ce que je trouve dans un combat et dans une guerre. Il y a un ennemi et un ennemi terrible : c'est le défaut qu'il faut combattre; il y a un champ de bataille : c'est votre cœur; il y a des troupes, des armes : c'est l'énergie que vous déployez, ce sont les moyens de défense que vous prenez....

Il ne s'agit donc plus que de vous assurer la victoire. Nous verrons dans une autre causerie comment vous pourrez obtenir ce résultat si important.

Le remords de Marguerite.

« JE voudrais bien, — écrit une femme du monde, — inspirer par mon exemple, aux jeunes filles qui me liront, une salutaire horreur de la vanité. A l'âge de douze ans, je fus mise en pension. J'avoue maintenant sans aucune honte que ma mère était une pauvre paysanne; elle devait faire de grands sacrifices pour me procurer le bienfait d'une instruction plus

soignée que celle qu'on donne à la campagne. Malheureusement, après quelques semaines passées au milieu des petites pensionnaires, je n'eus plus qu'une idée fixe: posséder de beaux vêtements; je ne voyais qu'une chose digne d'envie: être bien parée. Tous mes désirs, tous mes rêves se portaient du côté de la toilette. Ma pauvreté m'était devenue un martyre, et la présence de mes compagnes, dont le costume était bien plus frais et plus riche que le mien, portait à mon cœur une véritable blessure.

« Ce fut dans ces circonstances que je commis une faute dont le souvenir me sera éternellement douloureux. C'était le jour de la fête du bourg, et chacune des pensionnaires avait reçu de ses parents quelque petite somme pour la solenniser. Moi seule, je n'avais vu personne; mes parents, occupés à la moisson, n'avaient pas eu le loisir de songer à autre chose. C'était du moins l'explication que je me donnais à moi-même, car je connaissais le cœur de ma mère; j'étais bien sûre qu'elle n'aurait pas manqué de m'apporter au moins un petit gâteau, si elle avait été libre. La plupart des mères vinrent ce jour-là voir leurs filles; toutes étaient plus ou moins en toilette.

« Sur le soir, comme on sortait pour la promenade, je découvris à quelque distance une paysanne conduisant un âne. Son costume était des plus pauvres; je n'eus pas de peine à reconnaître ma mère, ma bonne mère, qui venait certainement pour me voir. Autrefois, je me serais empressée de courir et de lui sauter au cou; mais, maintenant, sa pauvreté me faisait honte. Je détournai les yeux pour ne pas la voir. Le chemin que nous suivions nous éloignant du point où elle arrivait, j'espérais m'épargner la confusion de l'embrasser devant mes compagnes, qui n'auraient pas manqué de rire de son cotillon de coton bleu, de sa bavette, de sa capote et de ses gros souliers. Ingrate! quel chemin j'avais fait depuis quelques mois! Et à quoi la vanité ne peut-elle pas pousser une petite fille! Une des pensionnaires s'écria: « Ta mère, Marguerite, voilà ta mère! » Je le niai résolument. Tous les yeux s'étant portés de ce côté-là, la plupart dirent que c'était vraiment ma mère. « Je la reconnais bien, disait l'une, à sa robe de coton bleu. — Et moi à son âne boiteux! — Et moi à sa capote sans garniture. » Hélas! tout cela était trop vrai, et c'était justement pourquoi je ne la reconnaissais pas. Je soutins opiniâtrément que tout

le monde se trompait, et je poussai ma pointe en avant pour mieux détourner mes compagnes. Enfant dénaturée! j'avais renié ma mère!...

« Toute la promenade se passa en courses et en jeux étourdissants; je cherchai à oublier mon aventure. Mais, à la chute du jour, comme nous étions rentrées, quelqu'un demanda à me voir, et c'était elle, ma pauvre mère... Oh! cette fois, mon cœur se serra, je lui sautai au cou, et je l'embrassai avec une inexprimable tendresse. Je n'étais plus tentée de la mécon-



LES AMUSEMENTS QUI S'ORGANISAIENT SUR LA GLACE. (P. 5.)

naître; je ne songeais plus à sa mise, à sa pauvreté : la nature et la reconnaissance avaient repris leurs droits. Elle aussi me serra avec une bonté toute maternelle. Ah! si elle avait connu ma faute! Ah! si elle avait pu deviner que sa fille avait rougi d'elle! Mais non : un motif de bonté l'avait amenée ce jour-là. « Pardonne-moi, ma fille, si je ne suis pas venue plus tôt, me « dit-elle. Nous avons tant d'ouvrage! Mais, vois : je ne t'ai « pas oubliée. Pour être arrivée un peu tard, tout ceci ne lais- « sera pas que de te faire plaisir. Ton père t'embrasse bien, et

« te recommande toujours d'être sage. Songe, ma chère petite, « que j'ai voulu hier, malgré ma fatigue, te faire encore ces « petits gâteaux; je ne me suis couchée qu'à minuit. » Et, en disant cela, elle déployait son paquet rempli de provisions de toutes sortes. La reconnaissance et, avec elle, le remords, m'étreignaient tellement le cœur, que je ne pus articuler un mot.

« Mais cette faute, mais cette lâcheté me pesait sur la conscience. La bonté de cette excellente mère contrastait trop avec mon ingratitude, pour que je ne me repentisse pas de ma conduite. Oui, elle était pauvre; mais elle était honnête, mais elle était tendre pour ses enfants, mais elle me portait, en particulier, une inexprimable affection. Et moi, en retour, je la méconnaissais, je rougissais d'elle; ou, sinon d'elle, du moins de son honorable pauvreté! Oh! encore une fois, ma confusion était extrême; je n'osais presque plus lever les yeux sur elle: il me semblait qu'elle lisait sur ma figure la faute que je venais de commettre. Elle ne cessa cependant de me caresser avec cette gravité et cette réserve qui la caractérisaient, et de me donner toutes les nouvelles qui pouvaient m'intéresser. Mais moi, j'étais gênée, et même triste; ma conscience me grondait tout bas; je ne goûtai pas, comme je l'aurais fait, la présence de cette bonne mère; mes gâteaux n'eurent pas toute la saveur qu'ils auraient eue en d'autres circonstances.

« Tout le long de ma vie, ce souvenir m'a été pénible. Aujourd'hui, à la veille de descendre dans la tombe, je voudrais encore pouvoir effacer cette tache de mon passé... Oh! maudit l'enfant qui rougit de la pauvreté de ses parents!... »

Ginevra, la petite imprudente.

LORSQU'UN étranger visite la ville de Modène, en Italie, on ne manque jamais de le conduire à un antique palais auquel se rattachent d'émouvants souvenirs : c'est le palais Donati.

Ce qu'on montre de préférence au visiteur dans ce riche domaine, c'est un large bahut de chêne, à demi rongé par les vers, et qui se trouve placé dans un des apparte-

ments les plus sombres et les plus retirés du manoir. Et lorsqu'on est en face de ce vieux meuble, le cicerone vous raconte, avec plus ou moins de détails, l'histoire suivante.

Donati avait une fille unique, nommée Ginevra, sa joie et son orgueil. C'était une enfant espiègle, à laquelle chacun permettait trop facilement de folâtrer selon ses caprices. Au lieu de lui reprocher ses enfantillages, on en riait, on avait l'air d'en être ravi. Tout le monde s'efforçait de lui complaire; pour son malheur, elle avait perdu sa mère, étant encore en bas âge; personne ne la reprenait de ses défauts.

Un jour, Ginevra eut une singulière idée. C'était grande fête au palais; des étrangers de distinction avaient été invités par Donati. La petite fille, voulant appeler sur elle l'attention générale, eut l'idée de se cacher. Elle se dit que bientôt tout le monde serait sur pied pour la chercher, et qu'on ne se mettrait point à table sans elle. En effet, les domestiques parcoururent toutes les salles, passèrent et repassèrent dans tous les sentiers du jardin, appelant à grands cris : « Ginevra, Ginevra! » mais Ginevra ne parut point.

Comme on la savait fort espiègle, le père ne conçut aucune inquiétude, et sur ses ordres le dîner commença. Avant de passer la coupe de vin à la ronde, selon l'usage, Donati, voulant excuser l'absence de sa fille, dit à haute voix à ses convives :

« Laissons-la, Messeigneurs, elle n'a pas eu d'autre intention que de s'amuser un moment à nos dépens; mais elle reviendra, ou nous la trouverons. »

En disant ces mots, le pauvre père s'efforçait de sourire ; mais la coupe tremblait dans ses mains. Il pâlissait; les invités s'en aperçurent: la peur et l'effroi montèrent à tous les fronts. Une pensée horrible s'emparait subitement de leur âme, pensée provoquée par les plus affreux des soupçons : Ginevra n'était-elle point morte ?

Pour le moment, ils firent mine de se rassurer : la fillette, tout à l'heure encore, chantait, courait dans la maison : quelle apparence qu'elle fût devenue victime d'un fatal accident? Sans doute elle allait reparaître et rendre la joie à tous les cœurs.

Hélas! elle ne reparut pas. On attendit, mais en vain. Au bout de quelques heures, l'anxiété, l'angoisse se peignirent sur tous les visages. Le père, éperdu, appelait sa fille à grands

cris; les perquisitions les plus minutieuses furent faites de toutes parts; aucune trace de Ginevra.

Donati passa les jours qui suivirent en proie à un sombre désespoir. Dans sa douleur, ne pouvant plus supporter la vue de son palais, dont tous les recoins lui rappelaient le souvenir de sa fille, il quitta Modène. Arrivé à Venise, son dégoût de la vie était tel qu'il s'embarqua pour guerroyer contre les infidèles, désirant trouver la mort sous l'étendard de la croix. A la suite d'une grande bataille où les chrétiens furent victorieux, on le trouva parmi les morts. Il n'était toutefois que blessé, et il survécut.

Bien des années après, on le vit, devenu vieillard, errer çà et là comme une âme en peine, cherchant quelque chose sans repos ni trêve, et ne sachant pas ce qu'il cherchait. Sa raison l'avait quitté avec la présence de sa fille.

Quand il mourut, le palais Donati resta trois ans sans habitants, muet et silencieux comme un tombeau. Puis des collatéraux éloignés le vendirent à des mains étrangères.

Tout était oublié de cette étrange catastrophe lorsque, cinquante ans après, de nouveaux propriétaires se mirent en tête de déblayer les hautes galeries du palais, lesquelles, situées près des combles, servaient de garde-meubles et de débarras de temps immémorial. Tandis qu'on était occupé à cette besogne, deux jeunes filles, aussi folles, aussi rieuses que l'était jadis la pauvre Ginevra, trouvèrent bientôt un immense bahut, et, la curiosité les poussant, elles voulurent en savoir le contenu. Peut-être renfermait-il des trésors ignorés! La serrure à ressort défia leurs petites mains; de clef, on n'en connaissait plus; persistant toujours néanmoins, elles appelèrent deux servantes pour traîner le vieux meuble au soleil et l'y faire sécher.

Mais, ô mélange inexprimable de surprise et de terreur! les joints vermoulus se brisèrent après quelques efforts; un squelette, revêtu d'habits précieux, roula sur les dalles; une agrafe d'or se voyait à sa ceinture. Tout le reste tombait en poussière.

Leur terreur passée, les jeunes filles regardèrent. Dans le fond du coffre, elles découvrirent une hématite. Sur cette pierre autrefois donnée par sa mère, on lisait gravé le nom de Ginevra.

Alors on eut toute l'explication du drame lugubre dont le

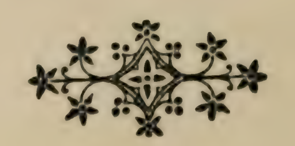
mystère s'était perpétué de génération en génération. Ginevra, par enfantillage, s'était cachée dans ce vieux coffre abandonné et peut-être dissimulé derrière d'autres objets. En s'y introduisant, elle avait dû abaisser le couvercle pour disparaître aux regards; mais ce couvercle, en tombant sur le cadre de l'ouverture, faisait jouer un ressort par lequel il se fermait de lui-même. Ginevra, lorsqu'elle aura voulu le soulever, se sera trouvée emprisonnée. Sans doute elle aura poussé des cris, mais sa voix n'aura pu se faire entendre au-dehors de cette boîte hermétiquement close; qui sait même si la pauvre enfant, saisie d'une frayeur mortelle, et se croyant perdue, ne se sera pas évanouie pour ne plus jamais reprendre connaissance?

Et voilà l'histoire que les guides racontent au visiteur en leur montrant le bahut si tristement célèbre. Quant à la morale qu'ils en tirent, c'est qu'il n'y a pas en ce monde de bonheur assuré et que personne ne peut répondre du lendemain.

Cette morale est un peu sévère; mais elle est juste, puisqu'il est possible de trouver la mort partout, même en jouant.

A cette grave leçon, sur laquelle nos lectrices feront bien de réfléchir, nous nous permettrons d'en ajouter une autre, qui concerne la vie présente. Combien de jeunes filles s'exposent à de terribles accidents et causent à leurs parents, sinon d'irréparables regrets, du moins des frayeurs bien légitimes, par leurs étourderies et leurs imprudences! On laisse une aiguille sur un vêtement, et quand on s'en couvre, on se pique d'une manière peut-être fort dangereuse. On porte à la bouche tout ce qui tombe sous la main, et parfois l'on avale ainsi du poison. On néglige des précautions élémentaires en fait d'hygiène, comme par exemple de ne pas boire de l'eau fraîche lorsqu'on est en transpiration, et on gagne des maladies parfois incurables.

Souvenons-nous de Ginevra; et quand nos parents nous recommandent la prudence, la discrétion, le calme, quand ils nous prescrivent les soins ou précautions à prendre dans telle ou telle circonstance, suivons fidèlement leurs conseils.





La petite guerre.

II

NOUS vous avons dit déjà, chères Lectrices, que vous devez toutes entreprendre une guerre indispensable, celle qui consiste à combattre vos défauts et à les vaincre. Mais peut-être ce pénible devoir effraye-t-il plusieurs d'entre vous ; peut-être aussi, pour l'éluder, cherchent-elles à se persuader que rien ne presse de s'en occuper, et qu'il sera encore temps d'y songer plus tard. Nous ne pouvons nous dispenser de vous découvrir tout ce qu'il y a de faux et de dangereux dans une telle opinion.

N'avez-vous jamais vu dans vos promenades et vos courses des vacances, un champ où, par la négligence du cultivateur ou par je ne sais quelle mauvaise influence du terroir et de l'atmosphère, une herbe parasite et malfaisante est venue s'implanter ? Elle pousse et étend autour d'elle ses rameaux et ses racines ; bientôt on n'en sera plus maître ; et, si le cultivateur imprudent ne se hâte de l'arracher, il ne peut apprécier d'avance les peines qu'il se prépare. Avec les vents d'automne, la mauvaise semence sera jetée partout, et au printemps prochain on la verra partout aussi fleurir et partout étouffer la bonne graine.

Ainsi en est-il d'un défaut : faible d'abord et sans consistance, il se répand peu à peu dans l'âme : le temps ne sert qu'à le développer ; et s'il ne trouve pas de résistance, il s'étend sans mesure. Ne le sentez-vous pas tous les jours, pauvres enfants, qui négligez de corriger vos défauts ? Votre paresse, votre vanité, votre colère n'étaient-elles pas moindres l'année

dernière qu'aujourd'hui ? ne sentez-vous pas aujourd'hui que le frein du travail est plus dur pour vous, que la pratique de la bonté et de l'humilité est plus difficile, que chaque jour l'amour-propre vous domine davantage ?

Envisageons encore à un autre point de vue ce grave sujet. Les défauts, chères Lectrices, sont des maladies pour l'âme.

Qu'est-ce donc qu'une maladie ? qu'appelle-t-on maladie ? Vous le savez aussi bien que moi, une maladie, c'est une altération dans la santé, c'est un mal qui s'attaque à la vie elle-même.

Faut-il vous dire, après cela, comment la maladie nous surprend tout à coup, comment elle s'insinue peu à peu dans le corps humain, comment elle progresse, quelles douleurs elle amène avec elle, quelles inquiétudes elle fait naître dans les familles ? — Vous savez encore ces choses tout aussi bien que moi. Eh bien, ce que la maladie produit sur nos membres et sur tout notre corps, les défauts l'opèrent dans notre âme. Comme la maladie, les défauts s'insinuent doucement ; comme elle, ils grandissent peu à peu ; comme elle, après avoir semblé un moment calmés, éteints presque, on les voit reparaître le lendemain plus violents et plus terribles ; de même que la maladie mine la santé, paralyse les forces du corps, les défauts anéantissent les forces de l'âme, débilitent sa vie, et lui font perdre tout attrait pour le bien. C'est ce qu'avouait une mère en parlant de son jeune fils : «Depuis qu'il a cédé à la paresse, disait-elle, il n'est plus reconnaissable : tout va de travers : ce n'est plus le même enfant. »

Mais venons à une dernière comparaison.

Un défaut, c'est un ennemi mortel et irréconciliable. Un ennemi ! Il n'y a rien de plus triste que d'avoir un ennemi. Un ennemi ! est-il besoin d'expliquer ce mot ? C'est un adversaire qui en veut à un autre, qui le hait, qui cherche à lui nuire, qui lui désire toute espèce de mal, qui peut-être serait prêt à attenter à ses jours. Ceux qui ont un ennemi sont toujours dans la crainte, dans les appréhensions, et il va sans dire que plus cet ennemi est rusé et perfide, plus il est caché et opiniâtre, plus aussi ils le craignent et s'épouvantent.

Or un défaut fait à votre âme et à votre vie tout entière un mal plus grand que tous les ennemis du monde ne sauraient vous en faire. Il n'y a pas d'ennemi plus rusé, plus subtil, plus

opiniâtre, plus persévérant, plus terrible qu'un défaut. Il est aussi rusé, aussi subtil, que le serpent ; il n'a pas moins de perfidie et d'opiniâtreté que ce cruel Aman, dont parle l'Histoire sainte, n'en avait pour Mardochée ; il est terrible et puissant comme Goliath.

Mais que fait-on avec de tels ennemis? Jeunes Lectrices,vous le savez par les récits des histoires de la Grèce, de Rome et des peuples anciens. — Que faisaient les Romains et les Grecs quand des ennemis venaient attaquer la patrie? Oh! chacun s'armait pour la défendre; il n'y avait pas jusqu'aux vieillards et aux enfants qui ne voulussent accompagner les guerriers. D'un même élan, ils couraient protéger les frontières du pays, et ne déposaient les armes que lorsqu'ils avaient repoussé et vaincu leurs audacieux adversaires.

Eh bien! chères enfants, je ne crains pas de vous le dire : il y a une nécessité absolue pour vous de faire de même avec vos défauts. Attaquez-les, poursuivez-les, terrassez-les. Et cela, dès votre enfance, car plus tard il ne serait plus temps. Laissez-moi vous raconter l'histoire de mon petit rosier.

Quand j'étais enfant, on m'avait donné, au printemps, pour je ne sais quel motif, un joli petit arbuste ; c'était un rosier blanc.

Il fallait voir sa tige élancée, ses feuilles d'un beau vert s'étalant comme un éventail, ses fleurs délicieuses d'une blancheur de neige! Je soignais mon petit arbuste comme ce que l'on a de plus cher.

Je l'avais placé sur la fenêtre de ma chambrette ; le matin, dès mon lever, j'allais lui donner un coup d'œil ; à midi, je le garantissais des ardeurs du soleil ; le soir, je versais au pied de sa tige mon petit arrosoir.

Chaque jour je l'aimais davantage, parce que chaque jour aussi il devenait plus beau : les boutons, qui d'abord paraissaient à peine, je les voyais grossir et se développer ; les roses s'épanouissaient en répandant un parfum suave. Tout le monde admirait mon rosier.

Hélas! l'admiration ne fut pas de longue durée!...

Il était dans toute la verdeur de son feuillage, dans tout l'éclat de son premier printemps, lorsque tout à coup, malgré moi, malgré mes soins, malgré la rosée bienfaisante que je lui donnais chaque soir, malgré les yeux humides de regrets avec

lesquels je le contemplais, je le vis dépérir. En quelques jours, toutes les roses furent fanées, aucun bouton ne fleurit plus, les feuilles se desséchèrent, la tige elle-même perdit sa couleur. Ce n'était plus qu'un bois mort...

Quand je vis qu'il ne restait aucun espoir de sauver mon pauvre petit arbuste, je voulus au moins connaître la cause de mon malheur. J'enlevai la terre autour du tronc, et savez-vous ce que je découvris? Un ver horrible qui s'était attaché à la racine de mon rosier. Il en avait saisi le cœur. Dès lors, la sève qui devait nourrir la tige, verdir les feuilles et faire épanouir les fleurs, avait été paralysée.

Eh bien, chères Lectrices, un défaut, c'est un ver, qui détruit jusque dans leurs racines les meilleures qualités : jugez après cela si j'ai raison de dire qu'il faut lui déclarer une guerre à mort.

L'enfance de sainte Rose de Lima.

DIEU se sert de tout pour le bien de ses enfants : c'est ainsi qu'il offrit à Rose l'occasion de s'élever à une haute sainteté, dans une simple récréation qu'elle prenait avec son frère.

Tandis qu'ils jouaient ensemble, le petit étourdi ébouriffa sa chevelure et y versa de la poussière. Rose n'avait alors que cinq ans ; mais elle fut très sensible à cette offense. Ce qui la piqua davantage, c'est que son frère riait aux éclats de sa malice. « Tu peux rire, s'écria-t-elle, et je ne me fâche pas de ton mépris, mais je ne veux pas qu'on salisse ainsi mes cheveux ! » Alors l'enfant, prenant un ton solennel et gesticulant comme un prédicateur, lui dit ces graves paroles : « Vous paraissez, ma sœur, sérieusement affligée de l'injure que je viens de faire à votre chevelure, et je ne sais pourquoi. Les cheveux des jeunes personnes sont souvent pour elles une occasion de vanité. Regardez donc vos cheveux comme un objet odieux au Seigneur, au lieu de les aimer comme vous paraissez le faire. » Ces paroles produisirent sur elle l'effet d'un coup de tonnerre qui, pénétrant jusqu'à son cœur, y fit entrer sur-le-champ la crainte de l'enfer et une vive horreur pour le péché.

Or, cette impression ne fut rien moins que passagère ; Rose l'entretint par la méditation, et voici ce qui en résulta. La crainte de l'enfer, qu'elle venait de concevoir, se fixa dans son âme. Dès lors le péché devint à ses yeux un objet d'abomination. Bientôt elle étendit aux occasions d'offenser Dieu la



SAINTE ROSE DE LIMA.

haine qu'elle portait au péché même ; et parce que son frère lui avait dit que sa chevelure en était une, au lieu d'en prendre soin, elle n'eut plus pour elle que du mépris et de l'horreur. Qui jamais aurait deviné qu'un jeu d'enfant pût donner lieu à des pensées aussi sérieuses ? Cependant elle ne s'en tint pas là.

Continuant à suivre ce rayon de lumière, elle comprit parfaitement que le secours de Dieu lui serait nécessaire, et qu'elle n'avait rien de mieux à faire que de l'implorer constamment. En conséquence, elle prit la résolution de recourir à Dieu sans cesse, et convint avec elle-même d'employer les formules suivantes: « Que Jésus soit béni ! que Jésus soit avec moi! » Elle prit tant de goût à ces oraisons jaculatoires, qu'elles lui devinrent on ne peut plus familières. Elle en vint même jusqu'à les répéter en dormant, tant la présence de Dieu occupait de place dans son esprit, ou pour mieux dire dans son cœur.

La grâce croissant toujours, en raison de sa docilité, la conduisit à des résultats plus admirables encore. A la faveur de sa lumière, elle découvrit le prix inestimable de la sainte vertu de pureté et s'éprit pour elle d'un tel amour, qu'il n'est aucune espèce de sacrifice qu'elle ne fût prête à faire pour la conserver. Dès cette époque elle coupa ses cheveux et s'étudia à dissimuler les grâces de sa personne.

Il est un précepte qui prescrit aux enfants d'honorer les auteurs de leurs jours ; et il en est un autre qui les oblige à obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Ces deux devoirs ne présentent aucune difficulté lorsque les parents conforment leur autorité aux desseins de la volonté divine ; mais s'ils entreprennent de la contrarier, alors le pas devient glissant pour les pauvres enfants. La jeune vierge ne tarda pas à se trouver placée dans cette position embarrassante, et elle eut besoin de tout son esprit et de toute son adresse pour ne manquer ni à Dieu ni à ses parents. Jésus-Christ l'attirait à lui par les voies cachées de la perfection évangélique, tandis que sa mère, qui la destinait au mariage, exigeait qu'elle vît le monde et usât des parures du siècle pour paraître avec éclat dans les compagnies. Elle sut si bien régler sa conduite, qu'elle réussit à contenter sa mère sans dévier de la route que le divin Maître lui traçait.

Un jour qu'elle devait sortir avec sa mère, celle-ci la pressa d'orner sa tête d'une couronne de fleurs qu'elle lui avait préparée ; la jeune vierge, qui n'avait que de l'horreur pour ces sortes de vanités, demanda grâce à sa mère, mais d'un ton si doux et si honnête, qu'elle allait infailliblement triompher, lorsque plusieurs dames, qui se trouvaient là, compromirent le succès de sa cause par leur intervention. Séduites probablement par le parfum de ces fleurs, elles firent de telles instances pour

l'engager à prendre cette couronne, que sa mère, afin de leur complaire, lui en donna l'ordre formel. Rose obéit : mais tout en paraissant vaincue, elle fut réellement victorieuse ; en ajustant cette couronne, elle eut l'art d'y insérer un piquant, dont la pointe la faisait souffrir, de sorte que ce qui paraissait aux yeux des autres un ornement fut pour elle un véritable tourment.

Quoique journellement contrariée, Rose ne laissait pas de remplir tous ses devoirs et d'éviter avec un soin scrupuleux les moindres fautes. Elle haïssait tant le mensonge, que sa devise favorite était : « On ne peut mentir ni pour le ciel, ni pour la terre, car Dieu est la vérité. » Si elle entendait raconter quelque chose d'une manière inexacte, elle interrompait la personne en disant ; « Pardonnez-moi, je crois que la chose s'est passée de telle façon ; » ou bien : « Je pense que vous vous trompez, et que ce n'est pas ainsi que cela s'est passé. »

« Il en est de l'amour de Dieu, dit Hattler (1), comme de l'amour qu'on a pour son père et pour sa mère. L'enfant pieux aime et recherche la société de ses parents ; et pour jouir de leur présence, il abandonne volontiers ses compagnons de jeu ; on le rencontre rarement dans les rues et dans les réunions bruyantes ; il préfère jouer, travailler et causer tranquillement avec sa mère. C'est ainsi que faisait la bonne petite Rose. Dès son enfance, son cœur était ouvert aux choses du ciel, parce que Dieu l'attirait à lui par une grâce toute particulière, à laquelle elle n'opposa jamais la moindre résistance.

« Elle ne se plaisait point aux jeux de son âge. Les petites filles du voisinage venaient souvent la voir, et lui apportaient de belles et élégantes poupées, en l'engageant à s'amuser avec elles. Rose n'en faisait rien ; elle préférait se retirer à l'écart, et s'entretenir seule à seul avec son Père céleste.

« Elle s'entretenait intérieurement avec Dieu, de même qu'un enfant éloigné de sa mère s'entretient souvent avec elle dans l'intimité de son cœur, sans même remuer les lèvres. Ces relations continuelles avec Dieu ne nuisaient en rien à ses occupations. Comme une petite fille qui tricote auprès de sa mère, peut causer avec elle sans interrompre son travail, Rose faisait tout avec tant d'ordre, de netteté et d'intelligence ; elle

1. P. Hattler, *Jardin des enfants*, III, 254.

répondait avec tant de précision aux questions qui lui étaient adressées, qu'il semblait que toute son attention se portât uniquement sur sa besogne, tandis que ses pensées, son âme et ses regards étaient sans cesse tournés vers Jésus-Christ.

Peut-être désirerez-vous savoir comment Rose, toute jeune encore, était parvenue à un si haut degré de vertu. Nous allons vous le faire connaître et ce sera la conclusion de cette courte notice.

Il y eut d'abord une circonstance, très minime en apparence, qui influa grandement sur l'esprit de la jeune fille : à l'âge de cinq ans, il lui tomba sous la main une *Vie de sainte Catherine de Sienne.* Elle la lut avec la plus grande attention, en grava tous les détails dans sa mémoire et s'efforça ensuite de reproduire en elle-même les vertus qu'elle avait admirées dans Catherine. Sa volonté énergique y réussit merveilleusement.

Mais ce qui eut le plus d'efficacité pour la dégager des imperfections humaines et l'élever à une véritable sainteté, ce fut sa parfaite correspondance à la grâce divine. Dieu l'attirait fortement à lui en lui inspirant une vive horreur du monde ; et Rose était fidèle à la voix de Dieu ; elle ne reculait devant aucun sacrifice. C'est ainsi qu'elle mérita de recevoir de nouvelles grâces, toujours plus éminentes, et qu'aujourd'hui elle est honorée comme la patronne du Pérou, la première sainte de l'Amérique du Sud, le modèle des jeunes filles du monde entier.

Marie de Longevialle.

IL y a des personnes qui aiment à caractériser une nature par un mot, par une devise qui la prend sur le vif et nous révèle sa marque distinctive et personnelle. Si nous devions caractériser de cette façon Marie de Longevialle, nous dirions d'elle : C'était une âme de fer et un cœur d'or.

Toute jeune encore, Marie eut trois atteintes de croup qui firent passer à sa mère des journées d'horrible angoisse. Quand elle se trouva mieux, le médecin, pour prévenir le retour de ce



DANS SON PITTORESQUE PAYS, ELLE ESCALADAIT LES ROCHERS. (P. 26.)

mal si souvent mortel, voulut faire l'opération qui consiste à brûler le gosier; mais avant de la commencer, il se mit en devoir d'encourager la pauvre petite patiente, en lui disant, comme aux autres enfants, « que ce ne serait rien, que ce serait vite fini,» etc. L'attitude de Marie et sa première réponse lui firent comprendre qu'il n'avait pas besoin de la préparer par de longs discours. «Attendez un moment, Monsieur, dit-elle d'une voix calme ; j'ai une prière à finir. Après cela, je suis à votre disposition : vous ferez ce que vous voudrez. »

Fidèle à l'étude aux moments prescrits par son père, Marie était pleine d'entrain au jeu, à l'heure de la récréation ou de la promenade. Dans son pittoresque pays de la Haute-Loire, elle courait à travers les clairières, escaladait les rochers, s'enfonçait dans les grottes. Haletante, épuisée, elle se reposait quelques instants en contemplant la gracieuse gymnastique à laquelle se livraient de leur côté les écureuils sur les branches de pin.

Ces sorties du reste étaient d'autaut plus goûtées qu'elles étaient peu fréquentes. Mme de Longevialle voulait que ses enfants étudiassent sérieusement. Il n'y avait de congé qu'une ou deux fois la semaine, et il fallait l'avoir mérité.

Mme de Longevialle tenait avant tout à ce que sa fille fût pieuse et fortement chrétienne, qu'elle eût ensuite les habitudes d'intérieur, d'ordre et de travail propres à son sexe, et enfin une culture d'esprit proportionnée à son rang aussi bien qu'à ses aptitudes. Très absorbée, non point par les fêtes du monde, mais par le souci actif d'une nombreuse famille et d'une maison considérable, Mme de Longevialle confiait à des maîtres habiles la charge d'instruire ses enfants ; les leçons, toutefois, leur étaient données chez elle, et souvent sous ses yeux. Quant à l'éducation proprement dite, elle s'en réservait le noble privilège, et c'est à elle sans doute en grande partie qu'il faut attribuer ce penchant à la générosité et au dévouement qui distinguait sa petite Marie.

La charité de Marie de Longevialle était naïve et touchante ; c'est bien par cette vertu qu'elle témoignait surtout avoir un cœur d'or. Elle-même a raconté une petite aventure à laquelle donna lieu son penchant pour l'aumône. « J'avais sept ans, dit-elle ; j'étais seule au Puy avec deux de mes parentes, lorsque passa un évêque missionnaire, Mgr Vérolles, dont les *Annales de la Propagation de la Foi* reproduisaient d'admirables lettres.

Il prêcha en faveur de ses idolâtres avec tant de cœur et d'intérêt, que tout le monde s'empressa de donner son offrande. J'étais à la cathédrale avec ces dames, et comme j'avais, à cette époque, une santé très délicate, ma grand'mère me conduisit au saint évêque pour me recommander à ses prières et me faire bénir. Il le fit avec tant de bonté que, de retour à la maison, je ne pensais qu'à une chose, revoir l'apôtre et lui porter, moi aussi, ma faible offrande. Mes parentes trouvant indiscret de me présenter elles-mêmes une seconde fois, j'arrangeai dans ma tête un projet que je soumis à ma grand'mère. Celle ci jugea que les démarches d'un personnage de ma sorte ne sauraient avoir d'inconvénient et m'accorda toute latitude. Je me rendis donc avec une domestique chez un des vicaires de la paroisse qui demeurait tout près de chez nous, et lui demandai gravement de m'accompagner à l'évêché. Ma demande l'amusa sans doute, et il me donna rendez-vous dans l'après-dîner. A l'heure dite, j'étais à sa porte, et nous nous acheminons vers le palais épiscopal. Je me figurais qu'il allait m'introduire chez Mgr Vérolles ; mais arrivés à la porte et après avoir sonné : « Mademoiselle, me dit-il, j'ai rempli ma promesse, je pourrais vous gêner dans ce que vous avez à dire à Monseigneur ; je vous laisse. » Il se moquait de moi, c'était évident. Un peu déconcertée, mais pensant que, puisque j'étais arrivée là, je pouvais bien aller jusqu'au bout, je me mets bravement à la suite du portier, au grand étonnement de Mgr Darcimolles, alors évêque du Puy, qui passait justement dans le cloître. On m'introduisit chez Mgr Vérolles, et l'accueil qu'il me fit compensa largement les mécomptes que j'avais essuyés pour parvenir jusqu'à lui. Je ne me souviens pas de ce que je lui racontai, mais je n'oublierai jamais avec quelle bonté il me bénit deux fois, accepta mon offrande et me donna une petite image, sur laquelle il inscrivit son nom et le mien. Je revins, transportée de joie, et, depuis, j'ai toujours cru que ses bénédictions m'avaient porté bonheur. De ce moment-là, du reste, je me fortifiai sensiblement. Quant à son image, je la conservai comme un trésor. »

Marie entra en pension au Sacré-Cœur de Lyon, où, grâce à cette heureuse alliance de la fermeté de caractère et de la bonté du cœur, elle devint une des élèves les plus estimées ; à dix-huit ans elle était une jeune fille accomplie.

Rien n'est à négliger.

NE négligeons pas les petites choses : les gouttes d'eau font les ruisseaux et les ruisseaux font les rivières.

Faute d'un clou, le fer d'un cheval est exposé à se perdre ; faute d'un fer, on perd le cheval ; et faute d'un cheval le cavalier tombe parfois entre les mains des voleurs et il est perdu lui-même.

Vous dites aujourd'hui : « Bah ! je puis bien dire ce petit mot à ma voisine : une fois n'est pas coutume, et c'est si peu de chose ! » Demain vous en direz deux, et peut-être avant la fin de l'année serez-vous une bavarde incorrigible.

Votre travail demande une certaine attention aux détails. « C'est de la minutie, dites-vous ; pourquoi y regarder de si près ? » Prenez garde : ceux qui doivent l'utiliser ne parleront pas de même, et cette première négligence pourrait vous devenir fatale.

Vous commettez une petite faute ; elle vous entraînera à une plus grande, et Dieu sait où vous vous arrêterez ! Dans l'accomplissement de nos devoirs, rien n'est petit.

Le refroidissement.

DE quel refroidissement voulez-vous parler ?... demande sans doute quelqu'une de mes Lectrices. Et en effet, il y a plusieurs sortes de refroidissements, mais aucun n'est bon.

Le plus grave refroidissement est celui qui a Dieu pour objet. Après l'avoir bien aimé, bien servi, on se refroidit à son égard, parce qu'il ne fait plus sentir aussi vivement sa présence par des consolations et des joies sensibles. C'est imiter le petit enfant qui prodigue les baisers à sa mère tant qu'elle lui donne des sucreries et qui lui tourne le dos en pleurnichant sitôt qu'elle ne lui en donne plus. Chères Lectrices, ayons toujours un cœur bien chaud pour le bon Dieu ; pas de refroidissement dans la piété.

Il arrive fréquemment aussi qu'on se refroidit à l'égard du prochain. Telle ou telle personne nous a désobligée, contrariée, froissée : nous ne l'abordons plus qu'avec un air glacial et sachant à peine desserrer les lèvres. Voilà encore une disposition très blâmable qu'il faut absolument bannir.



MGR VÉROLLES. (P. 26.)

Enfin, il y a le refroidissement physique, celui du corps, lequel survient lorsque, après un exercice violent, une course, une longue promenade, on reste dans l'immobilité. C'est de ce dernier que nous voulons parler ici ; car il est dans l'ordre de

la Providence qu'en s'occupant de l'âme, on ne néglige pas le soin de sa santé.

Toutes les fois qu'à la suite d'un travail manuel, d'un jeu qui exige beaucoup de mouvement, ou du séjour dans une pièce surchauffée, on se trouve être en transpiration, il est nécessaire de prendre les précautions suivantes :

1° Ne pas se reposer ou s'asseoir tout de suite, mais se maintenir dans un mouvement modéré, ne fût-ce qu'en remuant les bras ou les jambes. La transition du chaud au froid est ainsi moins brusque.

2° Ne rien boire de froid, mais ne prendre non plus ni eau-de-vie, ni vin, ni café ; c'est un préjugé de croire qu'il faut chasser la chaleur par la chaleur. Ces prétendus correctifs ne font que nuire aux poumons et à l'estomac ; ils provoquent une surabondance de sueur qui épuise, et n'est souvent que le prélude de quelque maladie dangereuse.

3° Ne pas s'exposer au contact de l'air froid ou du vent, et par conséquent conserver tous ses vêtements. Sans doute on trouve plus commode, plus agréable, quand on a bien chaud, de quitter un manteau, un fichu ; il semble même qu'on doive moins s'affaiblir ; c'est au contraire très dangereux, et de graves accidents peuvent résulter d'une telle imprudence.

4° Ne pas se laver avec de l'eau froide ; et si l'on a été trempée par la pluie, ne pas rester en repos tant qu'on porte des vêtements mouillés.

5° Ne s'asseoir ni sur un banc de pierre, ni sur le gazon, et surtout n'y pas dormir ; car on s'exposerait à gagner les germes de la phtisie ou même une paralysie partielle, tout au moins à éprouver ensuite de violentes douleurs rhumatismales.

Voilà *ce qu'il ne faut pas faire* quand on est en sueur. Mais *que faut-il faire ?* Se livrer à un exercice doux et modéré, pour se refroidir peu à peu ; quitter les linges et les vêtements pénétrés de sueur pour les remplacer par d'autres ; enfin, ne satisfaire sa soif que lentement, boire par petites gorgées, et avoir soin de se remettre aussitôt en mouvement ; sans cela, on se refroidirait et on se rendrait malade. Le mieux, surtout quand on est en voyage, c'est de faire passer la soif avec un morceau de pain trempé dans un verre d'eau rougie, ou dans un verre de bière ou d'eau pure.

Vous êtes-vous refroidie par un temps humide, sous l'in-

fluence de la crudité de l'atmosphère ou par l'effet du vent? Prenez un peu d'eau tiède mêlée de vin ou de sucre ; ayez des vêtements chauds, et efforcez vous, par une agitation énergique, de ramener le sang à la peau.

Quand le corps et les pieds ont été refroidis et mouillés, il est très important de ne garder sur soi ni vêtements ni chaussures humides. Il faut s'essuyer et endosser des vêtements secs et même chauds.

En négligeant ces précautions, on s'expose aux rhumatismes et à des maladies de poitrine. Les mêmes dangers sont à craindre, si quelque partie du corps reçoit un courant d'air ou est subitement refroidie, tandis que le reste du corps est tenu chaud et en état de transpiration : par exemple, si l'on s'assied ou si l'on s'endort auprès d'un mur humide.

On peut se préserver plus ou moins de ces accidents en s'endurcissant, dès l'enfance, sous l'influence du grand air, ainsi que par l'usage des lotions d'eau froide. En toute saison, moyennant certaines précautions, on peut se donner à loisir de l'exercice corporel en plein air.

Gardez-vous, chères enfants, de prendre trop tôt votre costume d'été ; lors des premières chaleurs du printemps, ne vous hâtez pas de porter des vêtements aussi légers que si vous étiez en juillet ; c'est dans cette saison que les refroidissements présentent surtout du danger et qu'on les attrape le plus aisément ; c'est alors, en effet, que la fraîcheur des soirées est le plus sensible. N'est-il pas plus raisonnable de supporter un peu de chaleur, et de se maintenir en bonne santé, que de s'exposer aux indispositions et aux maladies qui résultent si souvent d'un refroidissement ?

Que de fois on a vu des personnes d'une très frêle constitution parvenir à un âge avancé, parfois même sans maladies, tandis que d'autres, en apparence fort robustes, étaient emportées à la fleur de l'âge par une bronchite, une pleurésie, ou toute autre maladie grave ! C'est que les premières ont été prudentes et ont suivi les conseils de l'hygiène : les autres, au contraire, négligeant non seulement les précautions les plus élémentaires, mais même les soins requis dans les petites indispositions, telles que les rhumes et les échauffements, ont gravement compromis leur santé ; quand elles ont voulu recourir aux remèdes, c'était trop tard, le mal était devenu incurable.

« Nous sommes sept. »



N jour, raconte le poète anglais Wordsworth, je rencontrai une petite fille de la campagne : elle avait huit ans, me dit-elle. Quoique ayant un air rustique et pauvrement vêtue, elle vous attirait par sa physionomie candide.

— De frères et de sœurs, petite fille, combien êtes-vous ?
— Combien? Sept en tout, dit-elle. Et elle me regarda, étonnée.

— Et où sont-ils ? je vous prie de me le dire.

Elle répondit : — Nous sommes sept ; deux de nous demeurent à Conway et deux sont allés sur mer. Deux de nous reposent dans le cimetière, ma sœur et mon frère ; et dans la chaumière du cimetière, je demeure près d'eux avec ma mère.

— Vous dites que deux demeurent à Conway et deux sont allés sur mer ; pourtant vous êtes sept ! Je vous prie de me le dire, chère enfant, comment cela peut-il être ?

Alors la petite fille répondit : — Nous sommes sept frères et sœurs ; deux de nous reposent dans le cimetière, au-dessous de l'arbre.

— Mais, ma petite fille, si deux sont dans le cimetière, alors vous n'êtes que cinq.

— Leurs tombes sont vertes ; vous pouvez les voir, répondit la petite fille, à quelques pas de la porte de ma mère, et ils sont couchés l'un auprès de l'autre. J'y tricote souvent mes bas, assise sur le sol, et je leur chante des chansons.

» La petite Jeanne mourut la première : elle souffrait dans le lit ; Dieu la délivra de sa peine, et alors on la mit dans le cimetière ; puis, nous y jouâmes autour, mon frère Jean et moi

» Et au temps où la terre était couverte de neige et où je pouvais courir et glisser, mon frère Jean fut aussi malade ; on l'a emporté, et il est couché auprès d'elle.

— Combien êtes-vous donc, dis-je, si ces deux sont dans le ciel ? — Oh ! Monsieur, nous sommes sept.

— Mais deux sont morts ! Leurs âmes sont dans le ciel ! Quant à leurs corps, vous ne les voyez plus.

C'était parler en vain ; la petite fille avait sa volonté et elle répéta résolument : — Nous sommes sept !

Telle est l'enfance. La vie circule si abondamment en elle qu'elle ne peut parfois se figurer ce que c'est que de mourir.



La fête de notre Père.



DANS une famille, lorsqu'on approche de la fête du père, tous les cœurs sont à la joie. On compte les jours qui séparent encore de cet heureux jour ; puis, de mystérieux, mais bien innocents complots s'organisent. Les enfants chuchotent, se parlent par signes et, s'il se peut, se réunissent en petit comité secret. C'est qu'ils veulent ménager une surprise à leur père ; ils veulent faire pour sa fête des préparatifs de tout genre, afin que leurs démonstrations surpassent tout ce qui s'est fait jusque-là. Et pour y parvenir, leurs mains, leur bourse rivalisent avec leur esprit et leur cœur.

Mes chères Lectrices, ne se passe-t-il pas parmi vous quelque chose d'un peu semblable à cette époque de l'année ? Voici qu'approche la grande fête de saint Joseph ; voici que nous entrons dans le mois qui lui est consacré. Or saint Joseph, c'est votre père dans l'ordre spirituel, n'est-il pas vrai ? Comment vous glorifieriez-vous d'avoir Marie pour mère, sans revendiquer en même temps vos droits à la paternité de son céleste Époux ?

S'il en est ainsi, ne devez-vous pas vous réjouir ?... Mais quel bouquet de fête allez-vous préparer pour le 19 mars ? Quelle surprise ménagerez-vous au saint que toute l'Église s'apprête à honorer ?

Des œuvres extérieures, des pratiques pieuses en l'honneur de saint Joseph, c'est bien sans doute : toutefois, ce qu'il apprécie le plus et ce qui est le témoignage le plus certain de notre vénération, c'est d'imiter ses vertus. Afin de vous faciliter cet excellent moyen d'honorer saint Joseph, nous allons vous rappeler en peu de mots les principales vertus qu'il a

pratiquées ; à vous de faire tous vos efforts pour accomplir les actes de ces mêmes vertus, qui deviendront ainsi les fleurs de votre bouquet.

1° *L'obéissance.* — Un édit de César-Auguste vient obliger saint Joseph à quitter sa chère retraite de Nazareth et à se mettre en route pour Bethléem. Il y avait trente lieues de chemin à faire, dans un pays montagneux et en plein hiver. L'Époux de Marie aurait pu dire : « Je suis supérieur au souverain temporel qui a porté cet édit ; les circonstances s'opposent à mon départ ; je puis bien m'exempter d'accomplir un tel ordre... » Il ne songe même pas à se plaindre ou à éluder les prescriptions de l'empereur romain. Que fait-il ? il *obéit.*

Une loi voulait qu'on présentât au temple les nouveau-nés quarante jours après leur naissance. Saint Joseph aurait encore très bien pu faire remarquer à la sainte Vierge que cette loi ne regardait pas l'Enfant-Dieu et qu'ainsi le voyage à Jérusalem n'était nullement nécessaire. Cependant, il ne lui vient pas à l'esprit de retenir sa sainte Épouse ni de se mettre au-dessus des prescriptions portées pour le peuple. Que fait-il ? il *obéit.*

Un ange lui apparaît au moment où il s'y attend le moins, et lui dit sans autre préambule : « Levez-vous, prenez l'Enfant et sa Mère et fuyez en Égypte. » Il aurait été tout naturel pour saint Joseph de répondre à l'envoyé céleste : « Mais pourquoi m'obliger à un si pénible exil ? Le pays d'Égypte m'est inconnu ; je n'ai ni provisions de voyage, ni ressources ; Dieu ne fera-t-il pas périr Hérode, si ce prince veut attenter aux jours de l'Enfant-Jésus ? N'est-il pas le Tout-Puissant ?... » Saint Joseph ne dit rien de tout cela ; que fait-il ? il *obéit.*

Quelques années plus tard, l'ange se montre de nouveau à saint Joseph et lui intime cet ordre : « Levez-vous, prenez l'Enfant et sa Mère, et retournez dans la terre d'Israël. » Que fait encore saint Joseph ? ce qu'il avait toujours fait : il *obéit.*

Toute la vie du glorieux Patriarche n'a été qu'un long acte d'obéissance. Il n'avait pas de volonté propre : sa volonté, à lui, c'était celle de Dieu. Que les ordres à exécuter fussent agréables ou pénibles ; que Dieu se servît de n'importe qui pour les lui donner, toujours son fidèle serviteur les accomplissait à la lettre ; et il le faisait sans retard, sans réplique, sans répugnance. Oh ! mon enfant, quel admirable modèle pour

une jeune pensionnaire, une jeune fille dans le monde! Mettez-vous à la place de saint Joseph, et quand vos maîtresses, vos parents vous commandent quelque chose, figurez-vous que ce sont les messagers du bon Dieu, chargés de vous transmettre ses ordres. Voilà un moyen bien facile, et pourtant très sûr, de plaire à saint Joseph.

2° *La pureté.* — « C'est une pieuse coutume, dit un auteur, de représenter saint Joseph tenant entre ses mains une magnifique branche de lis, dont les fleurs nous charment par l'éclat de leur corolle immaculée. Ce gracieux symbole nous manifeste l'admirable pureté qui brilla dans le glorieux Patriarche, par-dessus tous les saints de l'ancienne ou de la nouvelle Alliance. »

Qui pourrait dire avec quelle sollicitude continuelle saint Joseph veilla sur un si précieux trésor? Pendant toutes les années de son enfance et de son adolescence, jusqu'au jour où sa destinée lui fut manifestée, il ne cessa de garder dans la chasteté la plus rigoureuse son esprit, sa volonté et tous ses sens. Admis à la dignité incomparable d'Époux de Marie et de père nourricier de l'Enfant Jésus, il ne fit que croître dans la perfection de la sainte vertu.

Chères enfants, voilà votre modèle. Contemplez saint Joseph, et à son exemple efforcez-vous de conserver intact le trésor de votre innocence. L'œuvre est difficile, mais l'aimable saint vous aidera. Souvenez-vous surtout d'être, comme lui, fidèles à surveiller les pensées de votre esprit, à réprimer les saillies de votre imagination, à régler tous les mouvements de votre cœur, à mortifier vos sens. Et dites souvent à saint Joseph: « O mon puissant et charitable Protecteur, obtenez-moi par votre intercession ce qui est impossible à ma faiblesse! faites-moi goûter ces délices secrètes que Dieu a réservées aux cœurs purs! attirez-moi par le charme de la plus belle des vertus, afin que je reste toujours digne d'être votre petite protégée! »

3° *L'humilité.* — Où trouverons-nous après la Mère de Dieu un saint qui ait été élevé à une plus haute dignité que saint Joseph et qui ait mené une vie plus obscure? un saint à qui le Seigneur ait communiqué de plus glorieuses prérogatives et qui se soit plus abaissé? Ah! c'est que Joseph vivait dans la société de l'Enfant-Dieu, et il pratiquait par anticipation, avec une fidélité parfaite, la grande leçon que Jésus devait

donner plus tard : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Oui, voilà ce que saint Joseph a appris à l'école du Sauveur. Il pouvait attirer sur lui-même tous les regards, en déclarant au peuple juif que le Messie avait daigné



SAINT JOSEPH AU JOUR DE LA PRÉSENTATION.

le choisir pour père adoptif ; il pouvait divulguer le mystère de l'Incarnation et, en glorifiant sa sainte Épouse, devenir lui-même l'objet de l'admiration universelle. Il pouvait, au jour de la Présentation, manifester les grandes œuvres que le Tout-

Puissant venait d'accomplir et auxquelles il prenait une part importante. Il pouvait, au jour où il retrouva Jésus dans le temple au milieu des docteurs, se proclamer le père nourricier, le gardien de cet Enfant mystérieux dont les réponses avaient ravi l'assemblée. Jamais saint Joseph ne consentit à arrêter sur sa propre personne une gloire qu'il voulait tout entière pour Dieu seul. Son partage, à lui, c'est l'oubli, c'est l'obscurité, c'est le mépris ; ce sont les rebuts. Voilà comment il pratique l'humilité !

Quel enseignement pour vous, pieuses Lectrices ! Au lieu de chercher à supplanter vos compagnes, à paraître avec honneur, à vous distinguer, à briller,... au lieu de vous plaindre lorsqu'on vous délaisse et qu'on vous préfère d'autres élèves, dites-vous une bonne fois que le moyen de plaire à Dieu, c'est de devenir humbles comme saint Joseph ! Oui, aimez à passer inaperçues ; déclinez les louanges ; ne parlez pas à votre avantage, ne vous enorgueillissez pas de vos succès ; ne vous attristez point de vos échecs ; vivez toujours dans une parfaite simplicité d'esprit et de cœur. Et un jour Dieu vous glorifiera à proportion que vous vous serez vous-mêmes abaissées.

Nous pourrions parcourir la longue série des vertus chrétiennes et vous les montrer brillant du plus vif éclat en saint Joseph, car il les a pratiquées toutes avec la dernière perfection. Mais nous croyons qu'il est préférable que vous vous borniez à un petit nombre d'entre elles en vous étudiant à les reproduire dans votre vie journalière. Que ce soit votre grande préoccupation durant le mois de saint Joseph !

Pénitence ! Pénitence !...

AU commencement du Carême ces mots retentissent comme une cloche, comme un signal d'en haut, à l'oreille de tous les chrétiens. Cet appel à la pénitence est du reste celui qui a été naguère adressé si solennellement à la France par la très sainte Vierge. C'est notre devoir de vous le faire entendre à notre tour, puisque nous sommes entrés dans la période

annuelle consacrée par notre Mère la sainte Église au jeûne et à la mortification. Il y a deux ou trois siècles, l'idée de pénitence était si naturelle à nos pères qu'un préambule comme celui-ci eût été fort superflu ; mais l'esprit de sensualisme a tellement envahi le monde que nous ne sommes pas sans craindre, chères Lectrices, d'effaroucher plusieurs d'entre vous. La pénitence! dira peut-être telle ou telle amie du confortable, n'est-ce pas le partage exclusif des grands pécheurs ou des personnes qui aspirent à une haute sainteté? N'est-ce pas le lot des religieux et des religieuses, et encore, dans les Communautés seulement qui se vouent d'une manière spéciale à la contemplation, aux austérités corporelles? Assurément, on se méprend lorsqu'on écrit sur ce sujet pour des jeunes filles. Nous avons déjà tant de peine à remplir les devoirs essentiels, comment pourrions-nous entreprendre de *faire pénitence ?*

Chères Lectrices, votre raisonnement a quelque chose de spécieux ; cependant, avant de vous prononcer d'une manière aussi absolue, veuillez nous entendre. A vos objections nous n'avons à répondre que deux mots.

Vous dites que la pénitence n'est pas pour vous, qu'elle est bonne pour les cloîtres, mais que les jeunes filles n'ont pas besoin de la pratiquer. Nous voulons précisément vous prouver, vous démontrer dans ces pages, qu'elle est obligatoire pour la jeunesse comme pour tous les chrétiens et que personne au monde ne peut s'en exempter.

Vous dites, en second lieu, qu'il vous est impossible d'adopter des pratiques surérogatoires de pénitence, d'expiation, par la raison que vous avez déjà beaucoup de peine à accomplir ce qui est de rigueur. Eh bien, nous venons justement vous proposer la pénitence comme un moyen d'adoucir vos devoirs de chrétienne et vos devoirs d'état, de les rendre plus faciles, plus légers, plus supportables, et surtout plus méritoires. Cette considération, nous l'espérons, va nous faire rentrer un peu dans vos bonnes grâces. Rassurez-vous : les termes dont nous nous servirons ont seuls une apparence austère et rebutante ; mais les vérités qu'ils expriment vous ménagent les consolations les plus douces et les plus réelles. L'écorce est amère, le fruit lui-même est nourrissant autant que savoureux.

Au surplus, chères Lectrices, quand il y aurait pour vous beaucoup à souffrir dans cette voie de la pénitence, vous ne

devriez pas hésiter à vous y engager, car c'est la seule voie qui vous assure le bonheur en cette vie et en l'autre. Il n'y a là aucun paradoxe, même pour ce qui regarde la vie présente Paix et joie de la conscience, vertu, dévouement, bonne conduite, persévérance, tout cela est étroitement lié à la pratique de la pénitence. Or, le malade ne prend-il pas courageusement une médecine désagréable, lorsque sa guérison en dépend? Ne consent-il pas à des opérations douloureuses, lorsqu'elles sont nécessaires pour sauver sa vie? Voilà votre situation; il y va de votre santé morale, de votre avenir temporel, de votre salut pour l'éternité. Ce serait vouloir votre perte que de refuser le remède qui vous est offert et qui seul peut vous sauver.

Un exemple fera mieux saisir notre pensée. Nous l'empruntons à Champion de Nilon, avec les réflexions judicieuses dont il le fait suivre.

Une armée, rapporte cet auteur, était en marche depuis plusieurs jours. Un soir, le général qui la commandait apprit par ses éclaireurs que le lieu où il devait camper était environné de bandes ennemies, embusquées dans les bois voisins. Le moment n'étant pas favorable pour les attaquer et les déloger, le général ordonna qu'on travaillât aussitôt à des retranchements, capables de les arrêter en cas de surprise. Il doubla les gardes avancées, et fit faire des rondes extraordinaires. Tous les soldats furent obligés de rester sur pied; l'armée entière passa la nuit sous les armes. C'était bien dur et bien pénible pour des hommes qu'une longue marche avait fatigués: aucun d'eux pourtant ne songea à s'en plaindre, parce qu'ils comprenaient la nécessité de ces mesures. Ils ne tardèrent pas à le voir bien mieux encore et à recueillir les fruits de leurs courageux efforts. En effet, vers le milieu de la nuit, une masse compacte de guerriers s'élance du fond des broussailles et fond sur le camp avec une incroyable impétuosité. Mais ils se trouvent en face de tranchées déjà assez élevées pour leur barrer le passage. En un clin d'œil la défense est organisée; une lutte s'engage; les ennemis sont obligés de reculer et regagnent péniblement la forêt, après avoir subi des pertes considérables.

Ces soldats raisonnaient bien, remarque Champion de Nilon. Pourquoi, jeunes filles qui vous trouvez dans la même situation, ne raisonnez-vous pas comme eux? Vous êtes envi-

ronnées d'ennemis qui ne cherchent que l'occasion de vous surprendre et de vous ôter la vie de l'âme. Pour éviter le malheur dont vous êtes menacées, Jésus-Christ vous ordonne de veiller et de faire des retranchements tout autour de votre âme, c'est-à-dire de pratiquer la pénitence et la mortification. Et vous murmurez? et vous trouvez ce commandement trop rigoureux? et vous préférez le repos et le plaisir à ce grand et indispensable moyen de salut? Quelle imprudence et quelle ingratitude! Ne voyez-vous pas que si vous méprisez les précautions auxquelles Jésus-Christ vous ordonne de recourir, vous serez la proie du démon, du monde, des passions mauvaises, ces trois formidables ennemis qui ont juré votre perte? Allons donc, soyez plus sages, et comprenez mieux vos intérêts! Au lieu de subir une honteuse défaite, vous sortirez alors de la lutte avec les honneurs de la victoire, et c'est le ciel lui-même qui sera un jour votre récompense!

Nous disions en commençant que la pénitence est obligatoire pour la jeunesse : nous n'aurons aucune peine à le démontrer.

Quel est, chères Lectrices, le code où vous devez aller chercher les grandes règles de la vie chrétienne? Vous me répondez sans hésiter : « C'est l'Évangile. » Il n'est pas possible en effet de récuser les enseignements qu'il contient, puisqu'ils sont la parole même du Fils de Dieu. Ce que l'Évangile approuve, nous devons l'approuver; ce que l'Évangile condamne, nous devons le condamner; nous ne sommes chrétiennes qu'à cette condition.

Ouvrons donc l'Évangile et voyons ce qu'il dit de la pénitence.

« Si vous ne faites pénitence, déclare Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous périrez *tous* de la même manière. »

« Or Jésus disait à *tous :* Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et me suive... Celui qui ne prend pas sa croix pour me suivre, n'est pas digne de moi. »

« Le royaume du ciel se prend par la violence et ceux-là l'emportent d'assaut qui savent se vaincre eux-mêmes. »

« Malheur à vous qui êtes rassasiés! malheur à vous qui riez maintenant!... »



LE CHATEAU DE LA CROIX-ROUGE. (P. 46.)

« Entrez par la porte étroite, parce que la porte et la voie larges conduisent à la perdition. »

« Celui qui se hait lui-même en ce monde, garde son âme pour la vie éternelle. »

Ces textes sont clairs, n'est-il pas vrai? Chacune de vous comprend en les lisant, que Jésus-Christ a fait aux chrétiens une loi de la pénitence et qu'on ne peut aller au ciel si l'on ne souffre pas sur la terre.

Mais nous voulons appeler votre attention sur deux vérités très importantes, qui découlent directement de ces solennelles déclarations de Notre-Seigneur.

Remarquez d'abord que l'obligation imposée par ce divin Maître est *générale et universelle.* Il ne distingue pas entre les apôtres et les fidèles, entre les riches et les pauvres, entre les jeunes gens et les vieillards : il parle pour tous, il s'adresse à tous, et personne au monde ne peut se soustraire à sa loi : la pénitence est de rigueur pour les prêtres, pour les laïques ; pour les princes, pour les sujets; pour les hommes faits, pour les enfants; pour les bien portants, pour les malades; en un mot, pour le genre humain tout entier (1).

Une seconde observation très grave, c'est que la pénitence n'est pas indiquée par Jésus-Christ comme un *conseil*, mais comme un *précepte.* Notre-Seigneur ne dit pas : « Celui qui ne prend pas sa croix est moins parfait, moins agréable à Dieu », mais il dit : « Celui-là n'est pas digne de moi. » La pratique de la mortification ne peut donc être regardée comme un luxe de perfection chrétienne, auquel seraient simplement invitées les âmes pieuses; c'est une obligation stricte, c'est un commandement absolu. Celui qui se mettrait dans la disposition de fuir tout ce qui contrarie la nature, de s'accorder toutes les jouissances possibles (même des jouissances honnêtes), celui-là ne cesserait-il pas de vivre en chrétien, en vrai disciple de Jésus-Christ ? Pourrait-il prétendre aux magnifiques récompenses du ciel ?

Nous avons dit encore que la pénitence, bien loin de vous rendre impraticable l'accomplissement de vos devoirs d'état, doit le faciliter et vous y faire trouver une secrète douceur.

1. Il est bien entendu que, pour de bonnes raisons, l'Église dispense des lois du jeûne et de l'abstinence. Tous ne sont pas astreints à ces lois, *mais tous doivent regretter et détester les péchés commis et les expier.*

Rien n'est plus aisé que de démontrer la vérité de cette assertion ; mais pour ne pas abuser de votre patience, nous laisserons cette démonstration pour une autre fois.

Nous nous bornons à résumer notre petit entretien dans cette formule précise et authentique : La pratique de la pénitence vous est indispensable ! Profitez donc avec soin du Carême pour en prendre l'habitude et gardez-la ensuite toute votre vie.

Le pli est pris.

CE proverbe est une doublure de l'adage si connu : « Qui a bu boira !... » Il exprime énergiquement combien est puissant l'empire d'une mauvaise habitude.

Que de personnes se seraient épargné les regrets les plus amers, les peines les plus cuisantes, parfois peut-être la honte et le désespoir, si quelqu'un leur avait dit en temps opportun : « Méditez bien ce proverbe : le bonheur de votre vie en dépend !... »

Chères lectrices, n'y eût-il qu'une seule d'entre vous à qui cette page fût susceptible de rendre le même service, nous nous estimerions cent fois, mille fois heureux ; nous bénirions Dieu de tout notre cœur. Mais n'est-ce pas à vous toutes qu'elle peut être utile ?...

Oh ! c'est une si triste chose qu'une existence décolorée, gâtée, empoisonnée par une mauvaise habitude, — habitude qui donne forcément naissance à une passion tyrannique, dont nous devenons le jouet et l'esclave !...

Lors donc que nous sentons une tendance à quelque acte vicieux, une disposition perverse qui cherche à pénétrer dans notre âme, pensons combien il nous en coûterait pour expulser ce dangereux hôte si une fois il s'établissait chez nous. Pas de loup dans la bergerie ! Pas de mauvais locataire dans notre propriété ! Fermons la porte à ce malavisé qui veut s'introduire, pour n'avoir pas l'affreuse corvée de devoir le chasser plus tard.

Mais pourtant, si déjà nous étions victime d'une de ces fatales habitudes et que nous eussions « contracté un de ces mau-

vais plis », ne prenons pas trop à la lettre la maxime qui vient d'être mise en avant. Soit ; pour l'homme du monde la mauvaise habitude invétérée est indéracinable ; mais pour le vrai chrétien, la vraie chrétienne, elle ne l'est pas. Du courage ! appelons la sainte Vierge à notre secours ; recourons aux sacrements et, avec de persévérants efforts, nous aurons la consolation de faire mentir le proverbe : Qui a bu boira !...

Les commissions de Catherine.

SAINT-NICAISE est situé sur la Seine, et à cent lieues bien comptées de Paris. Aujourd'hui, grâce au chemin de fer, ce trajet se fait en quelques heures. Il y a soixante-dix ans, on mettait dix jours. Nul habitant de Saint-Nicaise ne partait, dit-on, pour Paris sans avoir eu la précaution de faire son testament. Aussi le voyage était-il rare. Au lieu de la diligence ou de la patache, on prenait le *coche d'eau*. C'était un bateau plat qui allait à la voile autant qu'à la rame, s'arrêtait toutes les deux ou trois lieues pour embarquer ou débarquer quelqu'un, ou quelque marchandise, et la nuit venue, ne bougeait plus jusqu'au retour de l'aurore.

Ce fut donc un événement dans tout Saint-Nicaise lorsqu'on apprit un beau matin, que Catherine, la servante de M. le Maire, allait partir pour Paris dans quarante-huit heures. Les commissions et les recommandations commencèrent à pleuvoir.

— Ma chère Catherine, dit une voisine, soyez assez bonne pour me rapporter deux aunes de l'étoffe dont je vous donne l'échantillon.

— Achetez-moi une bonne montre, demanda la femme du sonneur ; j'y mettrai jusqu'à cent francs.

— Ne manquez pas, dit à son tour l'instituteur, dès que vous serez arrivée à Paris, de vous rendre chez mon tailleur, rue du Bac, 28. Vous lui remettrez la présente note. C'est ma mesure pour une redingote. La redingote faite vous sera portée à votre auberge, et vous aurez la complaisance de lui trouver une petite place dans vos bagages.

— Marraine, n'oubliez-pas de faire emplette pour moi d'un grand, solide et élégant parapluie, tout ce qu'il y a de mieux.

Et ainsi de suite.

Catherine mit toutes ces notes dans son sac de voyage.

A peine fut-elle de retour, les parents, amis et voisines accourent.

— Catherine, mes deux aunes d'étoffe ?

— Catherine, ma montre ?

— Catherine, ma redingote ?

— Catherine, mon parapluie ?

La bonne fille avait oublié toutes les commissions qu'on lui avait confiées, une seule exceptée, celle d'un nommé Dubois.

— Mais, Catherine, dirent les parents et autres personnes, fort désappointés, comment avez-vous fait ?

— Excusez-moi, répondit-elle ; étant sur le bateau, j'ai tiré de mon sac de voyage vos notes et mémoires, je voulais les mettre en ordre : vient un coup de vent qui emporte toutes vos feuilles de papier dans la Seine.

— D'où vient alors que vous avez fait la commission de Dubois ?

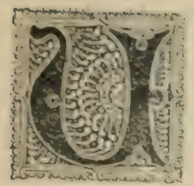
— C'est bien simple ; la feuille où il avait noté sa commission a résisté au coup de vent.

— Et pourquoi a-t-elle résisté plus que les autres ?

— Parce que Dubois y avait enveloppé quatre pièces d'argent de cinq francs l'une. Leur poids a empêché le feuillet d'être balayé et emporté dans le fleuve...

Au jour du jugement, beaucoup de jeunes filles seront tout étonnées de voir que leurs fatigantes études, leurs longues heures de silence, leur pénible réclusion ont été comme des feuilles de papier jetées au vent. Un petit nombre seulement de leurs compagnes retrouveront dans l'éternité les œuvres qu'elles avaient faites dans le temps. Et pourquoi ? parce qu'elles auront été retenues, gardées, préservées de tout dommage par un poids qui les empêchait de se perdre. Ce poids, quel est-il ? c'est l'*intention*. Elles ont travaillé pour plaire à Dieu, pour faire sa volonté et celle de leurs parents, et non pour une vaine gloriole ou pour échapper aux punitions ; grâce à ce motif surnaturel qui les a inspirés, leurs actes sont devenus méritoires et seront magnifiquement récompensés.

“ Tu es trop petite !... ”



N matin du mois de mai, dès l’aurore, une petite villageoise de cinq ans escaladait, à grand’peine, le sentier conduisant vers la colline voisine. L’enfant portait au bras un panier de campagne recouvert d’une serviette blanche. Sous la serviette, il y avait un beurre appétissant. A l’esprit de la fillette revenait toujours cet ordre de sa mère :

— Léonie, prends sur le buffet une belle motte de beurre et porte-la, en présent, à mademoiselle de la Croix-Rouge ; tu ne la remettras qu’à elle-même.

La Croix-Rouge était un antique château bâti au sommet de la colline. Léonie atteignit bientôt une des portes du château ; mais cette porte était fermée. Il s’agissait de frapper pour se la faire ouvrir. Léonie y songea, puis essaya. Malheureusement, le marteau était trop haut. Elle allongea le bras tant qu’elle put ; ce fut inutile. Elle se haussa alors en même temps des pieds ; non, c’était impossible.



LÉONIE.

La fillette, désappointée, s’escrima en vain à frapper du talon contre le battant ; personne ne l’entendit, personne ne vint. Il lui fallut donc attendre, le dos appuyé contre le lourd plateau de chêne, que, par hasard, quelqu’un sortît. C’est ce qui advint en effet. Le cuisinier tout à coup tira un verrou. Léonie n’eut que le temps de se redresser pour ne point tomber à la renverse dans la cour.

— Tiens ! toi ? de si bonne heure ? et je gage que tu es là depuis longtemps ?

— Oui, je n’ai pu frapper ; le marteau est trop haut.

— Et, toi, tu es trop petite. Allons, entre.

Ce : « tu es trop petite », résonna très désagréablement aux oreilles de Léonie. C’était comme un reproche et cela l’humiliait, car elle avait beaucoup d’amour-propre. Elle entra et se mit à gravir l’escalier comme un moineau qui sautillerait d’une marche

à l'autre. Elle savait très bien par où il fallait passer; elle était ainsi venue souvent chez mademoiselle de la Croix-Rouge. Dans l'antichambre, elle rencontra toutefois une soubrette qui lui dit :

— Ah! te voici? Je vais aller m'informer si Mademoiselle peut te recevoir.

Pendant que la bonne était allée s'informer, Léonie regarda une immense glace qui plaquait toute la muraille au-dessus de la cheminée. Elle essaya de se voir. Mais, sur la pointe des pieds, elle n'apercevait qu'à peine le haut de sa coiffure. Elle n'entendit pas revenir la soubrette qui, surprenant la fillette dans ses efforts pour se mirer, lui cria en riant :

— Tu es trop petite !

Ce nouveau « trop petite » fut cruel au cœur de Léonie ; car elle était un peu coquette aussi. C'était comme une raillerie cette fois. Elle soupira et, traversant l'antichambre, elle disparut sous une tenture que la bonne tenait soulevée pour l'introduire.

La chambre de mademoiselle de la Croix-Rouge était magnifique ; mais surtout le lit dans lequel était encore couchée la jeune châtelaine âgée de quinze ans. Ce lit, haut comme un trône, avait deux degrés pour y monter et un vaste dais à quatre colonnettes pour l'abriter.

— Bonjour, Léonie ; tu me portes encore une friandise de ta mère? Qu'est-ce? Voyons! Tends-moi le panier.

Léonie s'efforça d'élever le panier jusqu'à la jeune fille. Elle ne pouvait atteindre sur le lit.

— Ah! tu es trop petite! murmura en souriant mademoiselle de la Croix-Rouge, et elle se pencha pour saisir l'anse du panier.

Léonie jeta sur la demoiselle un long regard chagrin. Trop petite, toujours! et, cette fois, on le lui avait dit avec un ton de pitié. Comme cela la rendait triste! Enfin, bien remerciée et même embrassée, elle regagna la vallée.

L'enfant, pendant quelques jours, se trouva très malheureuse. Ce « trop petite » travaillait follement sa jeune cervelle et son pauvre cœur. Être trop petite en ce monde lui semblait un grave défaut. Elle s'arrangea, là-dessus et à sa façon, un tas d'idées sottes dont elle ne parlait à personne et qui la rendaient timide et songeuse. Elle oublia pourtant cet enfantillage et grandit, d'année en année, allant quelquefois encore au

château où mademoiselle de la Croix-Rouge, malgré ses vingt-cinq ans, restait bonne comme autrefois.

Cependant, la révolution souffla sur les châteaux et en emporta les grands seigneurs et les grandes dames. A cette tourmente n'échappa point le château de la Croix-Rouge.

Un jour, le bruit se répandit dans la vallée que mademoiselle de la Croix-Rouge était, elle aussi, montée sur l'échafaud. La consternation régna parmi les quelques braves familles restées fidèles au souvenir et à la reconnaissance. Léonie se cacha pour pleurer; mais la frayeur la saisit.

— Ma mère, dit-elle avec épouvante, si on allait me prendre à mon tour pour me couper la tête comme à mademoiselle de la Croix-Rouge?

— Ne crains rien, mon enfant. Tu es trop petite !

Cette expression lui rappela son enfance et son cruel chagrin de jadis. Elle pouvait donc, un jour, s'estimer heureuse d'être trop petite! Léonie était assez raisonnable aujourd'hui pour le comprendre. Elle se félicitait de n'être qu'une petite paysanne que le couteau ne tenterait point d'aller trancher si bas, comme une herbe menue sur laquelle ne descend pas la foudre.

La révolution se calma. Elle ne détacha plus çà et là que quelques têtes. On recommençait en France à se montrer, à rire et à travailler à l'aise.

La pauvre Léonie, comme toutes les villageoises, peinait beaucoup au soleil et à la pluie, et elle se releva d'une javelée avec une fluxion de poitrine. Le bon curé venait à son chevet et lui parlait du ciel.

— Le ciel, hélas! comme il est haut! murmurait la jeune fille. Serai-je assez digne pour y atteindre? Je tremble. Je me sens si peu de chose, monsieur le curé! Je suis trop petite !

— Mon enfant, voilà de la bonne humilité. Dieu chérit et récompense les petits, il nous l'enseigne. Courage !

Léonie ne mourut pas; mais elle ne redoutait pas la mort. Elle se réjouissait de songer que se sentir trop petite était une condition pour que Dieu l'aimât et la reçût.

« Comment, se disait-elle, ai-je pu, jadis, me croire si malheureuse d'être trop petite? Maintenant je sais combien, à être trop petite, il y a pour nous quelquefois en ce monde de sécurité et de bonheur ! »





La petite guerre.

III

AVANT d'aller plus loin dans notre causerie sur la guerre aux défauts, nous devons répondre à un argument qui semble décisif et auquel recourent certaines enfants pour se dispenser de prendre part à cette guerre, qui ne leur plaît pas parce qu'elle dérange leur petite vie paresseuse et efféminée.

« A quoi bon me parler de défauts? dit fort sérieusement telle jeune fille. Je n'en ai pas, ou, si j'en ai, je ne les connais pas.

— Vraiment! répondrons-nous à cette naïve enfant; comment donc peut-il se faire que vous ne connaissiez pas vos défauts? Sans doute, vous n'aurez jamais réfléchi sur vous-même, vous ne vous serez jamais examinée, vous ne vous serez jamais demandé pourquoi vous aviez commis telle ou telle faute, pourquoi vous retombez si souvent dans telle ou telle habitude. Dites-moi : faut-il beaucoup de temps pour apercevoir son visage, quand on se regarde dans un miroir? un instant d'attention suffit. Il ne faut aussi qu'un moment de réflexion sur soi-même et sur sa conduite pour connaître ses défauts.

Examinez-vous sur la cause de vos fautes, le motif de vos actions, et vous saurez bientôt que penser. Aimez-vous mieux ce second moyen? Allez consulter votre mère, votre maîtresse de classe; demandez-leur avec simplicité de vous instruire sur vous-même. Elles vous connaissent et elles vous aiment; cela suffit.

Voici du reste un petit répertoire que je vous invite à lire et à méditer; il vous sera peut-être bien utile, et vous parlera avec plus de franchise que personne au monde :

Mon enfant, si vous avez une humeur hautaine, si facilement vous prenez un ton fier, si parfois vos réponses sont pleines de suffisance, si vous ne pouvez souffrir une observation, pas même lorsqu'elle vient de votre mère, si un reproche vous trouble, vous inquiète, vous décourage, si vous croyez que tout honneur doive vous être rendu tandis qu'au fond de votre cœur vous méprisez les autres, laissez-moi vous le dire, vous êtes *orgueilleuse.*

Si vous pensez sans cesse à vous, si vous vous occupez continuellement de votre petite personne, si vous êtes dure, sévère, sans pitié pour vos compagnes, pour les domestiques, pour les pauvres, vous êtes, dans ce cas, *égoïste.*

Si vous supposez facilement que l'on pense à vous, que l'on s'occupe de vous, si votre plus grand désir est d'obtenir des louanges, si vous faites parade de tout ce que vous avez, si vous cherchez à attirer les regards sur vous par mille petits moyens, la *vanité* est votre faible.

Si vous avez une nature vive, impatiente, emportée, si la moindre raillerie vous fait monter le feu au visage, si pour le plus futile motif vous vous laissez aller à des paroles blessantes, n'en doutez pas, la *colère* est un défaut qui vous appartient en propre.

Si le besoin d'indépendance ou la légèreté d'esprit vous rendent sourde à tout ce qui vous est commandé, si vous ne savez accomplir qu'à demi ou de mauvaise grâce les ordres que vous recevez de vos parents ou de vos maîtresses, si vous avez sans cesse à la bouche des propos d'insubordination : croyez-moi, l'*indocilité* et la *désobéissance* font partie du bagage de vos défauts.

Si le travail est un poids insupportable pour vous, si vous aimez sans mesure le repos, la somnolence, si vous savez trouver le secret de consumer des heures entières sans rien faire, si votre esprit et vos forces s'engourdissent devant un devoir à remplir, vous êtes *paresseuse.*

Si la pensée de savourer dans votre palais un mets délicieux vous réjouit, si la promesse d'une sucrerie vous rend capable de tout, si en face d'une table bien garnie votre estomac semble se dilater, si vos yeux dévorent déjà ce que vos doigts ne peuvent saisir, si le peu d'argent dont vous pouvez disposer n'a d'autre asile que le tiroir des pâtissiers, si votre main avide ne

craint point de ravir aux vergers et aux offices ce qui leur appartient, vous êtes tributaire du défaut de la *gourmandise*.

Si vous enviez tout ce que vous voyez aux autres, si vous vous attristez de ce qu'ils possèdent ce que vous n'avez pas vous-même, si le succès d'une compagne vous incommode, si vous ne pouvez sentir que l'on flatte les autres enfants, qu'on les loue, qu'on les récompense, le défaut de la *jalousie* vous domine.

Si vous êtes inventive à trouver des biais pour dissimuler la vérité, si vous prenez plaisir à tromper, si la ruse, la fraude dans les paroles, les artifices dans la conduite vous sont naturels, si vous dites oui quand il faut dire non, et non lorsqu'il faut dire oui, et cela de gaîté de cœur, vous êtes sujette au vilain défaut du *mensonge*...

J'arrête là mon énumération.

Maintenant, si vous voulez être sincère, vous ne direz plus : « Je n'ai pas de défauts ; » vous direz : « J'en ai beaucoup, beaucoup trop !... »

Assez rares du reste sont les enfants qui prétendent n'avoir pas de défauts; mais il y a une autre ruse, par laquelle on essaie de se soustraire à la « petite guerre », et que nous devons signaler.

« Oui, avoue telle jeune fille, j'ai des défauts.... mais ils sont si petits, si légers que ce n'est pas la peine de m'en occuper! »

Celle-là encore prétend se dispenser de faire la guerre à ses défauts.

— Vos défauts sont petits et légers. Tant mieux, mon enfant! car puisque les défauts sont des maladies pour votre âme, moins le poison de ces maladies sera dangereux, et moins le mal sera grand.

Je vous félicite donc de la *petitesse* et de la *légèreté* de vos défauts; mais laissez-moi vous le dire, je suis un peu défiant, quand je vous entends affirmer que vos défauts sont petits et légers : franchement, j'ai l'arrière-pensée que vous vous aveuglez sur vous-même. Notre amour-propre est si ingénieux, quand il s'agit d'atténuer nos torts !

Admettons pourtant que vos défauts soient aussi légers, aussi petits que vous le dites : que faut-il en conclure? Que ce n'est pas la peine d'en parler et de vous en occuper? — Oh!

mon enfant, quelle erreur! quelque légère que vous paraisse une indisposition, est-ce que vous dites à votre mère, quand vous en êtes atteinte : « Ne me soignez pas, c'est trop peu de chose? » Non, non, mon enfant, ce n'est pas ainsi que vous agissez; vous vous empressez d'écarter de vous le plus petit mal, parce que vous craignez que ce léger mal ne devienne plus sérieux et plus grave. Et vous avez raison.

Jeune Malvina, qui savez que vous êtes paresseuse, pourquoi dites-vous : « Mon défaut est léger? » Il ne se manifeste chez vous que par une certaine nonchalance au travail, et il ne vous fait manquer à vos devoirs que de loin en loin; cela est peut-être vrai; tenez-vous cependant pour avertie. L'excès de la paresse qui réduit quelquefois une personne au néant à quarante ans, et la rend inutile à la société, à ses parents, à sa famille, à elle-même, se trahit à peine à huit ans, à dix ans par la nonchalance que nous voyons tous en vous et que nous serions portés à excuser, si notre regard n'allait plus loin dans l'avenir.

Ainsi donc, ma petite amie, que jamais plus il ne vous échappe de dire : « Mes défauts sont petits et légers, donc il est inutile de m'en occuper. » — Dites au contraire : « Mes défauts sont légers; c'est une raison de plus pour commencer tout de suite à les combattre, la victoire sera plus facile. »

Quand un bûcheron s'est aperçu qu'une louve a déposé ses petits dans le fourré le plus épais de la forêt, croyez-vous qu'il attende patiemment pour détruire ces animaux féroces qu'ils aient grandi? Oh! non! il ne serait plus temps; ces jeunes loups seraient alors si terribles et si puissants que ses forces et son courage deviendraient inutiles, et les faibles planches de la cabane qu'il a construite sur la lisière du bois ne pourraient protéger sa femme et ses enfants contre la fureur de tels ennemis. Il se hâte donc, et se cache en embuscade. Tout à l'heure la louve va s'éloigner du fourré ; il s'emparera de ses petits qui ne peuvent encore faire de résistance, et les mettra impitoyablement à mort.

Imitez cette conduite pour vos défauts. Combattez-les quand ils ne font encore que se montrer dans votre cœur. Plus tard, ils deviendraient des vices puissants, des habitudes redoutables, dont vous ne pourriez presque plus vous rendre maîtresse.

Louise Mallac.

CETTE jeune personne s'est distinguée surtout par son esprit de foi et son grand amour de l'innocence. Les soins dont elle fut entourée par ses parents y contribuèrent beaucoup. Chrétien fervent, M. Mallac voulait avant tout que Dieu fût bien servi dans sa maison. Le soir, avant l'heure du repos, il réunissait ses enfants, et chacun venait à son tour réciter auprès de lui les prières accoutumées. On commençait par l'aînée; Louise, qui trouvait souvent l'attente un peu longue, se permit de temps en temps de petites espiègleries pour l'abréger. « Croiriez-vous, disait-elle plus tard, qu'il m'est arrivé de chatouiller tout doucement les pieds de ma sœur pour la faire aller plus vite ? » La pauvre petite, prise une fois sur le fait, fut sévèrement réprimandée par son père, qui lui fit comprendre avec quel respect il faut parler à Dieu dans la prière. Louise n'oublia jamais le reproche paternel ; dès ce moment, on la vit toujours calme et recueillie pendant ses exercices de piété ; le regret d'avoir ainsi distrait sa sœur des pensées pieuses qui devaient uniquement l'occuper, fut toujours vivant dans sa mémoire, et cependant elle n'avait que six ans.

M. Mallac, attentif à inspirer à ses enfants des sentiments chrétiens et religieux, n'était pas moins exact à les former à une prompte obéissance. Un jour qu'il avait permis à Louise et à sa sœur d'assister, dans une famille amie, à une petite représentation de lanterne magique, il envoya vers huit heures une bonne chargée de les ramener à la maison ; mais la séance n'était pas finie, la bonne fut congédiée ; envoyée de nouveau, elle ramena les deux coupables qui comparurent avec confusion devant leur père. Celui-ci, après les avoir reprises de leur peu de soumission, leur imposa pour pénitence d'aller s'asseoir dans un coin du salon ; et afin de rendre la leçon plus mémorable, un domestique vint, d'après ses ordres, éteindre gravement la lampe, les laissant dans une profonde obscurité. Cette punition, si légère en elle-même, produisit une vive impression sur les deux sœurs, inconsolables d'avoir mécontenté leur bon père. Leurs regrets obtinrent un facile pardon, et, dès ce jour,

l'obéissance devint en elles si spontanée, qu'on les voyait accourir au devant de leur bonne du plus loin qu'elles l'apercevaient. Sans user des moyens de rigueur, M. Mallac attachait aux moindres pénitences un caractère de force qui agissait toujours d'une manière salutaire sur l'esprit et le cœur de ses enfants.

Dès ses plus jeunes années, Louise joignait à un aimable enjouement une dignité modeste qui lui inspirait une extrême répugnance pour les caresses dont elle était l'objet. Elle avait été baptisée le même jour que l'un de ses cousins, et quelquefois leurs familles s'amusaient à prévoir la possibilité d'une lointaine alliance entre ces deux enfants. Louise, à qui ce projet ne souriait nullement, ne dissimulait pas toujours la contrariété qu'il lui inspirait ; une expression de mécontentement se manifestait sur son visage lorsque son oncle l'appelait en riant sa petite bru ; et, répondant aux prévenances de son cousin par un accueil peu gracieux, elle repoussait les bonbons et les gâteaux qu'il lui présentait ; on la vit même jeter avec dédain au fond de la mer une bague que celui-ci lui avait achetée au prix de ses petites économies. Ainsi se révélait la pureté de ce jeune cœur, qui semblait dès lors avoir fixé en Dieu seul toutes ses affections. La dévotion à la sainte Vierge, ce cachet des âmes prédestinées, était déjà celui de sa douce et simple piété. Elle aimait à retrouver partout l'image de sa bonne Mère ; lui rendre de pieux hommages était le besoin de son cœur ; et, souvent agenouillée dans un petit oratoire qui lui était dédié, elle confiait à Marie le succès de toutes ses demandes ; sa gaîté elle-même payait son tribut de louanges à la Reine des vierges par le chant de saints cantiques, continués parfois jusque dans son sommeil ; enfin cette naïve formule terminait invariablement ses prières : « Obtenez-moi cette grâce, ma bonne Mère, si toutefois cela peut vous faire plaisir. »

Marie répondit à l'amour de son enfant par une prédilection spéciale ; elle la combla de ses plus douces faveurs ; ce fut sans doute à l'influence de cette protection bénie que Louise dut le privilège de conserver dans toute sa fraîcheur la fleur de l'innocence.

Mme Mallac conduisit un jour ses deux filles à Verdelais pour les faire participer aux exercices d'une retraite donnée

par les Pères Maristes. Louise n'eut pas plus tôt entrevu la haute stature et entendu la voix sonore du prédicateur, que, saisie d'une frayeur étrange, elle déclara qu'elle n'oserait jamais se confesser à lui. Vainement on l'assura qu'elle était libre de s'adresser à un autre prêtre : cette décision ne put tranquilliser sa conscience ; elle croyait plus convenable de se confesser au Père qui donnait la retraite. Elle résolut donc de s'armer de courage, de vaincre à tout prix une appréhension sans cause, il est vrai, et toutefois si pénible. Le jour de la confession arrivé, Louise, à l'insu de sa mère, prend les devants ; et quelle n'est pas la surprise de Mme Mallac, en entrant à l'église, d'apercevoir sa chère enfant dans le confessionnal du Père si redouté ! Au retour, elle l'interroge sur le motif de sa conduite : « Mais, répond Louise avec simplicité, j'ai pris mon parti, je me suis dit : Tu iras ! » Ces paroles la caractérisent tout entière et nous révèlent le secret de sa fidélité au devoir : c'était chez elle un parti pris.

La fin de la retraite répondit à ce généreux début ; Louise en suivit tous les exercices avec une piété et une attention fort au-dessus de son âge ; en effet, la gaîté de son caractère n'excluait pas le sérieux, et la précoce maturité de son jugement trouvait un aliment salutaire dans les pensées habituelles de la foi. Dès l'âge de douze ans, on la voyait prendre un vif intérêt aux lectures faites en famille, et quitter volontiers ses jeux pour les graves enseignements de Bossuet et de Fénelon ; seule, elle donnait des heures entières à la lecture de la Vie des saints ; elle recueillait aussi dans un petit album les passages du saint Évangile qui l'avaient le plus frappée.

Déjà se dévoilait dans ses réflexions enfantines l'esprit de foi qui devint plus tard le mobile et le fondement de ses vertus ; un jour elle disait gravement à sa plus jeune sœur : « Sais-tu qu'il y a au ciel un ange qui écrit toutes nos bonnes actions ? mais il n'est pas content quand nous nous en vantons, et pour nous punir, il les efface de son grand livre. » On retrouvait jusque dans ses amusements le caractère de piété dont ses moindres actes étaient empreints.

Une de ses plus chères distractions, était le chant des cantiques dont les paroles redisaient les sentiments de son cœur ; elle répétait souvent ce refrain qu'elle aimait :

Allez, ô mon bon ange,
Dire au Roi bien-aimé,
Que ma peine est étrange
Depuis qu'il m'a charmé :
Loin de Jésus que j'aime
Mon cœur est languissant,
Et c'est son amour même
Qui fait tout mon tourment.

Pendant de longues semaines, elle consacra toutes ses heures de récréation à confectionner des vêtements religieux de diverses congrégations, et lorsque ses jeunes amies se réunissaient chez elle, Louise les distribuait selon les attraits de chacune ; puis elle conduisait la petite communauté dans son oratoire pour y psalmodier l'office de la sainte Vierge. Parfois, s'habillant encore en religieuse, elle prenait un crucifix, un chapelet et un livre qu'elle appelait son livre de règles, s'étendait sur un canapé, et là, immobile, les mains jointes, les yeux baissés, elle disait à sa mère et à sa sœur : « C'est ainsi que je serai après ma mort ! » Et lorsqu'on s'étonnait de ces lugubres scènes, elle s'écriait : « Mais qu'est-ce donc que la mort, sinon le plus grand des bonheurs ? pourquoi s'en effrayer ? » Souvent, les jours de grande fête, on l'entendit répéter avec transport : « Oh ! que je serais heureuse de mourir ! le ciel doit être si beau aujourd'hui !... »

La semaine sainte dans la famille.

Souvenirs d'un homme de lettres ([1]).



OTRE maison, en cette semaine, la plus sainte en effet et la plus triste de l'année catholique, était, dès après le dimanche des Rameaux, une maison de prière et de discipline, non pas monastique, mais de discipline sévère et en tout point conforme aux canons de l'Église, en tant que ces canons regardent le commun des fidèles. Or nous étions, père, mère et enfants,

1. Aug. Nisard, professeur aux Facultés catholiques de Paris.



LE JARDIN DES OLIVIERS. (P. 62.)

du commun des fidèles, strictement tenus aux pratiques d'obligation. Nous n'étions pas notés parmi les dévots, j'entends les vrais dévots de l'endroit et cités en exemple au prône. Mais tout le monde chez nous, maîtres et servante, faisait, comme on disait alors, sa religion par devoir et de bon cœur.

Nous commencions dès le lundi saint nos petites mortifications; notre mère nous mettait au maigre le plus sévère et le moins délicieux dans l'espèce : non pas que la quantité fît défaut, et que les choses prissent tournure d'abstinence ; mais la qualité des aliments n'était rien moins qu'agréable ; elle était, catholiquement parlant, pénitentielle et mortifiante; et cela durait du lundi au dimanche de Pâques, sans relâche.

Les ressources en maigre étaient petites alors dans nos provinces; et de tout temps il en a été ainsi. A ce moment de l'année, et pour peu que Pâques soit en avance sur avril, les herbes potagères dorment encore leur sommeil d'hiver ; et l'oseille, la plus précoce de toutes et le plus tôt s'aventurant hors de terre, montre à peine sa pointe. Les riches eux-mêmes, possesseurs de potagers princiers, ne faisaient pas de primeurs en ce temps-là. Ils avaient encore le bon sens, et aussi le bon goût de tout le monde, d'attendre à manger des épinards, des chicorées et des petits pois, que la saison fût venue de ces espèces potagères, et qu'elles fussent du domaine public. La culture des légumes sous châssis, si tant est qu'elle fût pratiquée chez quelques Lucullus, ne l'était guère que chez eux. Le petit et le moyen monde mangeait les herbes comestibles, dès qu'elles commençaient à foisonner sur le marché et qu'on les criait dans les rues. Chacun s'en trouvait bien dans sa petite santé, nos corps se réglant d'eux-mêmes sur l'ordre des saisons, et s'accommodant, au mieux de leurs fonctions, du vert, quand c'est le temps du vert, du sec, quand c'est le temps du sec et des siliqueux. Ainsi faisaient les disciples de Pythagore; et nous ne voyons pas qu'aucun cas de goutte et d'hydropisie ait été relevé chez eux par les historiens grecs. Nous vivions donc en ces jours saints sur notre fonds d'hiver de légumes secs. Haricots du Châtillonnais, et non pas du Soissonnais, lentilles, pois chiches du plus gros calibre, mangés en leurs cosses, ou réduits en une purée imitant le mortier, ou encore trempés d'huile et de vinaigre, paraissaient ce jour-ci sur notre table pour s'y montrer de nouveau le lendemain sous l'une et l'autre

de ces deux formes. Les vinaigrettes nous allaient mieux que les fricassées au petit beurre, pâle et étique, de ces temps-là, et j'ajoute de ces pays-là. Je ne parle pas de nos bouillies de maïs de chaque matin, lesquelles n'étaient pas un lest médiocre pour nos estomacs, et en tenaient toutes les puissances dans un juste équilibre jusqu'à l'heure de midi. Ce n'était pas là tout notre maigre ; c'en était le plus grossier et le plus bourrant. Il y avait place aussi pour des mets de plus de suc, et même pour de petits plats maigres à flatter notre sensualité. Je veux parler des harengs saurs et de la morue salée, dont il y a toujours des approvisionnements considérables chez les épiciers en temps de carême. Le hareng frais et toute marée proprement dite étaient alors une rareté dans nos provinces ; que dis-je, une rareté? c'était dans nos petites villes un événement dont tout le monde s'occupait durant une huitaine, et qui mettait toutes les langues en train. Une raie fraîche nous arrivait-elle en avril, envoyée à notre mère par ses frères de Paris qui la savaient extrêmement friande de ce poisson, c'étaient chez nous des noces en carême. Je dois dire que nous, enfants, nous y goûtions si peu que ce n'est pas la peine d'en parler. Nous n'en avions quasi que la vue et l'arome...

Mais ceci n'a rien à voir à mon vrai sujet, au maigre de la semaine sainte : j'y reviens. Les seules douceurs de bouche, dont il me souvienne de cette huitaine austère, c'était le *tôt-fait* au lait ou aux pommes de terre, une manière de soufflé, mi-liquide et mi-solide, qu'on avait tôt-fait dans une tourtière avec feu dessous et feu dessus : d'où ce vocable domestique de *tôt-fait*. Cela s'engloutit plutôt qu'il ne se mange. Ce tôt-fait nous dessalait un peu de la morue dont nous avions plus que notre saoul. Le vendredi saint nous jeûnions pour tout de bon, ayant pour toute réfection du matin du pain sec, sur lequel on nous permettait de redoubler. A midi nous mangions d'une grosse soupe avec amalgame de pain et de purée de lentilles. Cela nous aidait à attendre huit heures du soir, moment de notre collation ; une vraie collation de couvent, à savoir, du pain, des figues sèches, des raisins secs, des amandes et des noisettes, autrement dit des *quatre-mendiants*, appellation toute parisienne qui était alors inconnue dans nos provinces. Un saladier de pruneaux revenus parachevait la collation. C'était chiche. Eh bien, cette épicerie variée, sur laquelle d'ailleurs

on ne nous retenait pas, nous faisait l'effet de bonbons; et nous trouvions de saintes délices à ce jeûne du vendredi. La vérité est que le carême avec ses trois jours maigres, le mercredi, le vendredi et le samedi, et par-dessus, les mortifications quotidiennes de la semaine sainte nous avaient fort exercés et même sensiblement diminués dans notre substance. Nous n'avions ni les uns ni les autres beaucoup de graisse sur les os; et de celle-ci nous n'avions rien à aliéner. Il était grand temps pour nos petits corps, gonflés et non accrus par les farineux, que la semaine sainte prît fin, et que le jambon de Pâques, attendri par huit jours d'enfouissement dans la bonne terre de notre petit jardin, fît son entrée au dîner du dimanche de Pâques, et qu'il nous excitât par sa belle mine à nous refaire des pertes de cette quarantaine de carême.

Telle était chez nous, pour le temporel, l'économie de la semaine sainte. Nous étions encore plus tenus par notre mère pour le spirituel des choses. Nous ne manquions, à partir du lundi saint, à pas un des offices ou assemblées du matin et du soir, messe, vêpres, retraites, prédications et instructions; et, le vendredi saint, l'office devant les tabernacles ouverts et vides du Dieu qui y réside substantiellement, l'adoration de la Croix, la presse des fidèles aux plaies sacrées du Crucifié, les visites au *tombeau*, les Ténèbres de l'après-midi : ce grand deuil de l'Église qui pleure son divin Époux, ces lamentations qu'elle ne cesse de redire depuis que le délaissé du Golgotha a jeté son grand et dernier cri à son Père....

Nous étions, je dois le dire, fort attentifs et appliqués d'esprit et de cœur à chacun de ces actes du culte et de la majestueuse liturgie catholique. A l'adoration de la Croix, nous nous avancions sur les pas de notre mère, tremblants et fort impressionnés, pour baiser les pieds et les mains du Christ, à l'endroit des clous, et aussi la plaie du côté ; elle nous faisait l'effet de saigner sur ce bois.

L'office des Ténèbres nous remplissait d'une terreur sainte. Notre mère nous avait avec elle dans son banc, à l'église paroissiale, nous serrant les coudes les uns des autres, et nous réglant pour les attitudes et les mouvements sur ce que nous voyions faire à cette catholique si parfaitement disciplinée. La psalmodie de l'office des Ténèbres est unique dans son rythme



MARTHE AU MILIEU DE SES MOUTONS. (P. 63.)

lugubre et monotone. Ce sont des lamentations plutôt exhalées que chantées.

Après chaque Nocturne et les Leçons qui viennent à la suite, on éteint l'un des cierges rangés en triangle, et qui brûlent tant que dure la psalmodie des Ténèbres. Chaque cierge éteint marque, selon ce symbolisme émouvant, l'un des moments prophétisés de l'agonie de l'Homme-Dieu qui va passer à son Père, et nous rapproche des grands troubles qu'en ressentira la nature entière, lorsque cessera de luire le dernier cierge. Ne l'appelions-nous pas ce dernier cierge le traître Judas! Nous attendions, dans un même saisissement de nos corps et de nos âmes, qu'eût lieu ce bouleversement des éléments qui nous est décrit dans les récits des Évangélistes, témoins de la Passion...

Nous assistions aux cérémonies de la semaine sainte, au mémorial de ces grands jours, avec un esprit encore tout saisi des réalités tragiques du Jardin des Oliviers et du Calvaire. Durant toute la journée du vendredi saint, et tant que l'Épouse inconsolable fait entendre des lamentations égales à sa douleur, nous étions par la pensée, nous et notre mère, du petit nombre des pieuses personnes qui ont suivi le Christ jusqu'au lieu de son supplice, et qui « regardaient de loin » le supplicié, comme il est dit en saint Luc. Notre mère nous faisait faire des pauses devant chaque tableau du Chemin de la Croix; et nous suivions ainsi de station en station la voie douloureuse.....

La pauvre Marthe.

I

IERRE *** habitait un petit village du département des Pyrénées, à quelques centaines de pas de l'Adour. On eût difficilement trouvé, dans tout le pays, une plus inoffensive ou plus malheureuse créature.

Né chétif et boiteux, Pierre avait subi coup sur coup tous les malheurs. Il possédait un petit champ et une petite prairie

qui s'avançaient sur le fleuve. Dans un de ses débordements, le fleuve avait enlevé le champ et engravé la prairie. Peu après, sa femme, qui était la force et la vaillance du logis, était morte presque subitement, emportée par une épidémie. Son fils aîné l'avait suivie ; si bien qu'il n'était resté à Pierre qu'une petite fille chétive qui avait l'air de refuser de vivre.

Cependant, malgré tant de désastres, il conservait sa foi dans la Providence. Tout autre serait tombé dans le découragement ; mais lui, il avait reçu de Dieu, au lieu de la richesse, l'espoir, et, en échange de la vigueur ou de l'esprit, la patience. C'était pour son voisin Jacques un perpétuel sujet de surprise et même de raillerie. A chaque nouveau malheur, il criait au pauvre boiteux :

— Eh bien ! comptes-tu encore sur la Providence ?

— Plus que jamais, puisque me voilà plus faible, répondait la douce créature.

— Ne vois-tu pas qu'elle t'a successivement tout enlevé ? reprenait le voisin ironiquement.

— Non, non, répliquait Pierre ; elle m'a laissé l'espérance et la petite Marthe.

Celle-ci était, en effet, sa sérieuse consolation. Il était perpétuellement en recherche de ce qui pourrait lui faire plaisir ; mais ses ressources étaient moindres que ses désirs, encore les eut-il bientôt épuisées. Il avait fallu vendre d'abord les moutons, au milieu desquels Marthe se trouvait si heureuse, puis la vache elle-même. De tout ce qui avait fait autrefois la richesse, le mouvement et la joie de la chaumière, il ne restait plus, hélas ! que Rollo.

Rollo était un chien de la plus grande espèce, fort comme un loup et doux comme un agneau. La petite Marthe en avait fait son favori. Quand le père travaillait dehors, c'est-à-dire tous les jours, c'était Rollo qui lui tenait compagnie. Elle causait avec lui, elle se promenait à ses côtés, elle reposait à l'ombre du pignon, un bras passé autour de son cou. Au seul son de la voix de Marthe, Rollo redressait la tête, et son œil demandait : « Que faut-il faire ? » Jamais chien et enfant n'avaient été unis d'une plus tendre amitié.

Mais tous deux commençaient à sentir plus rudement les atteintes de la misère ; le pain diminuait chaque jour. Bien que le plus gros morceau fût pour Marthe, il était loin de suffire,

car elle le partageait avec Rollo ; et le père, qui voyait que celui-ci était le seul bonheur de la petite fille, n'osait rien dire.

Jacques ne manquait pas de faire remarquer au boiteux combien ses espérances étaient mensongères.

— M'est avis que la Providence se moque de toi, disait-il en riant méchamment ; tu comptais sur elle comme sur une débitrice, et voilà qu'elle te traite comme une créancière. Elle t'a pris, l'un après l'autre, tous tes biens ; il ne te reste plus vaillant qu'un chien. La belle avance ! Que vas-tu faire de Rollo ? Si tu ne veux point qu'il enrage de faim, il faudra, un de ces jours, que tu ailles le jeter à la rivière, une pierre au cou.

A vrai dire, ce moment semblait proche. Le père de Marthe était sans ouvrage depuis plusieurs semaines, et avait épuisé ses épargnes.

Il venait de rentrer après une course inutile dans les villages voisins, où il n'avait pu trouver ni travail ni crédit. Cependant il conservait toujours sa foi en Dieu, son inébranlable confiance. Assis devant la porte de sa cabane, Marthe et Rollo à ses pieds, il se reposait un instant, heureux encore, pensait-il, d'avoir cette pierre pour siège et cette fraîche brise pour sécher sa sueur. Cependant, lorsque ses yeux s'arrêtaient sur le visage allangui de l'enfant, il sentait, dans son cœur, une sourde impatience du secours attendu. Le soir allait venir, et avec lui la faim de Marthe, sans qu'il eût aucun moyen d'y satisfaire. Comme cette pensée lui troublait le cœur, voilà que passe sur la route un homme à l'air résolu, qui tenait en main un bâton ferré.

L'étranger s'arrête en voyant Rollo, l'examine un instant, puis s'approche :

— Hé ! brave homme, demande-t-il, ce chien est-il à toi ?

Pierre salua, et répondit affirmativement.

L'inconnu appela le docile animal, qui se leva et vint à lui. Il regarda ses pattes, sa denture, puis se retournant vers le père de Marthe :

— Eh bien, dit-il, c'est une assez vigoureuse bête. Combien veux-tu me la vendre ?

— La vendre ! répéta Pierre ; Rollo n'est point en foire, que je sache.

— Aussi vois-tu qu'on vient te l'acheter chez toi, reprit l'étranger. Allons, vite ; voyons, fais ton prix.

(A continuer.)



Le jour de notre Mère.

NOUS pensons qu'il serait superflu de recommander à nos Lectrices de bien faire leur Mois de Marie : quelle est la jeune fille chrétienne qui ne s'estime pas heureuse de déposer, chaque jour de ce mois, quelques fleurs aux pieds de la divine Mère, c'est-à-dire quelques prières et quelques actes de vertu? Mais, à l'occasion de ces pieux exercices du Mois de Marie, et aussi comme souvenir à conserver de leur doux accomplissement, comme dévotion à perpétuer tout le reste de l'année, nous venons vous proposer une pratique excellente entre toutes, celle de la sanctification du *Jour de Marie.*

Pourquoi un jour spécial consacré à la sainte Vierge ? Et pourquoi le samedi plutôt qu'un autre jour? Nous allons tâcher de vous l'expliquer.

Marie est née, suivant l'opinion commune, un samedi : voilà une des principales raisons pour lesquelles l'Église a choisi ce jour pour lui rendre un culte de bénédictions et d'actions de grâces. Aussi est-ce dès les premiers siècles de l'ère chrétienne que le samedi a été spécialement attribué à la Mère de Dieu et qu'on a rivalisé de zèle pour accomplir en ce jour-là diverses pratiques en son honneur. C'est la même pensée qui fit établir, à certaines époques, l'abstinence du samedi.

Le dimanche est le jour de Jésus. Puisque Marie nous conduit à Jésus, il est tout naturel que le samedi soit son jour.

Allons plus loin. Le samedi, c'est un jour d'examen et de revue. On jette un coup d'œil sur la semaine qui finit. C'est aussi le jour du règlement des comptes. Hélas ! n'est-ce pas souvent un compte bien chargé que celui que nous avons à régler avec le bon Dieu ? Confiance pourtant ! c'est aussi le

jour de notre Mère ; si nous sommes sincèrement repentantes, elle s'interposera entre Dieu et nous et elle nous obtiendra la quittance de toutes nos dettes.

Le samedi, c'est la veille de nos communions. Communier, mon Dieu, quelle grande chose ! Bien douce, bien consolante assurément, mais toujours un peu redoutable pour nos pauvres âmes, au souvenir de notre extrême indignité. Eh bien, confiance encore ! Puisque c'est la fête de notre Mère, elle nous viendra volontiers en aide ; elle préparera elle-même ce petit cœur comme jadis elle a préparé la crèche dans l'étable de Bethléem et, grâce à elle, nous ferons une fervente communion.

Le samedi, c'est le prélude d'une semaine nouvelle, c'est le jour où l'on doit prévoir l'emploi de son temps et prendre d'utiles résolutions. Oh ! que la nouvelle semaine sera bonne si elle est placée sous la protection de la très sainte Vierge et consacrée à son cœur maternel ! A nous donc de profiter de sa petite fête hebdomadaire pour lui confier la semaine qui va suivre et en assurer le saint emploi.

Le samedi est le jour des approvisionnements. Pour notre âme encore, nous avons besoin, le samedi, d'une provision toute spéciale de secours, de recueillement : pourquoi ? Parce que, le dimanche, nous sommes beaucoup plus exposées à offenser Dieu. C'est le jour des sorties et des promenades, des fêtes et des parties de plaisir. Heureuse la jeune fille qui met « son dimanche » sous la garde de Marie en lui consacrant fidèlement la journée du samedi !

Ne voyez-vous pas, chères Lectrices, combien la dévotion « du jour de la sainte Vierge » est opportune et excellente ! Aussi les dévoués serviteurs de Marie ont-ils toujours mis un saint empressement à fêter à ce jour leur divine Mère. « Il est très convenable, écrivait saint Pierre Damien au XIe siècle, de dédier à la sainte Vierge le samedi, jour auquel Dieu se reposa après la création du monde, puisque la Sagesse éternelle s'est reposée en elle par l'Incarnation ; et il ne faut pas douter que les fidèles attentifs à lui rendre cet hommage ne s'attirent ses bénédictions. »

Saint Louis, roi de France, lavait les pieds aux pauvres tous les samedis, puis il les servait lui-même à sa table. Il fonda des messes à perpétuité pour tous les samedis de l'année dans l'église de Notre-Dame de Chartres, désirant qu'elles fussent

toujours célébrées en l'honneur de Marie, autant que les rubriques de l'Église pourraient le permettre. Saint Charles Borromée jeûnait au pain et à l'eau tous les samedis. Beaucoup d'autres saints ont pratiqué ce jeûne du samedi en l'honneur de la Reine du ciel.

Saint Gérard célébrait un office solennel tous les samedis à l'autel de la sainte Vierge.

Sainte Marguerite de Hongrie portait sur elle une chaîne de fer le samedi, comme marque de vénération envers la sainte Vierge. Saint Sébastien, roi de Portugal, entendait deux messes chaque samedi, et il servait l'une des deux. Sainte Rose de Lima, tous les samedis, portait ou faisait porter, aux pieds de la statue de la divine Mère, un bouquet formé des fleurs qu'elle semait et cultivait à cette intention dans un petit parterre.

On a vu plusieurs saints demander comme une grâce insigne de mourir un samedi, et redoubler ce jour-là leurs aumônes et leurs pénitences.

Dans plusieurs églises, tous les samedis on fait l'office de la sainte Vierge. En Pologne, à Cracovie, le peuple se met en fête l'après-midi de chaque samedi pour assister aux processions qui se font ce jour-là en l'honneur de la très sainte Vierge.

Quoi de plus édifiant que le concours de peuple qui se produit chaque samedi dans les sanctuaires de la très sainte Vierge, par exemple à Lourdes, à Notre-Dame de Fourvière, à Notre-Dame de la Garde, etc. ?... Malgré les devoirs de famille qui retiennent à la maison bien des femmes, malgré les nettoyages et arrangements domestiques qui se font partout à ce jour, l'affluence des fidèles aux pieds de l'image de Marie est toujours considérable. De même en bien des églises de paroisse pour la « Messe de la sainte Vierge » et le salut.

On cite des conversions extraordinaires dues à cette dévotion. Divers miracles furent opérés également en faveur de certaines personnes assidues à honorer chaque samedi la Reine du ciel.

Il y a des chrétiennes pour qui le samedi a un charme mystérieux ; il leur semble que tout est plus gai ce jour-là, qu'il circule un air plus pur et plus bienfaisant. C'est que leur cœur éprouve une particulière impression de la grâce, et elles doivent cette précieuse faveur à leur amour de la sainte Vierge.

Deux Enfants de Marie, également zélées pour la gloire de

leur divine Mère, avaient contracté, sous l'influence de leur modeste apostolat, une douce et religieuse amitié ; l'une des deux dit à l'autre : « Puisque le samedi est le jour de notre Mère, qu'il soit aussi le jour où nous travaillerons dans nos intérêts réciproques. Tous les samedis, nous ferons l'une pour l'autre la sainte communion et nous demanderons à Dieu de nous enflammer de plus en plus d'amour pour l'Église. » Leur vœu fut merveilleusement exaucé.

Mais comment convient-il de sanctifier le jour de Marie ? La meilleure manière c'est assurément de vivre en ce jour avec plus de piété, d'innocence et de ferveur, c'est de ne pas commettre les moindres fautes. Lorsqu'un enfant désire plaire à sa mère, ne commence-t-il pas par éviter avec soin tout ce qui pourrait la mécontenter, tout ce qui serait contraire à ses ordres ? Il en est de même envers notre Mère du ciel.

Nous devons, en second lieu, nous appliquer le samedi à mieux remplir nos devoirs et surtout à bien faire les actions ordinaires. Quel stimulant que cette pensée : « Je travaille, j'agis en l'honneur de la Reine des anges ! » Si l'on devait servir un prince de la terre, on serait attentive à le faire avec la plus grande perfection ; que sera-ce si l'on a en vue d'honorer par son travail la Mère de Dieu ?

Pour y réussir, élevons notre cœur vers Marie avant de commencer chaque action ; rappelons-nous de temps en temps son souvenir en la faisant ; invoquons-la s'il survient une difficulté, une tentation. Disons-nous quelquefois : « Comment Marie aurait-elle agi à ma place ? Comment se serait-elle acquittée de tel devoir ? » Ou bien : « C'est avec Marie que j'ai commencé ; c'est avec elle que je veux finir : tout à Jésus par Marie ! »

Après cela, sanctifiez spécialement vos récréations, vos sorties, vos repas et imposez-vous courageusement une mortification au cours de ces exercices, en l'honneur de la Mère de Dieu.

Devons-nous parler de l'étude ? Qui pourrait douter qu'une élève se rend très agréable à la sainte Vierge, en étudiant plus consciencieusement et plus pieusement ? Tournez votre cœur vers Marie pendant l'étude et adressez-lui de temps en temps une courte invocation. Le grand théologien Suarez n'étudiait jamais sans avoir devant lui une image de la sainte Vierge, et

il recourait à Marie dans toutes ses difficultés. On pourrait citer vingt exemples semblables.

C'est une louable pratique de faire une lecture pieuse, chaque samedi, dans un livre qui traite de la sainte Vierge, et aussi de réciter son petit Office, ou du moins celui de l'Immaculée Conception. Assurément, vous n'omettrez jamais le chapelet ce jour-là, et si vous le pouvez, vous assisterez au salut du Saint-Sacrement. Nous vous conseillons d'y renouveler votre consécration à la divine Mère.

Dans les conversations, du moins avec vos compagnes, ou avec des personnes animées de sentiments religieux, ne pourriez-vous pas glisser quelques mots relatifs à la sainte Vierge?

C'est encore une bonne œuvre familière à beaucoup de serviteurs de Marie de faire une aumône à un pauvre, le samedi, en son honneur. N'est-ce pas l'usage qu'au jour de la fête de quelqu'un, on lui offre un souvenir? Vous vous rappelez le naïf cadeau que fit un jour le Bienheureux Hermann-Joseph à la sainte Vierge? Eh bien, Marie regarde comme un don fait à elle-même ce qu'on donne généreusement aux membres souffrants de son divin Fils.

Sans se charger de toutes ces pratiques, il est facile aux âmes de bonne volonté d'en choisir quelques-unes et de s'en acquitter avec ferveur.

Combien seront heureuses le samedi soir les Enfants de Marie qui auront dignement fêté leur bonne Mère! Sans doute le souvenir des fautes de la semaine leur reviendra comme à leurs compagnes avec son arrière-goût passablement amer; mais elles pourront dire à Dieu : « Seigneur, si je vous ai souvent offensé durant cette semaine, j'ai du moins la consolation de l'avoir terminée avec des sentiments plus chrétiens; j'espère que la sainte Vierge est contente de moi et qu'elle réclamera votre indulgence en ma faveur. »

Oui, toute Enfant de Marie qui aura consacré son samedi à la sainte Vierge achèvera sa semaine avec une plus parfaite sécurité que ses compagnes et elle entrera dans la nouvelle avec un cœur mieux préparé, une confiance plus sereine dans le succès.

Elle éprouvera surtout, à l'heure de la mort, une paix et un contentement qui la dédommageront au centuple de ses petits sacrifices.

Chères Lectrices, adoptons dès le commencement du Mois de Marie cette belle pratique de consacrer le samedi à la sainte Vierge et soyons-y toujours fidèles dans la suite.

Les fleurs de Mignon.

VOUS connaissez sans doute, mes bonnes Lectrices, le *Miracle des roses*, l'un des plus délicieux traits de la vie de sainte Élisabeth de Hongrie.

Rencontrée par son époux, le landgrave de Thuringe, au moment où elle allait visiter des malheureux, et sommée par lui de montrer ce qu'elle portait dans les plis de son manteau, Élisabeth en voit tomber des roses au lieu des morceaux de pain, de la viande et des œufs, qu'elle y avait tout à l'heure déposés.

Il y a quelques années, dans un couvent de dames Augustines, c'était un usage, durant les jours du printemps, de représenter cet épisode de la vie de notre sainte.

Pour remplir de fleurs le manteau, les élèves dépouillaient les églantiers du voisinage ; pour le remplir de pain, elles fournissaient une partie de leur *goûter*.

Le tout était convenablement arrangé dans les plis, et le pain et les fleurs apparaissaient en temps opportun.

La jeune fille qui remplissait le rôle d'Élisabeth était une charmante et pieuse enfant, que ses compagnes avaient surnommée *la douce Mignon*, à cause de son aménité et de son air attrayant et candide.

Elle s'en acquittait avec un naturel, une simplicité et une grâce que l'on ne saurait dire. « Aussi, — rapporte la chronique, — l'effet était-il immense sur tout son jeune auditoire ; et quoiqu'elles eussent donné leur part de goûter, quoiqu'elles eussent dépouillé les églantiers, quoiqu'elles ne pussent douter de la substitution qui avait eu lieu en passant derrière le buisson, quand la rayonnante figure de Mignon remerciant Dieu se perdait dans un nuage de roses blanches, toutes les enfants battaient des mains....

« Un jour Mignon trouva dans son cœur une nouvelle ins-

piration. Ayant parlé bas à la supérieure comme pour demander permission, elle annonça qu'elle allait faire encore un miracle.

« Elle avait remarqué derrière les arbres une famille errante et misérable qui regardait leurs jeux avec tristesse ; elle parut donc portant dans sa robe un lourd fardeau d'où l'on voyait s'échapper une quantité des roses, et elle fit signe à la pauvre mendiante qui s'était approchée lentement de l'allée, de venir jusqu'à elle. C'était une femme de l'Alsace, qui paraissait bien fatiguée : elle portait un petit enfant, un autre suivait avec peine en tenant sa robe en lambeaux ; deux petites filles marchaient en avant. Comme tous ces pauvres êtres avaient déjà souffert !

« Ma belle petite, voulez-vous des roses des bois ? dit Mignon de sa douce voix en embrassant avec pitié une des deux fillettes.

« — Oh ! des roses des bois, madame, dit tristement la petite fille aux cheveux blonds, il y en a beaucoup le long des chemins ; mais c'est du pain qu'il nous faudrait. Notre père est malade, nous avons encore bien du chemin à faire pour le rejoindre, et nous avons bien faim.

« — Eh bien, enfant, dit Mignon, pourquoi douter de la Providence ? Soufflez seulement sur ces roses.

« L'enfant, regardant Mignon avec la confiance qu'inspirait toujours sa charmante figure, mais paraissant douter encore, souffla sur le manteau en souriant.

« Alors Mignon déploya les longs plis de sa robe et douze morceaux de pain tombèrent à ses pieds parmi les roses avec une bourse contenant quelques pièces de monnaie qui devaient aider la pauvre famille à continuer sa route.

« On applaudit encore bien plus ce nouveau *miracle*. La pauvre femme remercia le bon ange qui lui donnait le pain de ce jour. Elle salua les religieuses et les jeunes filles en élevant vers elles son petit enfant qui souriait ; et Mignon trouva ainsi l'occasion de laisser voir, même dans ses jeux, les trésors de son cœur. »

C'est ainsi, jeunes Lectrices, que je vous souhaite le *don des miracles*. N'oubliez pas, s'il vous plaît, que le printemps est revenu et que c'est la saison propice pour en faire, d'après le calendrier de Mignon....

Les privilégiés de la Reine du ciel.

LE célèbre artiste Grétry fut jusqu'à l'âge de douze ans un enfant ordinaire, courant les rues de Liège, sa ville natale, sans souci de ses destinées futures.

Au reste, il était d'une excellente nature, bon pour tous et en particulier pour son chien qui l'accompagnait partout et dont les jappements joyeux et les gambades plaisantes le touchaient plus profondément que ne l'eût fait un *Oratorio*.

Le petit André était né, paraît-il, avec une oreille fort peu musicale. Et cependant, sa mère n'avait qu'une seule ambition, celle d'en faire un musicien ! Pour se conformer à ses désirs, le bambin se rendait chaque jour à la cathédrale en compagnie de l'organiste, afin d'apprendre à toucher de l'orgue, mais il ne faisait aucun progrès. L'organiste lui-même en désespérait. Ce résultat désolait profondément l'enfant qui aimait beaucoup sa mère, et qui eût tout fait pour réaliser ses rêves.

Un jour, après la leçon d'orgue, étant allé dans la chapelle consacrée à la sainte Vierge s'asseoir en un coin, la tête entre ses mains, il se prit à pleurer amèrement sur lui-même. Que dirait sa bonne mère ainsi trompée dans ses espérances? Il sanglotait en pensant que tout était perdu et que certainement la musique serait toujours pour lui un art incompréhensible. Soudain il sent une main lui toucher l'épaule. Il se retourne et aperçoit, à travers les larmes qui obscurcissent sa vue, une dame entièrement vêtue de blanc.

— Ami, lui dit une voix inconnue, mais d'une douceur infinie, tu vas dans quelques jours faire ta première communion. En ce jour-là, demande au Sauveur ce que tu désires le plus au monde, et il te l'accordera.

L'apparition disparut aussitôt.

André, préoccupé, à juste titre, de ce qu'elle lui avait dit, commence dès lors à demander à Dieu, dans ses prières de chaque soir, de faire de lui un grand musicien, *afin de combler les désirs de sa mère.*

La cérémonie de la première communion arriva, et l'enfant formula avec une ardeur suprême le vœu de son cœur, bien persuadé que les promesses de l'inconnue se réaliseraient. Il



NOTRE-DAME DE LA GARDE. (P. 67.)

avait plu toute la matinée. Au sortir de l'église, tandis que les autres enfants montaient dans des voitures commandées, la mère de Grétry, dont la situation était des plus modestes, prit son fils par la main, l'emmena à pied, et pour le garer des éclaboussures des fiacres, le fit monter avec elle sur les trottoirs. En ce moment, une voiture ébranla en passant un échafaudage d'une maison en construction. Une planche se détacha soudain et vint frapper le pauvre petit à la tête. Celui-ci tomba évanoui perdant beaucoup de sang.

Transporté chez lui, il fut mis au lit en proie à une fièvre violente. Sa bonne mère, folle de douleur, s'installa à son chevet, le veilla neuf jours et neuf nuits. Au milieu de la neuvième nuit, le petit malade se dressa tout à coup sur son séant, et portant la main à la tête à l'endroit de ses blessures que protégeaient des compresses, il s'écria :

— Mère ! je serai musicien !

La pauvre mère crut à un accès de délire et pensa que son cher enfant allait mourir. Le médecin lui-même, appelé en toute hâte, jugea qu'il était perdu. Or, le lendemain, un mieux sensible se manifestait, et huit jours plus tard André Grétry était debout.

Et comme on lui parlait de son délire et de l'exclamation qui avait fait croire à un accès suprême, il raconta l'apparition de la dame en blanc dans la chapelle de la Vierge, événement qu'il avait tenu secret. Il ajouta, en touchant sa tête, qu'il ne la sentait plus conformée comme avant l'accident et qu'un grand changement s'était opéré en lui.

Des médecins consultés vérifièrent le fait et déclarèrent qu'en effet le crâne avait subi une transformation notable.

La chute de la planche, qui aurait pu le tuer, avait lésé la boîte osseuse du cerveau encore fort tendre et avait imprimé subitement un très grand développement à l'organe de la tactilité (sens très parfait de la pesanteur, de la résistance et de la consistance) autrement dit, la bosse musicale.

Les vœux maternels étaient exaucés, grâce à l'amour de la divine Mère, « la meilleure des mères ».

Cet accident qu'on avait appelé un malheur, n'avait été qu'un moyen arrêté dans les vues providentielles : Grétry allait devenir célèbre et mériter d'être surnommé « le Molière de la musique ».

***

Jean-Baptiste Stichlmayr, né en Bavière, à Obermanerbach, le 30 octobre 1830, gardait les bestiaux de Laurent Oswald, tuilier de la même localité, lorsque, le 12 mai 1848, vers dix heures du matin, une dame d'une beauté merveilleuse se montra soudain à lui, à la distance d'environ trente pas. C'était Marie. Sa robe de couleur rose recouvrait ses mains et ses pieds dans son ampleur; un voile, blanc comme la neige, tombait de sa tête et se déroulait jusqu'à terre. Une couronne d'or, émaillée des plus riches couleurs et plus éclatante que le soleil, surmontait son front auguste; une flamme lumineuse partait du centre de la couronne. La Mère de Miséricorde se tenait assise sur un tronc d'arbre que la hache avait abattu : des larmes amères coulaient de ses yeux.

Le jeune pâtre resta quelque temps en contemplation devant l'Apparition.

Mais bientôt, entraîné plus loin par son troupeau qui menaçait de se disperser, il ne vit plus personne en se retournant ensuite vers l'endroit où le prodige avait eu lieu.

De retour chez son maître, il n'eut rien de plus pressé que de lui raconter ce qu'il venait de voir de la merveilleuse Dame. Oswald lui permit donc de retourner, l'après-midi, dans les mêmes pâturages. Et voici que, vers cinq heures du soir, la sainte Vierge se présenta de nouveau aux yeux du jeune pâtre. Trois grandes traînées de lumière rayonnaient autour d'elle avec un tel éclat que ses mains et ses pieds disparaissaient sous ces gerbes étincelantes.

La Reine des Cieux fit en même temps signe à Jean-Baptiste et d'une voix suave au delà de toute expression : « Venez, lui dit-elle, cher Jean, ne craignez point. Écoutez bien ce que je vais vous apprendre, afin de pouvoir en faire part aux autres. Voici, direz-vous, les paroles que la Mère de Dieu m'a fait entendre :

« Je ne puis plus retirer les grands fléaux dont le Seigneur veut affliger les hommes, parce qu'ils n'ont plus de charité les uns pour les autres et qu'ils sont tout abîmés dans la malice. Il ne leur reste plus d'autre remède qu'une prompte pénitence pour échapper à la colère de Dieu. Sinon, la mort les frappera à coups redoublés par les épidémies et par une guerre d'extermination de peuple à peuple : ces fléaux précipiteront les

méchants en enfer, tandis que les justes qui en seront les victimes trouveront leur récompense dans le ciel. — M'avez-vous bien compris, mon cher fils ? Ne manquez pas de faire part aux autres de ce que je viens de vous dire. »

A ces mots elle s'éleva dans les airs et disparut. L'endroit de l'Apparition est devenu depuis lors un but de pèlerinage où bien des malades ont déjà obtenu leur guérison (1).

Les marques sont là !



UN père avait décidé avec son fils, comme règle de conduite, que ce dernier planterait un clou dans un poteau chaque fois qu'il commettrait une faute, et qu'il en arracherait un lorsqu'il se corrigerait d'une erreur.

Au bout de quelques années, le poteau était entièrement couvert de clous.

Le jeune homme s'alarma du nombre de ses fautes, et il se fit le serment de réformer sa conduite. Les clous disparurent un à un ; le jour où il n'y en eut plus un seul sur le poteau, le père, les larmes aux yeux, serra son fils sur son cœur, en applaudissant à sa conduite ; mais le jeune homme ne répondit pas à ses caresses ; il détourna les yeux.

— Pourquoi cette tristesse, mon fils ? lui demanda son père. Réjouis-toi : tous les clous ont disparu.

Le jeune homme secoua tristement la tête, et son regard s'attacha sur le poteau.

— C'est vrai, mon père, dit-il ; les clous ont disparu, mais les marques y sont encore.

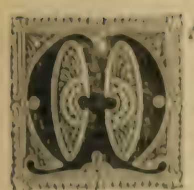
C'est en effet, au foyer domestique, dès les plus jeunes années qu'il faut déposer les semences de la vie ; dans la suite, on peut se réformer, on peut devenir même utile à la société, *mais les marques ! les marques sont là !*

---

1. Warnefried, *Scherblicke in die Zukunft* (Manz, Ratisbonne, 1861). Le caractère des prédictions, les guérisons opérées, l'autorité des écrivains qui rapportent les faits semblent être d'assez sûrs garants de la réalité de cette apparition, et justifient le récit que nous en donnons. On remarquera l'analogie frappante entre les termes dont se sert ici la sainte Vierge et ceux qu'elle devait employer plus tard à la Salette.

La pauvre Marthe.

II



ARTHE, voyant qu'on voulait la priver de son chien, se redressa et cria de toutes ses forces qu'elle le garderait. L'étranger lui imposa silence.

— La paix, petite chouette ! dit-il ; laisse les hommes parler raison. Que faites-vous de ce chien ici ? ajouta-t-il en se tournant vers Pierre. Avez-vous donc du pain de reste pour nourrir ainsi une gueule inutile ?

— Hélas ! non, répliqua Pierre, dont les yeux se mouillèrent de larmes ; car pour l'instant nous attendons que la Providence nous envoie à dîner.

— Je viens donc de sa part, reprit l'étranger en tirant de sa poche deux pièces de cinq francs et les présentant à Pierre. Prends ceci, et j'emmène le chien.

— Non, non, je ne veux pas ! interrompit Marthe, qui avait jeté ses deux bras autour du cou de Rollo.

— Vous voyez, l'enfant refuse, reprit le père avec hésitation.

— Et parce que cette petite ne sait ce qu'elle dit, tu vas la laisser mourir de faim avec toi ! reprit l'inconnu. Allons, fou que tu es, voici trois pièces. Le chien est-il à moi ?

Le pauvre boiteux jeta sur l'argent un regard de convoitise, puis vers sa fille un regard de prière ; mais Marthe secouait la tête, en serrant toujours Rollo contre elle. Le voyageur fit alors entendre un jurement, ajoutant une nouvelle pièce de cinq francs, et s'écria :

— Tu ne refuseras pas vingt francs pour garder une bête que tu devras donner pour rien un de ces jours, à moins que tu ne veuilles la voir mourir de faim !

— C'est la vérité, murmura Pierre.

— Alors, est-ce marché fait ? Voyons ; je n'ai pas de temps à perdre : à prendre ou à laisser.

Évidemment le pauvre père ne demandait pas mieux que d'accepter ; il tâcha de persuader Marthe, mais ce fut difficile ; l'enfant ne comprenait qu'une chose dans tous les raisonnements : c'est qu'elle allait perdre Rollo. Cependant, quand on lui eut dit à plusieurs reprises qu'on ne pouvait le nourrir plus longtemps, elle se décida à le laisser partir, non sans beaucoup

de larmes. Le chien fut caressé, baisé, repris et quitté vingt fois, jusqu'à ce que l'inconnu, fatigué de tous ces retards, eut attaché son mouchoir en guise de laisse au collier de la bête, avec laquelle il disparut.

Cette fois, le voisin Jacques fut un peu déconcerté ; mais il



LE NAÏF CADEAU DU BIENHEUREUX HERMANN
A LA SAINTE VIERGE. (P. 69.)

se dit qu'après tout vingt francs ne pouvaient aller loin, et que Pierre, n'ayant plus rien à vendre, n'avait plus à compter sur la Providence.

L'événement ne tarda pas à lui donner raison. Au bout de quelques semaines, la pauvre famille se trouvait encore réduite

aux dernières extrémités. Pour comble d'infortune, le terme de la chaumière était expiré. Le propriétaire, à qui l'on devait plusieurs trimestres de loyer, déclara qu'il ne pouvait attendre plus longtemps et qu'il fallait vendre le mobilier. Après l'avoir imploré inutilement, Pierre se soumit, avec son habituelle résignation

Les meubles, transportés hors de la cabane, furent exposés aux yeux des acheteurs. Il en était venu une dizaine des environs, bateliers, pâtres, paysans, douaniers ; mais aucun d'eux ne paraissait tenté par ces misérables dépouilles. Jacques, triomphant, ricanait :

— Ne désespère pas, petit Pierre, disait-il au pauvre boiteux ; tu vas voir que la Providence te laissera tes nippes, par la raison que personne n'en aura voulu.

— Qui sait ? répliqua Pierre sans s'irriter ; ce qui semble avoir le moins de valeur tente parfois un passant ; j'en ai eu la preuve dans Rollo.

— Ah ! si je l'avais encore, du moins ! murmura à voix basse la petite Marthe qui pleurait.

— Eh bien donc, appelle-le ! fit observer Jacques ironiquement ; peut-être bien que la Providence te l'amènera elle-même par le collier.

Marthe, indignée de ce blasphème, n'en conserva pas moins de confiance dans la protection de la sainte Vierge, qu'elle avait toujours aimée et honorée. Se levant à demi, les yeux fixés vers la route, elle se mit à appeler à haute voix :

— Rollo !

Un aboiement éloigné lui répondit. Pierre et Jacques lui-même parurent stupéfaits.

— Rollo ! Rollo ! répéta Marthe, tremblante d'espérance.

L'aboiement retentit de plus près.

— Rollo ! Rollo ! Rollo ! cria l'enfant haletante.

Cette fois la réponse retentit à quelques pas, et, du milieu du fourré, s'élança un chien qui vint se coucher à ses pieds.

C'était Rollo lui-même, mais dans un équipage qui l'eût rendu méconnaissable à tout autre regard qu'à celui de son ancienne maîtresse. Il était, en effet, revêtu d'un harnachement, grâce auquel deux petits ballots étaient solidement fixés sur son échine. Les douaniers, qui s'étaient approchés, s'écrièrent aussitôt que c'était de la contrebande.

On sait que les montagnards qui se livrent à ce dangereux

commerce se servent, en effet, de chiens qu'ils dressent à transporter, par des passages inaccessibles aux hommes, les marchandises dont ils veulent frauder les droits. Le nouveau maître de Rollo avait voulu l'employer à cet usage, mais l'affection du chien pour Marthe l'avait ramené au logis à travers les montagnes et les précipices.

Les ballots dont il était chargé se trouvèrent d'une grande valeur, et le pauvre Pierre reçut, comme prime accordée par la loi à quiconque intercepte des marchandises de contrebande, une part proportionnelle dans le prix de leur vente. Il put ainsi payer son propriétaire, ajouter a sa cabane la location d'un pré, et acheter une vache.

Ce n'est pas tout. L'aventure de Rollo avait fait du bruit dans la paroisse. On accourut de tous côtés pour voir le chien contrebandier. Ce fut pour Pierre l'occasion de se faire connaître. Un riche propriétaire du voisinage, charmé de sa sérénité et de sa douceur, voulut se l'attacher, et lui proposa de venir occuper comme portier la jolie logette construite au bout de l'avenue du château.

Le maître de Rollo, dont le sort était désormais assuré, quitta sa cabane après avoir pris congé de ses voisins. Jacques le regarda partir avec une sorte de désappointement qui fut remarqué.

— Eh ! prophète de malheur ! lui cria l'un de ceux qui se trouvaient là, tu vois pourtant que le pauvre Pierre avait raison de compter sur la Providence.

Jacques haussa les épaules.

— Laisse-moi donc tranquille ! répliqua-t-il ; ne vois-tu pas que tout son bonheur lui vient de son chien ?

— C'est vrai, reprit doucement le père de Marthe, qui avait entendu ; mais le chien me vient de Dieu ; et Dieu sait se servir des êtres sans raison pour venir au secours des malheureux qui l'invoquent. C'est donc lui que je dois bénir.





La petite guerre.

IV

ENCORE cette petite guerre ? direz-vous peut-être, chères Lectrices... Est-ce à l'aurore du Mois du Sacré-Cœur qu'il convient de parler de guerre ? Adressez-nous plutôt quelques paroles d'édification pour nous aider à honorer dignement le divin Cœur de Jésus !

— Mais, mes chères Enfants, vous ne sauriez rien faire de plus agréable à Notre-Seigneur, pour honorer son sacré Cœur, que de combatre vos défauts, de leur déclarer une guerre à outrance. Vous savez que c'est de cette guerre-là que nous ne nous lassons pas de vous entretenir. Eh bien, écoutez un peu. Nous sommes d'accord, n'est-ce pas, que les paroles du saint Évangile sont sorties du Cœur de Jésus avant de passer sur ses lèvres ?... Or, que nous dit-il dans l'Évangile ? Car c'est toujours là qu'il en faut revenir pour régler nos sentiments et notre vie. « Je ne suis pas venu, dit Jésus-Christ, apporter la paix, mais le glaive. » Assurément Jésus est l'auteur de la paix, celui qui seul peut donner la véritable paix ; et pourtant, il nous dit qu'il est venu apporter le glaive... C'est parce que cette paix ne peut nous être accordée qu'après le combat ; elle est le fruit de la victoire. Et comment y aurait-il une victoire sans bataille, sans guerre ?

Que dit encore Notre-Seigneur ? « Ceux qui se font violence emportent le ciel d'assaut. » Comment prend-on une ville d'assaut ? N'est-ce pas en en faisant le siège ? Or un siège ne suppose-t-il pas une guerre ?... Aussi saint Ignace compare-t-il volontiers Jésus-Christ à un capitaine et les chrétiens à des soldats qui marchent sous son étendard.

Croyez-le bien : la meilleure exhortation à honorer le Sacré-Cœur, ce serait celle qui aurait pour résultat de vous décider à lutter contre vos défauts, vos penchants, vos passions.

Reprenons donc notre petite causerie au point où nous l'avions laissée l'autre fois.

Nous vous disions qu'il y a certaines jeunes filles qui éludent le devoir si impérieux de la correction des défauts, en déclarant qu'elles n'en ont pas. Il y en a d'autres au contraire qui voudraient échapper à cette pénible nécessité de la lutte sous un prétexte tout différent. Elles se retranchent derrière une prétendue impossibilité. « J'ai trop de défauts, disent-elles ; mes défauts sont trop gros ; ils sont trop anciens : je perds mon temps à vouloir m'en débarrasser. »

— Vous avez *beaucoup* de défauts? avouez-vous, mon enfant; tant pis, c'est un malheur ; — ces défauts sont *bien gros :* tant pis encore, c'est un plus grand malheur ; — ces défauts *sont vieux et enracinés :* encore une fois tant pis, c'est le comble du malheur.

Mais devez-vous en conclure qu'il ne faille pas travailler à vous corriger? Pas plus qu'il ne faudrait tirer cette conséquence de la *petitesse* de vos défauts, ou plutôt beaucoup moins encore.

Exposer tout le pourquoi serait bien long ; je ne ferai que l'effleurer.

Avant tout, êtes-vous certaine que les choses soient telles que vous le dites ? Quand j'entends dire à une petite fille que ses défauts sont *petits* et *légers*, je ne puis me défendre, vous ai-je dit, d'une certaine défiance ; malgré moi, l'arrière-pensée me vient que l'amour-propre pourrait bien aveugler cette enfant. Eh bien ! dussiez-vous me trouver amateur de contradictions, n'importe ! je vous avouerai maintenant que j'ai la même défiance et la même arrière-pensée vis-à-vis de l'enfant à qui j'entends dire qu'elle a trop de défauts, qu'ils sont trop gros ou de trop vieille date : j'appréhende pour cette enfant que la pusillanimité ne l'aveugle.

Mais, au reste, vos défauts fussent-ils ce que vous dites, votre conclusion ne manquerait pas moins de vérité ; j'ajouterai même, de logique.

Que diriez-vous, en effet, d'un homme qui, se voyant attaqué par plusieurs ennemis à la fois, se croiserait les bras et se laisserait tuer, sous ce spécieux motif que ses adversaires sont

nombreux ? Que diriez-vous surtout si cet homme était assuré de vaincre avec du courage ? Vous diriez qu'il a perdu la raison. Que diriez-vous d'un malade qui refuserait de prendre les médicaments prescrits par le médecin, sous prétexte que sa maladie est trop grave ? Vous diriez que sa conduite est absurde. Enfin, que diriez-vous d'un enfant qui, contemplant son visage dans un miroir, et l'apercevant noirci d'encre, ne voudrait pas prendre la peine de le nettoyer, parce qu'il se rappellerait qu'il s'est sali depuis deux jours ? Folie, diriez-vous, folie et extravagance d'enfant.

Ma chère Lectrice, prenez garde : tout cela s'adresse à vous. — Si, sous ces faux prétextes qui ont été énumérés tout à l'heure, vous refusiez de travailler à vous corriger de vos défauts, je dirais, moi aussi, que votre conduite n'est pas sage, que le bon sens s'en va de votre jeune tête ; que vous n'êtes plus raisonnable.

Mais je dois insister particulièrement sur ce traître mot de l'objection : « Je ne puis pas ; c'est impossible. »

Vous ne savez donc pas qu'en tenant ce langage, vous faites mentir le vieux proverbe de notre pays : « Je ne puis pas *n'est pas français ?* » Ce qui revient à dire qu'une personne courageuse ne connaît point de difficultés et n'est arrêtée par aucun obstacle, quand il s'agit d'un devoir à remplir, ou même d'une bonne œuvre à faire.

Ce langage n'est pas chrétien non plus.

Une jeune chrétienne peut faire tout ce qui est nécessaire pour devenir bonne et vertueuse. Sans doute ce pouvoir ne vient pas d'elle-même ; mais Dieu s'est engagé à exaucer ses prières et ses désirs, lorsqu'ils ont pour but le bien et la vertu.

Vous ne pouvez pas vous corriger ! Mais avez-vous essayé ?

Si vous avez de la franchise, vous me répondrez : *non.*

Si vous dites *oui*, à mon tour je dirai qu'alors vous n'avez jamais *sérieusement* essayé ; c'est-à-dire que vous avez désiré sans vouloir réellement, que vous avez voulu sans oser mettre la main à l'œuvre. Pauvre enfant ! comme vous me rappelez cette petite fille que je surpris un jour toute en larmes dans sa chambre de travail.

— Qu'avez-vous, mon enfant ? lui dis-je.

— Oh ! monsieur, je ne pourrai jamais apprendre la leçon que m'a donnée ma gouvernante !

— Mais, avez-vous essayé, chère enfant ?

— Non ; puisque je ne pourrais pas l'apprendre.

— Et qu'avez-vous fait du livre ?

— Je l'ai jeté là, dans un coin.

Jeunes Lectrices, qu'eussiez-vous fait à ma place ? Vous eussiez commencé par calmer cette petite désespérée par des paroles de tendresse ; puis, allant prendre le livre qu'elle avait relégué si loin d'elle :

— Apprenons ensemble, lui eussiez-vous dit, d'abord ces deux lignes, puis les deux suivantes, puis encore ces deux autres. Eh quoi ! la leçon est apprise !

« Vous voyez, chère enfant, auriez-vous conclu, s'il était impossible de l'apprendre ; vous aviez donc grand tort de dire : *Je ne pourrai pas.* »

Vous allez vous récrier et prétendre que, malgré tous mes raisonnements, vos défauts ont pris trop d'empire sur vous, que vous avez trop l'habitude de leur céder. — Vos défauts ont trop d'empire sur vous, vous leur cédez trop facilement ; je conçois cela, mon enfant. S'il n'en était pas ainsi, vos défauts ne seraient pas des défauts. Mais croyez-vous qu'on ne puisse pas se corriger d'une mauvaise disposition dont on a pris l'habitude? Oh ! ce serait par trop malheureux! Écoutez-moi.

On me montrait, il n'y a pas longtemps, dans un jardin, un arbre qui mécontentait fort le jardinier ; aux premiers jours du printemps, il lui avait donné des tuteurs pour diriger sa croissance d'un certain côté ; et je ne sais par quel caprice de la nature, les branches poussaient et se déployaient du côté opposé. Un beau matin le jardinier est arrivé muni de tous ses ustensiles ; il a taillé, coupé, puis donné une nouvelle inclinaison aux jeunes pousses ; et voilà que cet arbre a pris la direction qu'on voulait lui donner.

Je ne sais plus quel empereur romain avait tellement dompté un léopard, que cet animal féroce le suivait partout.

Mais quoi donc ! la force de l'homme est telle qu'il peut, pour ainsi dire, imposer des lois à la végétation, commander à la nature et changer la férocité des plus terribles animaux, et ce même homme ne pourrait pas dicter des lois à ses mauvaises habitudes, les convertir, les corriger ? Erreur ! il le peut certainement.

— Mais c'est *pénible et difficile !*... Oh ! pour cela, j'en conviens. Oui, la lutte avec les défauts a ses difficultés et ses épines. Je l'avouerai même ; c'est la plus pénible et la plus périlleuse de toutes les luttes. Mais, après tout, elle n'a pas tant de difficultés que vous croyez ; et quand même il serait mille fois plus difficile de se corriger de ses défauts que cela ne l'est en réalité, il ne faudrait pas moins en tenter l'entreprise. Figurez-vous un chasseur qui, engagé dans un étroit passage, se trouverait tout à coup en face d'un lion irrité ; la lutte est imminente : s'il ne le tue pas, il va être dévoré. Oh ! comme ce chasseur saisira ses armes ! Vous devez faire comme lui.

Direz-vous enfin que c'est *ennuyeux* de combattre ses défauts ? J'avouerai encore que cela est vrai. Oui, certes, il serait plus agréable de ne pas avoir à lutter contre soi-même.

Mais pourquoi avez-vous laissé ces défauts pénétrer dans votre cœur ? C'était auparavant qu'il fallait dire : « Je ne les laisserai pas entrer, parce qu'il serait trop difficile et trop ennuyeux de m'en défaire. » Aujourd'hui ils y sont, voilà le positif ; bon gré, mal gré, il faut les chasser. Est-ce qu'on abandonne sur-le-champ une place de guerre parce que l'ennemi en a envahi une partie ? Non certes ! On s'efforce de reprendre la position occupée, et l'on ne dépose les armes que lorsqu'on a pu réussir. Ennuyeux ou non, difficile ou non, tel est l'ordre du général. Pourquoi n'agiriez-vous pas de même pour vos défauts ? Croyez-moi, c'est le seul parti à prendre, et plus tôt vous en serez débarrassée, plus tôt vous retrouverez la paix et vous pourrez progresser dans la vertu.

A propos de peinture.



EN sortant d'un musée avec sa petite Lucie, un père de famille l'interrogeait et recevait avidement ses réponses. Lui-même a bien voulu reproduire, pour l'instruction de la jeunesse, ce naïf et original entretien.

— Eh bien, Lucie, es-tu contente de ta journée ?

— Oh ! oui, c'était bien beau !

Et un soupir avait complété cette phrase.

Lucie a onze ans : c'est un petit ange que Dieu nous a donné pour nous encourager et nous soutenir dans la lutte contre les difficultés de la vie. Comme le pardon efface les fautes, de même bien des douleurs et des peines disparaissent sous un baiser d'enfant.

— Dis-moi, chère enfant, quel tableau t'a le plus frappée ?

— Oh ! il y en a beaucoup qui m'ont frappée. J'aime surtout sainte Germaine avec ses moutons qui dorment à ses pieds ; et aussi le petit mousse sur le pont de son vaisseau... Il pense... à sa mère, sans doute, à ceux qu'il aime, qu'il a quittés.

— C'est là l'image de la vie, mon enfant, et le proverbe est bien vrai : « Tout ce qui reluit n'est pas or. » On veut éblouir, voilà tout ; le mérite modeste est dans un coin : heureux sont ceux qui savent le découvrir !

La remarque qu'avait faite Lucie me ravissait. J'allais la questionner plus longuement lorsqu'elle me dit :

— Ce que je voudrais savoir, c'est comment on obtient tant de belles choses, comment on fixe dans ce cadre les couleurs. Il me semble que j'examinerais plus attentivement une autre fois si je savais cela.

— Écoute donc ; je vais te l'apprendre. Pour être peintre (je parle de l'artiste, et non de celui qui fait du métier au lieu de l'art), il faut une aptitude spéciale, une sorte de génie de la peinture : c'est Dieu qui le donne. L'étude du dessin fait fructifier ce don, cette semence déposée dans le cœur de l'artiste, et son crayon ou son pinceau arrive à reproduire ce que son âme lui dit, ce qu'il voit en lui, ce qu'il sent surtout. Tu as admiré ce petit mousse. Et tu dis avec raison qu'il semble penser à sa mère. Eh bien, l'artiste, en faisant ce tableau, sans doute lui-même pensait à sa mère, à sa patrie. Et il en est de même de l'écrivain, du sculpteur, du musicien, du poète.

Revenons à la peinture.

Notre artiste a vu son sujet, il a pris une toile bien blanche et a esquissé son tableau, corrigeant sans cesse, jusqu'à ce que cette esquisse répondît à sa vision.

Puis il la fixe avec les couleurs, et c'est là surtout que son but principal est de copier fidèlement la nature. On réussit

plus ou moins bien, on a plus ou moins d'inspiration : voilà ce qui établit entre les artistes différents degrés.

Tu as suivi, n'est-ce pas ? mais n'as-tu pas entrevu que dans ce que je viens de te dire, il y a un enseignement profond qui se dégage tout naturellement ?

L'artiste reçoit une inspiration, et cette inspiration est reproduite sur une toile blanche. Ne vois-tu pas que c'est un symbole de l'âme qui doit être pure ? et cette blancheur de la toile, n'est-elle pas significative ? Un artiste ne produira qu'une esquisse confuse sur une toile barbouillée ; la grâce divine que produira-t-elle dans une âme qui n'est pas blanche ?

Le premier soin de l'artiste est de blanchir sa toile. Il doit en être de même de tout chrétien. Sous ces beaux tableaux que tu as admirés, il y en avait peut-être d'autres que le peintre a effacés, remplacés par une couche de blanc. De même, bientôt, Dieu viendra tracer dans ton cœur un tableau tout divin : c'est lui-même qui sera en toi. Travaille donc sans relâche à lui préparer ce cœur, purifie-le ; que le sacrement de Pénitence lui donne une nouvelle blancheur, cache ces esquisses tracées, les unes par la légèreté, d'autres par l'esprit de ténèbres, qui ne rêve que la confusion dans les tableaux. Et alors tu feras une excellente première Communion. Voilà comment toutes choses peuvent concourir à te rendre meilleure.

Sainte Lidwine.



AU XVe siècle vivait à Schiedam, en Hollande, un gentilhomme devenu si pauvre qu'il se voyait obligé de remplir dans un village les humbles fonctions de gardien de nuit. Il avait déjà quatre fils, lorsqu'un dimanche des Rameaux, sa femme devint mère d'une fille qui reçut le nom de Lidwine, c'est-à-dire *souffrante*. L'enfant grandit et plus tard elle fut demandée en mariage ; mais elle priait Dieu sans cesse de lui faire la grâce de n'aimer jamais que lui seul.

En Hollande, les jeunes personnes avaient coutume à cette époque d'aller patiner en hiver. Or, un jour que Lidwine se

livrait à cet innocent plaisir, elle tomba si malheureusement qu'elle se rompit une côte. Ce jour-là commença pour elle une vie de souffrances, qui dura jusqu'à sa mort. Elle était tourmentée d'une soif inextinguible, et quand elle buvait de l'eau, elle la rendait aussitôt ; elle fut pour le reste de sa vie tellement infirme, qu'au lieu de marcher, elle ne pouvait plus que se traîner sur les quatre membres. Cette triste ressource lui manqua même bientôt, et pendant trente-trois ans elle fut obligée de garder le lit. Elle mangea si peu dès lors que son abstinence nous paraîtrait incroyable, si nous n'avions sur ce point le témoignage authentique de son confesseur. Son sommeil était presque nul ; elle était jour et nuit couchée sur le dos, presque sans mouvement ; car elle ne pouvait remuer que la tête et le bras gauche ; le bras droit était tellement desséché qu'il n'avait plus littéralement que la peau sur les os, et qu'il ressemblait absolument à un bras de squelette. Par l'effet de son long séjour au lit, tout son dos n'était qu'une plaie ; il s'y était formé un ulcère grand comme la main, où des vers pullulaient sans cesse. Et cependant, malgré cette infirmité si longue et si grave, elle ne répandit jamais de mauvaise odeur. Plus tard, elle fut aussi atteinte d'hydropisie, de fièvres, de maux de tête très intenses et de maux de dents très violents. Après avoir perdu l'usage du bras droit, elle perdit encore l'usage de l'œil droit. En même temps son œil gauche devint si sensible que, pour peu qu'il fût frappé de la lumière, il en coulait comme des larmes de sang ; aussi était-on obligé de maintenir autour d'elle une continuelle obscurité.

A la mort de sa mère, Lidwine fit convertir en argent et distribuer aux pauvres le peu qui lui revenait de sa part de succession, quoiqu'elle tombât par là elle-même dans la plus extrême indigence. Sa couche avait d'abord été un lit de plumes ; mais la taie s'en étant déchirée, les plumes s'attachaient à ses plaies, de sorte qu'elle préféra coucher sur la paille. Une année, il y eut un hiver si rigoureux, qu'elle faillit mourir de froid, et que ses larmes s'attachaient à ses paupières en forme de petits glaçons.

Aux souffrances physiques s'ajoutèrent les douleurs morales. Une fois, des gens de la cour, poussés par une vaine curiosité, vinrent la visiter. Pleins d'arrogance, ils se comportèrent, non comme des courtisans, mais comme des gens mal élevés ;

ils envahirent la chambre avec bruit, tirèrent les rideaux, allumèrent un flambeau ; et puis, en faisant projeter la lumière sur ses yeux, ils l'appelèrent une trompeuse, une sotte, une



SAINTE GERMAINE COUSIN. (P. 86.)

voleuse. Ils allèrent même jusqu'à l'accuser de boire et de manger pendant la nuit ; ils finirent par lui enlever sa seule couverture. Comme sa nièce voulut s'opposer à un traitement

aussi odieux, ils la jetèrent sur un banc avec tant de rudesse qu'elle en resta boiteuse pour le reste de sa vie. Ils couronnèrent leur brutalité en blessant la malade en trois endroits différents, de sorte que son lit fut tout inondé de sang.

La dernière année de sa vie, ses douleurs étaient telles qu'elle tombait en syncope deux ou trois fois par heure. Elle mourut enfin, après avoir souffert, depuis l'âge de quinze ans, tout ce qu'il est pour ainsi dire possible de souffrir.

Maintenant, me croirez-vous si je vous dis que cette créature, humainement si malheureuse et si misérable, était cependant plus heureuse que bien des gens dont on envie généralement le bonheur ?... Le secret de son contentement et de sa félicité tout intérieure était dans ces paroles émanées du Cœur de Jésus : « Venez à moi, vous tous qui êtes accablés et je vous soulagerai. »

Pendant les trois ou quatre premières années de sa maladie, elle désirait vivement guérir ; et quand elle voyait ses compagnes si gaies et si bien portantes, elle était triste de se voir toujours clouée sur un lit de douleur. Quelquefois, accablée par le chagrin, elle pleurait amèrement, et ne voulait entendre parler d'aucune consolation. Alors son confesseur lui dit de méditer la Passion de Notre-Seigneur. Elle suivit ce sage conseil ; mais elle n'y prit d'abord aucun goût. Sur les instances réitérées de son directeur, elle continua à s'appliquer à cette pieuse méditation, et elle finit par y trouver les doux fruits qui lui avaient été promis.

Cette secrète douceur lui faisait dire souvent : « Si je pouvais par un seul *Ave Maria* recouvrer ma santé, je ne le réciterais pas. » Elle se fit une méthode pour ces méditations : elle divisait les vingt-quatre heures du jour et de la nuit en sept parties égales ; et en chaque période de temps elle méditait l'un des points principaux de la Passion. Par ce moyen elle s'identifia tellement avec le Sauveur, qu'il lui semblait parfois que ce n'était plus elle qui souffrait, mais que Jésus souffrait en elle et pour elle.

La dévotion envers Jésus souffrant et envers la sainte Eucharistie sont inséparables : sainte Lidwine conçut un vif amour pour le Dieu du Tabernacle et un tel désir de la sainte communion, que souvent elle versait des larmes amères en se rappelant sa tiédeur passée. Dans cet état, l'âme de Lidwine

aurait pu être comparée à une toile neuve étendue sur une vaste prairie pour être blanchie par les effets de la rosée matinale et des rayons du soleil. Vers la fin de sa vie, elle fut consolée par des visions : elle voyait quelquefois s'élever au-dessus de sa poitrine un rosier couvert de fleurs et de boutons. Un ange lui disait qu'elle ne mourrait que quand tous les boutons auraient fleuri. Trois mois avant sa mort, elle dit à son confesseur : « Maintenant, mon Père, tous les boutons sont ouverts et fleurissent ; et le petit rosier est devenu un grand arbre. » La veille de Pâques, pendant la nuit, elle fut ravie au ciel, et elle y entendit les anges chanter *Alleluia*. En se réveillant, elle trouva sa chambre remplie d'un doux parfum, et elle dit que bientôt elle irait aussi au ciel accompagner les chants angéliques. Elle mourut en effet trois jours après, en 1433.

Lorsqu'on souffre, c'est déjà une consolation de savoir que d'autres ont eu encore plus à souffrir. C'est ainsi que la bienheureuse Lidwine peut servir de modèle et de motif de consolation aux personnes qui sont éprouvées par des maladies, des pertes, des peines intérieures, à celles qui ont à endurer l'humiliation, la contradiction ou tout autre genre de souffrance. L'exemple de cette sainte nous apprend encore autre chose ; il nous apprend à *bénéficier* de la souffrance, à trouver en quelque sorte « un trésor au milieu des ronces et des épines ». Il nous apprend qu'en méditant journellement la Passion de Jésus-Christ, et en communiant souvent et dignement, on convertit les larmes en perles précieuses et les souffrances en mérites. Par ces deux moyens, l'amertume de la croix se change en une douceur ineffable.

Nul moment de l'année n'est plus propice que le mois du Sacré-Cœur pour méditer sur la Passion et fréquenter la sainte Table. Oh ! puissiez-vous, jeunes Lectrices, recourir à ces deux grands moyens, comme autrefois Lidwine ! Non seulement vous dissiperez ainsi tous les petits chagrins qui attristent votre vie de pensionnaires ; mais vous vous sentirez élevées vers ces hauteurs où l'on se dégage des sentiments terrestres, des pensées humaines pour goûter les délices de l'amour divin : c'est là le terme naturel et infiniment désirable de toute vraie dévotion au Cœur de Jésus.

L'ange tutélaire de la famille.

MONSIEUR de Méréville avait six enfants lorsqu'il eut la douleur de perdre son épouse. L'aîné était une fille, nommée Octavie, alors âgée de quinze ans. Sur ces entrefaites, le malheureux père réalisa un projet qu'il avait conçu depuis longtemps, celui de faire un voyage à l'Ile Bourbon, où il possédait une habitation fort négligée mais qu'il jugeait susceptible d'être vendue avantageusement, et dont le produit servirait à relever sa fortune un peu compromise.

Octavie resta seule auprès d'une institutrice, dont elle prenait les leçons. M. de Méréville comptait du reste revenir promptement en France, mais il ne trouva point d'acquéreur pour sa propriété ; il dut se résoudre à la faire valoir lui-même. Enfin il se décida à accepter des marchandises coloniales en échange de son bien. Il en chargea un bâtiment, sur lequel il s'embarqua avec ses cinq enfants, et Christine, la femme qui les avait élevés. Mais lorsqu'ils furent à la hauteur de la côte d'Afrique, une tempête affreuse s'éleva. Le capitaine qui commandait le bâtiment avait malheureusement peu d'instruction ; il se trompa dans ses calculs, et poussé par le vent sur des rochers, il rendit le naufrage presque inévitable. Cependant, le cap de Bonne-Espérance ne devait pas être très éloigné : en mettant le canot à la mer, quelques passagers pourraient peut-être l'atteindre et se sauver. Toutefois, les prendre tous était impossible, et comment choisir ? M. de Méréville n'hésita pas ; s'oubliant lui-même, il fit embarquer ses enfants et leur bonne, avec le nombre d'hommes suffisant pour manœuvrer le canot, et ayant remis à Christine une bourse remplie d'or et une lettre tracée à la hâte : « L'une servira, dit-il, à vous conduire en France, si le Ciel daigne protéger ces innocents enfants ! tu remettras l'autre à ma fille Octavie, à qui je lègue mes pauvres orphelins, et tu lui diras qu'au moment où approchait ma dernière heure, j'appelais sur elle toutes les bénédictions du Seigneur. »

La divine Providence protégea la barque et, à travers l'abîme des mers et le fracas de la tempête, la conduisit saine et sauve au cap de Bonne-Espérance. A peine en sûreté,



OCTAVIE DE MÉRÉVILLE. (P. 92.)

Christine sollicita des secours pour le navire échoué sur une si dangereuse plage, que les matelots désignèrent ; mais, hélas ! on n'en retrouva nulle trace, et il parut trop certain que les passagers, l'équipage, le navire avec tout ce qu'il portait, avaient été submergés.

Quittons ce triste tableau, pour suivre la jeune famille de M. de Méréville dans l'heureux trajet qu'elle fit du cap de Bonne-Espérance en France, et allons assister, à Paris, à la réunion de ces pauvres enfants sans parents avec le seul appui qui leur restait, leur sœur Octavie. Cette dernière, instruite du départ de M. de Méréville, attendait chaque jour son arrivée. Quel coup de foudre pour cette tendre fille, que la présence de Christine lui remettant la lettre de son père, par laquelle il lui léguait ses trois frères et ses deux sœurs, au moment suprême où il allait quitter la vie ! qu'ils furent touchants les embrassements de ces pauvres enfants, s'écriant tous à la fois : « Nous n'avons plus de père ! »

Quelques jours s'écoulèrent dans la plus vive douleur. Mais il n'était pas dans le caractère d'Octavie, alors âgée de vingt-deux ans, de se laisser dominer par la sensibilité, et de ne pas accomplir avec énergie ce qu'elle regardait comme un devoir. Son parti fut donc bientôt pris, et il fut irrévocable. Ses frères et sœurs, par le naufrage du navire qui portait leur fortune, ne possédaient plus rien au monde. Octavie n'avait hérité de sa mère qu'une petite terre, dont le revenu formait, avec une rente de peu de valeur, toute sa fortune. Elle en jouissait puisqu'elle était majeure. Elle emmena dans cette terre les cinq enfants, et dès ce moment elle voulut qu'ils l'appelassent *maman*. Aidée seulement de Christine et d'une servante pour les soins de la maison, elle se chargea seule de leur éducation. Enfermée avec eux le jour, souvent se privant de sommeil la nuit, afin de se mettre en état de les mieux instruire, Octavie reconnut alors l'avantage de l'excellente éducation qu'elle avait reçue.

Qui aurait pu refuser son admiration à cette jeune personne, douée des plus charmantes qualités, et qui, volontairement séquestrée de toute société, consacrait sa vie entière à accomplir des devoirs, quelquefois fatigants et pénibles, car ses jeunes disciples n'étaient pas toujours également dociles et zélés ? Mais dans ces moments de découragement, Octavie

songeait à son père : « Il a consacré à mon enfance de si tendres soins, disait-elle, que je dois à ses enfants bien plus encore que je ne fais, et du haut du ciel il me bénira ! »

Ainsi se passèrent plusieurs années, sans que le dévouement d'Octavie se démentît un seul instant ; la régularité la plus parfaite régnait dans les études, la plus stricte économie réglait les dépenses. Levée de grand matin, tandis que les enfants s'occupaient aux travaux distribués le soir, Octavie surveillait son ménage, passait en revue leur linge et leurs habits, et préparait les études de la matinée. Après le déjeuner, tour à tour elle donnait des leçons d'histoire, de grammaire et de géographie. Elle enseignait à ses jeunes sœurs les travaux d'aiguille, dans lesquels elle était fort habile. Avant et après le repas, il y avait une promenade ou une récréation. Le soir on s'occupait de musique ; ensuite celui des enfants qui avait le mieux travaillé dans la journée, faisait tout haut une lecture amusante : elle précédait la prière en commun prononcée par Octavie. Puis on s'embrassait, et un sommeil paisible terminait, pour cette intéressante famille, une utile et laborieuse journée.

Un plein succès vint payer les soins de l'aimable institutrice. Nulle famille ne prospérait mieux que la sienne avec un médiocre revenu. Ses frères et sœurs, toujours propres et bien tenus, étaient encore remarquables par leur politesse, par l'affabilité de leurs manières, autant que par leur piété, leur modestie, et par toutes les vertus chrétiennes. La réputation d'Octavie et de sa petite famille s'étendit au loin. Partout où elle paraissait, et ce n'était guère qu'à l'église et à la fête du village, on entendait retentir son éloge.

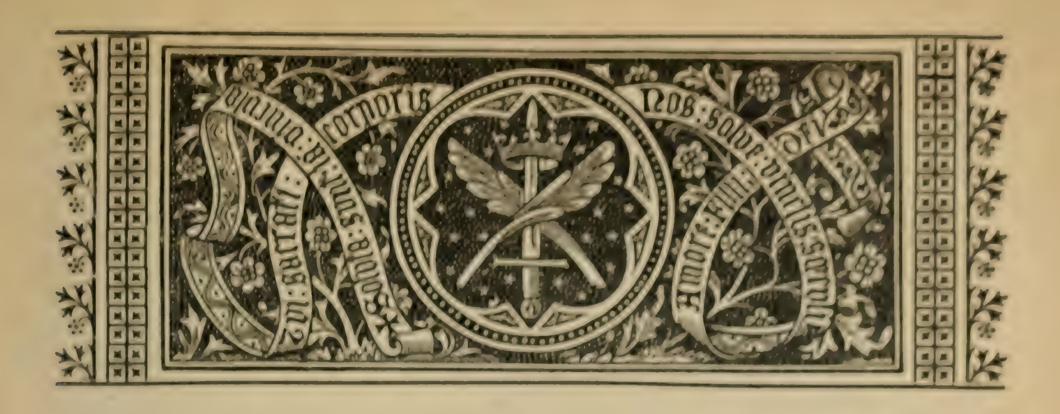
Cependant, bien que l'attachement de ses élèves et l'estime publique, qui suit partout le mérite modeste, fussent déjà la douce récompense d'Octavie, le bon Dieu, qui avait béni cette pieuse et aimable fille, lui en réservait une autre. Un jour, c'était le 17 de mai, anniversaire du naufrage de M. de Méréville, célébré par sa famille avec autant de tristesse que de recueillement, on vint avertir Octavie qu'un étranger d'un âge mûr et d'un aspect distingué demandait à lui parler. Il voulait, disait-il, lui donner quelques détails relatifs à son père. Comme elle se préparait à le recevoir, il se présenta dans le salon où la famille était réunie ; la plus vive émotion semblait l'agiter.

Mlle de Méréville s'avança vers lui, et lui dit que l'objet de sa visite pouvait seul la décider à le recevoir, dans un jour consacré à pleurer sur le sort de son malheureux père... « Ah ! dites plutôt, s'écria l'étranger, d'une voix que l'attendrissement rendait tremblante, dites qu'il est le plus heureux des hommes et des pères ! Et priez Dieu pour qu'après avoir échappé à tous les dangers, il ne succombe pas à la joie qui enivre son cœur !... » En achevant ces mots, l'étranger pâlit, chancelle, et il est prêt à s'évanouir... Tous les bras s'ouvrent pour le recevoir. On a reconnu son accent, on a retrouvé ses traits, si fort altérés par de longues années de souffrance, un cri s'échappe : « C'est notre père ! »

Christine accourt et partage les transports de la famille. Lorsqu'ils permirent à M. de Méréville de prendre la parole, il raconta à ses enfants qu'au moment où le craquement du vaisseau annonçait sa perte imminente, il s'était élancé à la nage, et que, poussé par le vent et les flots, il avait gagné une petite île où les naturels de cette côte de l'Afrique venaient pêcher. Ils le firent prisonnier et l'emmenèrent dans l'intérieur des terres, où pendant plusieurs années, il éprouva le sort le plus malheureux. Ayant enfin réussi à s'échapper, il avait gagné un établissement européen, et après de longues souffrances, il avait revu sa patrie. « Je ne possède rien, dit-il à sa fille, mais grâce à toi, je supporterai ma pauvreté avec fierté, car je me glorifie de ma famille, et mon nom sera toujours honoré. »

Peu de temps après, un vieux parent de M. de Méréville, ayant entendu parler de la conduite d'Octavie, lui laissa sa fortune qui, sans être considérable, mettait à l'aise toute cette famille. Octavie s'en fût peu réjouie pour elle-même, mais elle en fut pénétrée de reconnaissance à cause de la possibilité de faire plus de bien encore aux siens. Son père acheva à ses côtés des jours heureux et paisibles, et jamais, dans sa famille, on n'appelait Octavie autrement que l'*Ange tutélaire.*





Ne vous embarquez pas sans biscuit.

VOUS devinez, chères Lectrices, de quel embarquement nous voulons parler : c'est de ce grand, joyeux et universel embarquement qui a lieu dans les derniers jours de juillet ou les premiers jours d'août et qui doit vous porter au sein de la famille,... mais en même temps vous lancer sur la mer du monde !

Nous vous adressons donc ce proverbe familier aux marins : « Ne vous embarquez pas sans biscuit, » c'est-à-dire : ayez soin de vous munir abondamment de provisions de bouche avant de vous mettre en mer, de peur de mourir de faim avant que la traversée soit achevée. Songez au viatique, assurez-vous une nourriture bien substantielle, bien fortifiante !...

Celle du corps ne vous manquera certes pas ! Il est plutôt à craindre qu'elle ne soit offerte, et parfois absorbée, avec excès ; mais celle de l'âme ?...

Quelle sera la nourriture de votre âme pendant cette périlleuse traversée de deux mois qui s'appelle « vacances » ? D'abord, n'est-ce pas, ce doit être *la prière* : il vous faut une bonne mesure d'exercices de piété, et régulièrement accomplis, sous peine de voir périr d'inanition cette pauvre âme négligée et mal nourrie. En second lieu, *la communion.*

Que de fois ne vous l'a-t-on pas dit au pensionnat : « Voulez-vous être heureuse ? voulez-vous être forte ? allez communier. » Peut-être pourtant ne vous l'a-t-on dit que dans ces exhortations publiques dont la solennité et le caractère officiel vous laissaient froide et peu convaincue. Ici, nous vous le disons avec tout l'abandon de la charité fraternelle, comme aussi avec cet ardent désir qu'on éprouve de faire partager

aux autres les biens dont on a joui soi-même: « Allez à Jésus, dans la communion, allez-y souvent, allez-y avec beaucoup de ferveur, lui portant l'offrande d'un cœur bien pur, accompagnée de quelques petits sacrifices généreusement accomplis pour son amour » et, n'en doutez pas, avec ce viatique la traversée sera heureuse, elle sera bonne!

La petite guerre.

V

NOUS ne sommes pas sans craindre encore que quelques-unes de nos Lectrices ne trouvent qu'on abuse de leur patience avec cette « Petite guerre » qui semble ne devoir jamais finir...

Mais songez-y donc, chères enfants, rien n'a plus d'importance pour vous que d'être parfaitement initiées aux secrets de cette guerre, de la soutenir avec courage et de remporter une complète victoire.

Réformer votre caractère, débarrasser votre âme de ces vilains défauts qui la défigurent, n'est-ce pas l'un de vos premiers devoirs? Quel bonheur si, au terme de cette année scolaire, vous pouviez vous rendre le témoignage que ce devoir a été consciencieusement rempli et constater que vous avez extirpé et détruit plusieurs de vos défauts les plus saillants! Voilà quelle doit être votre principale préoccupation; voilà aussi ce qui doit nous justifier à vos yeux de revenir sur ce grave sujet.

Pour nous réconcilier pleinement avec vous, nous allons commencer cette causerie en vous racontant une petite histoire, qui a précisément pour but de démontrer qu'il ne faut jamais fuir le théâtre de la guerre, quand il s'agit de vaincre ses défauts, mais qu'il faut au contraire se mesurer bravement avec eux, les attaquer de front, les poursuivre, les prendre corps à corps, bien loin de se livrer à un repos funeste.

Un homme était sans cesse en querelle avec tout le monde: personne, disait-il, ne le laissait un moment tranquille. Tantôt

la poule de son voisin envahissait son jardin ; comme de juste, selon ses idées, il tuait cet animal malfaisant, et le voisin le trouvait mauvais. Tantôt ses pantoufles n'étaient pas à leur place, par la négligence de sa servante, qu'il était bien obligé de gronder pour ce méfait. Une autre fois, un chien étranger donnait la chasse à son chat, ou un chat des environs égratignait son chien. Bref, bêtes et gens s'entendaient pour empoisonner tous les instants de sa vie. Voulant mettre fin à ses tourments, il résolut de se retirer dans le désert, pour se préserver de ces continuelles excitations à la colère.

Notre homme se mit en route et s'en alla loin, bien loin, dans une solitude que n'avaient jamais visitée les mortels ; il s'y construisit une chaumière et s'y installa. Naturellement, plus de dispute avec le voisin ; chien, chat, valet et servante, personne ne le tourmentait : il avait laissé tout cela chez lui. Combien il goûtait le repos de sa solitude ! il n'y avait pas moyen de céder à son penchant à la colère ; aussi devenait-il doux comme un agneau. La chose alla bien pendant quelque temps, et notre ermite se disait qu'il faisait de grands progrès dans la voie de la perfection, et que son caractère devenait de plus en plus facile.

A une centaine de pas de l'ermitage se trouvait une source où il allait chercher chaque jour, dans une cruche en terre, l'eau qui lui était nécessaire. Un jour, après avoir rempli sa cruche, et au moment où il veut la poser, elle tombe, et le contenu se répand à terre. Il la relève patiemment, la remplit de nouveau et la porte au bout du chemin. Il veut reprendre haleine, la pose à terre, et, soit maladresse, soit guignon, la malheureuse cruche se renverse, et encore une fois toute l'eau s'en va sur le sable. Pour le coup, les joues du solitaire s'empourprent de colère : il relève violemment sa cruche et retourne précipitamment à la source. Que grommela-t-il dans sa barbe le long du chemin ? je crois que lui-même n'aurait pu le dire. Il remplit sa cruche pour la troisième fois, et la porta avec beaucoup de soin dans sa cellule. Mais voyez sa malchance ! au moment où il veut déposer la cruche, il fait un faux pas, glisse, et tombe avec elle au beau milieu de sa chaumière. Sa patience était à bout : il se relève furieux, la saisit à deux mains, et la lance si violemment qu'elle vole en éclats à droite et à gauche.

Alors ses yeux s'ouvrirent. Il pouvait donc se mettre en colère dans la solitude, et contre une pauvre cruche en terre. Il eut pour la première fois honte de son défaut, et, ayant replié bagage, il retourna au milieu de ses semblables.

Chères enfants, ce n'est pas non plus en vous tenant dans un stérile repos que vous parviendrez à vous corriger de vos défauts, de vos penchants déréglés. Il est indispensable de lutter contre eux. Avant de vaincre, il faut combattre.

Nous devons aller plus loin : il faut combattre promptement, sans tarder, sans biaiser, sans hésiter.

En général, le succès d'une guerre dépend de la promptitude des mouvements, de la rapidité de l'attaque. Il faut tomber sur l'ennemi avant qu'il ait eu le temps d'organiser ses forces. Attendre, c'est presque toujours s'exposer à une défaite.

L'histoire n'est-elle pas là pour nous apprendre ce que des retards apportés dans l'exécution des ordres ont valu de défaites et de revers ? Quelles amères déceptions, quels inutiles regrets pour de valeureux capitaines jusque-là favorisés par la victoire ! — Vous connaissez l'histoire de ce prince qui perdit la couronne et la vie pour avoir trop tardé. Une conjuration avait été tramée contre lui ; elle allait éclater. Un fidèle ami lui envoie un message pour lui dénoncer le complot ; il est temps encore ; tout peut être sauvé. Mais il était au milieu d'un festin. « C'est pour une affaire importante, lui dit-on en lui annonçant le messager. — A demain, s'écrie le prince, à demain les affaires importantes ! » Mais ce *demain* ne vint pas pour lui. Quelques heures après, les conjurés étaient aux portes du palais ; et lui-même, sans armes, sans défense, tombait sous leurs coups.

Encore une fois, un retard en face de l'ennemi, c'est la déroute, c'est la mort. Aussi, l'un des plus grands capitaines qui aient jamais existé disait : « Les minutes sont tout pour le succès d'une bataille. »

Chères enfants, la conséquence à tirer de ce qui précède est facile. Puisque vos défauts sont de véritables ennemis pour vous, et que le moindre retard, la moindre faiblesse en face d'un ennemi peut être fatale, il faut les attaquer avec promptitude. Ce n'est pas *demain* qu'il faut vous mettre à l'œuvre, c'est à l'instant même.

Marie-Antoinette de la Lande.

LA jeune fille avec qui je voudrais aujourd'hui vous faire lier connaissance, mes bonnes Lectrices, — Marie-Antoinette de la Lande, native du Berry, — se signala dès ses jeunes années par un singulier mélange de qualités et d'imperfections. « Elle n'avait pas encore quatre ans, écrit l'abbé Boursin, que tout le monde admirait l'esprit qui éclatait dans ses reparties, la gentillesse qui se manifestait dans son intérieur et dans ses manières. L'enfant ne se faisait pas illusion sur la nature de l'impression qu'elle produisait. En vain sa mère s'efforçait-elle de lui persuader qu'on l'appelait *jolie* parce qu'on la supposait *sage :* Marie-Antoinette soupçonnait que ses charmes enfantins provoquaient surtout les éloges qu'elle entendait retentir à ses oreilles. Aussi, un jour qu'on l'avait louée avec trop peu de réserve, elle se tourna vers sa mère et lui dit d'un air triomphant :

« Vous voyez, maman, pas la *sazesse*, la petite figure ! »

Une réponse si inattendue lui mérita le nom de « petite sazesse ».

Vive, mais d'une bonté parfaite, tel était le caractère de Marie. Un jour, attirée par le beau soleil, elle crut qu'il était absolument convenable d'accorder à sa grande poupée de porcelaine une promenade au jardin. Bientôt fatiguée de sa course, elle rentre au château et dépose son cher fardeau dans le vestibule. Elle venait de disparaître lorsque son petit frère arrive et aperçoit la fameuse poupée. Il la contemple un instant de loin, puis s'approche un peu ; enfin, la tentation devenant irrésistible, il la soulève avec précaution. Mais voici qu'il entend les pas de sa sœur; effrayé, il veut s'empresser de remettre la poupée à la place où elle reposait. Il se précipite trop, elle glisse de ses mains, tombe et se brise! A la vue des débris qui jonchent le sol, Marie-Antoinette éclate en sanglots ; mais pas un mot de reproche ne s'échappa de ses lèvres. L'imprudent s'attendait à une tempête ; tout ému de la bonté de sa sœur, il se jette dans ses bras et mêle ses larmes à ses larmes. « Eh bien, ne pleure plus, petit frère, lui dit-elle tout à coup ; ce n'est rien ; je ne t'en veux pas. »

Pendant les années 1863 et 1864, Marie-Antoinette fit à

Paris un séjour de plusieurs mois. L'éclat de la capitale, les élégantes toilettes, les brillants équipages séduisirent ses regards. Un soir, encore sous le charme de tout ce qu'elle avait vu, elle disait à sa mère :

« Maman, quand je serai grande, moi aussi, j'aurai de beaux chevaux, de belles voitures et de belles livrées ; j'irai au bal et j'aurai de belles robes. » Puis, soudain, revenant sur sa pensée: « Mais ce n'est pas tout, n'est-ce pas, maman ? C'est qu'il faut mourir ! Je ne sais pas, quand je serai là pour mourir, si je serai bien contente d'avoir eu tout cela ! »

A l'âge de onze ans, Marie-Antoinette entra au Sacré-Cœur de Poitiers. Il s'agissait dès lors pour elle de se préparer sérieusement à sa première Communion.

C'est ce qu'elle fit. Dès le mois d'avril 1866, pas un jour ne s'écoula sans qu'elle engageât une lutte vaillante contre ses défauts, ses imperfections, ses travers. Parfois vaincue, elle ne se décourage jamais, et sa bonne volonté remplit d'admiration les témoins de ses généreux efforts.

Très habile à saisir le côté défectueux des caractères, elle se laissait aller, presque sans s'en apercevoir, à des critiques, à des railleries que son esprit naturel rendait trop facilement caustiques et mordantes. Mais dès qu'elle s'apercevait de son imprudence, elle savait toujours trouver une bonne parole, elle ne reculait pas même devant les excuses humiliantes, désireuse d'effacer, s'il était possible, jusqu'au souvenir de la peine qu'elle avait causée. Souvent elle s'imposait à elle-même une pénitence, un sacrifice, afin de mieux graver dans son âme la résolution qu'elle avait prise d'éviter une faute nouvelle, et surtout dans l'espoir d'obtenir la grâce qui devait assurer sa persévérance.

La surveillante du pensionnat vient de l'avertir qu'elle a manqué à la charité par des paroles piquantes ; elle court aussitôt vers l'économe et remet pour les pauvres la valeur d'un pain de six livres, espérant par cette aumône obtenir de Dieu son pardon.

Au commencement de l'année 1868, une retraite vint donner une impulsion nouvelle aux élans qui la portaient à la lutte contre sa nature si imparfaite encore au gré de ses désirs. Elle en sortit avec l'idée plus arrêtée que jamais d'être toute à Dieu. « Vaincre ou mourir », tels furent les mots énergiques

qui résumèrent ses résolutions. Elle les fit graver sur une croix qu'elle porta sur son cœur jusqu'à son dernier soupir.

Les réflexions auxquelles son âme était livrée dans le silence de la méditation développèrent en elle deux amours qui animeront désormais toute sa vie : l'amour de Jésus-Eucharistie et l'amour de la très sainte Vierge. Son journal va nous initier à ses secrets intimes et nous révéler tout ce que le souvenir de Jésus, renfermé dans nos tabernacles, lui inspirait de reconnaissance, d'amour et de poésie.

« Ma vie, écrit-elle, après une visite au Saint-Sacrement, ma vie, c'est Vous, ô Jésus ! Devant la sainte hostie, je renonce à tout ce qui n'est pas Vous seul ! O mon Jésus, recevez-moi dans votre divin Cœur et faites que je n'en sorte jamais. »

Quelques semaines après le jour où elle avait tracé ces lignes, elle sent la tristesse envahir son âme quand elle se représente à quels délaissements son bon Maître est condamné :

« Jésus, dit-elle, est dans son tabernacle, et pensons-nous à Lui ?... même lorsque nous sommes en sa présence ! Nous pensons à nos parents, à nos amis ; il n'y a que Lui d'oublié !... et il n'y a que Lui qui devrait occuper notre pensée ; nous ne devrions vivre que pour Lui, n'être occupés que de Lui. Il s'immole en sacrifice, il s'immole pour nous, et nous ne sommes pas touchés de sa charité ! Oh ! remercions-le donc, ce Jésus... Faisons pour son amour tous les petits sacrifices qui sont à notre portée, afin qu'un jour nous puissions, avec Marie et Joseph, contempler ce Jésus, tout notre amour ! »

Un matin, sur le point de recevoir la sainte communion, elle s'abandonne à tous les élans qui ont fait tressaillir les grandes âmes à la pensée de l'Eucharistie :

« Le Tabernacle ! ah ! voilà ma richesse ! Ouvre-toi, petite porte... et laisse-moi voir mon Jésus, laisse-le venir à moi ! ouvre-lui passage pour qu'il vienne dans mon cœur bien misérable, il est vrai, bien pauvre, mais dans un cœur qui l'aime ou plutôt qui voudrait l'aimer !

« O mon Jésus, je ne veux vivre que pour Vous ! »

« Le Tabernacle ! ah ! voilà mon refuge au jour de l'affliction !... Tu renfermes, petite porte, Celui qui prend sur Lui toutes nos peines, tous nos ennuis. O bon Jésus, vrai consolateur unique, je Vous aime par-dessus toutes choses... Je n'aime que Vous !... »

Lorsque le devoir l'obligeait à recueillir sa pensée, à la concentrer sur l'étude, elle députait son bon ange près de Celui qu'elle n'eût jamais voulu quitter : « O mon saint ange gardien, lui disait-elle, allez, je vous en conjure, où mon Jésus repose ; dites à ce divin prisonnier d'amour que je l'aime de tout mon cœur et que je désire ardemment d'être unie à Lui. »

Enfin, le soir, elle se transportait en esprit au pied du tabernacle : c'était là qu'elle aimait à prendre son repos.

De tels sentiments, une telle piété n'avaient pas tardé à produire des effets sensibles : Marie s'engagea dans la voie du sacrifice avec une énergie, une ardeur sans égales. Elle commença par s'interdire les jouissances permises, les satisfactions que son âge estime et se plaît d'ordinaire à rechercher.

Le 29 novembre 1868, elle écrit à M. de la Lande :

« Vous dites que vous renouvellerez, à Limoges, notre provision de sucre d'orge ; mais je vous en prie, ne m'en envoyez pas »

Elle craint de voir le jour de l'an lui apporter des friandises qui ne conviennent plus à la vie de mortification qu'elle a si généreusement embrassée :

« Mes chers parents, écrit-elle, je vous demande de ne pas m'envoyer de bonbons pour le premier de l'an ; je vous assure que je n'en ai nulle envie, et que cela ne me fera aucun plaisir. »

C'était peu pour elle, raconte une de ses maîtresses, de renoncer aux petites friandises qui tentent les enfants ; elle imagina mille industries pour se faire souffrir. Souvent, elle s'abstenait toute une journée d'apaiser sa soif. Nommée présidente de table, elle dut à ce titre de pouvoir se servir la dernière : elle en profita pour se réserver ce qu'il y avait de moins appétissant. Son zèle alla si loin que ses maîtresses se crurent obligées de lui retirer la charge qui lui permettait de voiler ainsi ses mortifications exagérées.

Rentrée dans la famille, Marie se trouva en présence de son grand-père, déjà fort avancé en âge et devenu sourd. Elle s'imposa le pieux devoir de passer la meilleure partie de ses journées dans sa société ; elle entretenait avec lui la conversation, et, lorsqu'elle le trouvait triste ou ennuyé, elle avait toujours une histoire de nature à faire renaître le sourire sur ses lèvres. A côté du vénérable vieillard, cette jeune fille, pleine

de prévenances, oublieuse de tout ce qui lui était personnel, apparaissait comme un ange. Elle fut bientôt aussi l'ange des



CALAIS. (P. 108.)

alentours, par la charité avec laquelle elle s'ingéniait à soulager toutes les misères, à secourir toutes les infortunes.

Un père sauvé par sa fille.

ANS le courant de novembre 1795, plusieurs émigrés français, sous le commandement du duc de Choiseul, se rendaient de Hanovre, sur des bâtiments anglais, aux Indes où ils s'étaient engagés à faire la guerre pour le roi d'Angleterre. On remarquait parmi eux des personnages de la plus haute distinction : le chevalier de Montmorency, le comte de Vibraye, le marquis de Caraman.

Ce fut un magnifique spectacle le jour de leur départ, dans le port de Stade. La division commandée par le duc de Choiseul se composait de trente-deux bâtiments, et comme à cette époque la régence de Hanovre avait pris l'engagement de ne pas se mêler des guerres de la France contre les autres puissances, les troupes anglaises qui y étaient cantonnées évacuèrent son territoire, et s'embarquèrent au même moment que les émigrés qui se rendaient aux Indes. Par suite, il se trouva dans la rivière de l'Elbe plus de quatre-vingts bâtiments de transport, deux frégates de quarante-quatre canons, deux corvettes et tous les avisos nécessaires.

Cette flotte étant sortie vers le 14 octobre, fut obligée de rentrer, après avoir essuyé un coup de vent très violent ; plusieurs bâtiments s'avarièrent ; les vents de l'équinoxe, qui régnaient encore, les forcèrent de rester en rade, fort exposés pendant trente-deux jours, à filer leurs ancres. On fut même obligé de relâcher à Gluckstad, port danois, pour rafraîchir les provisions et réparer les mâtures.

Enfin, le 12 novembre, par un temps superbe, la flotte mit à la voile. « Ce départ, dit M. de Choiseul, à qui nous empruntons ces détails, présentait un spectacle imposant ; tous les vaisseaux pavoisés, les musiques sur les ponts et se répondant, le bruit des trompettes et des cymbales, les coups de canon de partance, l'ordre régulier de la marche de cent vaisseaux se développant à toutes voiles sur une vaste mer, offraient un magnifique coup d'œil, et semblaient présager le plus heureux avenir. Le second jour les divisions se séparèrent. Celle des troupes anglaises devait aller débarquer à Yarmouth, et celle des troupes étrangères se diriger vers Spisheced. Les flottes

étaient alors à la hauteur du Texel. Le 13, à onze heures du soir, les émigrés virent dans le lointain les feux de Douvres. Une manœuvre ordonnée par le capitaine de vaisseau sur lequel était M. de Choiseul, fit aller le navire à la dérive. Ce navire était solide et de fort calibre. Il y avait cinquante chevaux à fond de cale. En comptant les hussards, les officiers, les femmes de soldats, les domestiques, etc., l'équipage se trouvait composé d'au moins soixante-dix personnes.

« Dans la nuit du 13 au 14, le vent augmenta considérablement. Vers minuit, il devint impétueux : la vergue du grand mât se rompit avec violence, et le bâtiment se trouva un moment sur le côté. Tout fut renversé dans l'intérieur. Le choc éveilla les passagers. La nuit était très noire ; quelques coups de canon se faisaient parfois entendre. Les passagers désiraient ardemment voir arriver le jour. Cependant le capitaine s'était recouché, l'équipage allait prendre quelque repos, quand, à quatre heures, le vaisseau toucha.... Le coup nous réveilla tous, ajoute M. de Choiseul : un instant après il toucha plus violemment encore... Tout se brisa dans la chambre ; les portes tombèrent, les fenêtres s'ouvrirent brisées en mille pièces ; l'eau entra par torrents, et dans ce bouleversement total, le capitaine sortit de sa chambre,s'écriant en allemand : *Nous sommes perdus !* »

M. de Choiseul et ses infortunés compagnons se jetèrent hors de leurs hamacs, couverts de simples habits de toile ; et montant sur le pont, ils s'attachèrent à des cordes pour ne pas être enlevés par les vagues qui couvraient le bâtiment. L'obscurité était complète ; on ne pouvait s'entrevoir ; et on ne découvrait l'horreur de la situation que par la traînée de lumière phosphorique que le brisement des vagues produisait, et qui retombait sur le vaisseau en étincelles de feu. Le froid était excessif ; il n'y avait nul moyen de manœuvrer ; les coups redoublaient, le vaisseau s'élevait et s'abîmait tour à tour ; on s'attendait à chaque instant à le voir se séparer en pièces : tout le monde répéta comme le capitaine : « Nous sommes perdus !... » La confusion et l'effroi étaient au comble ; les chefs eurent beaucoup de peine à se faire entendre. Le vaisseau faisait eau de toutes parts ; on alluma des lanternes, et les malheureux virent toute l'horreur de leur situation. Ils ne savaient où ils étaient, à la côte ou en pleine mer. Ce qui seul

était prouvé, c'était l'impossibilité d'avoir des secours. On tira des coups de canon en signe de détresse ; rien ne répondit à ces signaux. La tempête augmentait, la mer était de plus en plus furieuse ; on coupa les mâts, on allégea le vaisseau le plus possible. Les vagues balayaient le pont, la grande chaloupe fut enlevée d'un coup de mer ; nul moyen de se sauver ; il fallut attendre la mort.

C'est dans ces terribles situations qu'on peut apprécier les hommes, et le courage ne faillit pas aux nobles émigrés. Pas une plainte, pas un mot. Ils restèrent près de quatre heures dans une nuit profonde : il n'y avait plus que le pont de libre. L'eau remplissait le bâtiment ; les chevaux, soulevés par l'eau hors de la cale, étaient successivement entraînés à la mer ; les naufragés se tenaient à la galerie, afin de résister à la force des vagues. C'est dans cette position qu'ils virent paraître le jour, et que les matelots reconnurent la côte de Calais.

Mais en apercevant cette côte, ce port dont la vue semblait assurer leur salut, quelles tristes pensées vinrent accabler leur esprit et ruiner leurs espérances ! Leur sort était de périr dans les flots ou de mourir sur le rivage inhospitalier où la tempête les jetait. C'était la situation de M. Choiseul surtout, dont la tête avait été mise à prix sur les murs de la capitale, à cause de son ancienne position auprès du roi Louis XVI. Tous lui adressèrent leurs vœux et les marques les plus sensibles d'attachement. On aperçut bientôt du monde sur le rivage ; mais nul secours ne pouvait venir à bord, la mer était trop mauvaise, aucune chaloupe n'aurait pu approcher ; il fallait attendre que la mer s'apaisât, et il était douteux que le bâtiment pût longtemps résister. Un des vaissaux, nommé *la Cléopâtre*, se brisa sur le prolongement de l'écueil. Il se sépara en pièces : trois personnes furent noyées avec le capitaine du bâtiment et des officiers du corps de M. de Choiseul. Ceux qui purent se sauver arrivèrent demi-morts sur le rivage. Le capitaine, désespérant désormais de sauver son navire, fit mettre à la mer la seule petite chaloupe qui restait, pour essayer de gagner terre. MM. de Choiseul, de Montmorency et de Vibraye s'y jetèrent. On attacha cette petite chaloupe au vaisseau par un long câble, afin de la retirer si elle sombrait, et on la dirigea vers le rivage. Les vagues menaçaient à chaque instant de la faire chavirer ; enfin, un moment vint où il y eut impossibilité d'avancer ;

M. de Choiseul, M. de Montmorency et deux matelots se jetèrent à la mer. En ce moment les hommes du vaisseau retirèrent le câble pour ramener la chaloupe dans laquelle M. de Vibraye était resté : plusieurs personnes y descendirent ; mais la chaloupe fut engloutie, et ceux qu'elle portait gagnèrent



LONGTEMPS M. DE CHOISEUL LUTTA CONTRE LES VAGUES.

heureusement le rivage. Longtemps M. de Choiseul et le chevalier de Montmorency luttèrent contre les vagues. Les forces allaient les abandonner, lorsqu'on leur offrit des cordes. Ils gagnèrent ainsi le rivage ; mais quel sort leur était réservé ! traînés de cachot en cachot, à la veille d'être mis à mort, on

n'eut aucune pitié de leur malheur, et comme on supposait que leur flotte était destinée à venir en aide à la Vendée, on augmenta encore les persécutions. Chargés de fers, accouplés deux à deux, on leur fit ainsi parcourir à pied des distances considérables. Leur supplice dura plus de quatre années durant lesquelles leur sort demeurait toujours dans cette alternative : « Les tuera-t-on, ne les tuera-t-on pas ? »

Enfin, le duc de Choiseul et ses compagnons furent rendus à la liberté, c'est-à-dire déportés hors du territoire de la république ; car les consuls, qui rendirent l'arrêt, reconnaissaient qu'ils avaient réellement fait naufrage sur les côtes de Calais, et qu'il était injuste de livrer au courroux des lois des malheureux échappés aux flots.

Ce qui hâta cette décision, ce fut une lettre que Mlle Stéphanie de Choiseul, alors à peine âgée de quatorze ans, adressa, sans en rien dire à personne, au premier consul. Son cœur et son esprit avaient devancé son âge, et la rendaient, dit son père, un modèle de tendresse filiale. Dévorée d'inquiétude sur le sort de l'auteur de ses jours, elle formait mille projets pour le sauver. — Voici le texte de sa lettre à Bonaparte.

« Citoyen général, premier consul,

« Je suis bien embarrassée pour vous écrire, car je le fais sans consulter personne, et sans savoir si vous voudrez bien m'écouter ; mais je n'entends parler que de vous, on dit que vous êtes si grand ! que vous réparez tous les maux ! que vous faites des choses si surprenantes ! cela me donne la confiance de vous adresser mes larmes et ma prière. Si ma démarche vous paraît extraordinaire, n'attribuez cette indiscrétion qu'à ma jeunesse et à mon désespoir. Vous avez sûrement entendu parler des malheureux naufragés de Calais, jugés, acquittés plusieurs fois, ayant été au moment d'être renvoyés, et toujours replongés, sans raison, dans une situation plus affreuse et plus misérable. Qu'ont-ils fait, puisqu'ils ont été jetés en France malgré eux, puisqu'ils ne portaient point les armes contre leur pays ? Si vous daigniez lire leur défense, vous seriez convaincu de la justice de leur cause ! Hélas ! citoyen premier consul, mon père est parmi ces naufragés ; il fut leur chef ! il languit, il meurt en prison ; on aurait pitié de ses souffrances

si on les connaissait bien. Depuis près de cinq ans il est en prison avec les fous, avec les malfaiteurs, transférés de cachot en cachot ; depuis onze mois enfermé dans les casemates de la citadelle de Lille. Il vient d'être conduit enchaîné dans celle de Ham, sans pouvoir s'expliquer ce surcroît de rigueur. Abandonné de tout le monde, au secret le plus rigoureux, on m'a arrachée de sa prison, où je vous demande à genoux de me faire rentrer, si je ne puis obtenir sa liberté entière.

« Prenez-moi pour gage de sa parole et de sa soumission à tout ce qu'on pourrait exiger de lui. Si on daignait m'enfermer à sa place, ce serait faire le bonheur de ma vie, et on serait alors bien sûr de lui dans le lieu de sa déportation ! Prenez pitié de ma douleur, accordez-moi cette grâce, vous effacerez par là les malheurs qui me font pleurer sans cesse ; car j'ai perdu sur l'échafaud mes parents les plus chers ; il ne me reste que mon père et mon jeune frère ; prenez pitié de nous ! Tous les jours nous vous bénirons ; la reconnaissance éternelle de deux enfants si malheureux influera sur le bonheur de votre vie ! elle vous environnera toujours, parce que vous aurez sauvé leur père, qui périsssait sans vous ! Vous êtes trop grand pour rejeter notre prière ; soyez notre sauveur, et croyez que votre nom ne sera jamais prononcé devant nous sans qu'il soit béni du fond de nos cœurs.

« STÉPHANIE CHOISEUL. »

Quelle jeune personne dans la position de Mlle de Choiseul, n'eût voulu avoir écrit cette lettre ? Elle fit répandre des larmes au premier consul, qui la montra à plusieurs de ses amis. Elle détermina l'arrêté qui mit fin aux maux des émigrés, et ils purent en effet arriver heureusement à Munich, le 1er janvier de l'an 1800.

Le récit des malheurs de M. de Choiseul est vraiment déchirant ; il semble n'échapper sans cesse à une catastrophe que pour tomber dans une autre plus terrible et plus irrémédiable. Quel courage ne lui a-t-il pas fallu pour supporter tant d'infortunes, des privations si douloureuses, des traitements si inhumains, alors surtout qu'il avait passé la première partie de sa vie dans l'abondance de tout ce qui peut la rendre facile et agréable! N'est-il pas vrai que si Dieu demandait à l'homme la dixième partie de ces sacrifices et de ces souffrances pour prix de

la couronne céleste, on trouverait que c'est l'acheter bien cher et on reculerait la plupart du temps devant les difficultés de l'entreprise ? Eh bien ! ce qu'il demande est infiniment peu de chose : l'accomplissement de quelques pratiques de religion, la fidélité à quelques préceptes : bien plus, le véritable bonheur de l'homme, même dès cette vie, est attaché à l'observation de ces pratiques et de ces préceptes. Et la plus grande partie des chrétiens trouvent que c'est encore trop : ils les négligent, les omettent, les répudient, pour ne suivre que les penchants de la nature et se livrer librement à leurs plaisirs. Oh ! comme ils se condamneront eux-mêmes au dernier jour, lorsqu'ils se verront en présence de ces hommes qui ont fait preuve de tant d'héroïsme pour la famille ou la patrie terrestre, tandis qu'eux-mêmes auront montré une impardonnable lâcheté, une indifférence criminelle, à l'égard de leur salut !

Quant à Stéphanie de Choiseul, elle a donné aux jeunes filles un bien bel exemple de piété filiale, cette vertu touchante qui ajoute un charme si pur aux charmes d'une jeunesse chrétienne et répand de si douces consolations sur les épreuves d'un père ou d'une mère.





Historique de la fête de l'Assomption.



'AN 1638, la France inaugurait une cérémonie spéciale pour honorer le mystère de l'Assomption de la sainte Vierge, en reconnaissance de l'heureuse fécondité d'Anne d'Autriche, mère de Louis XIV. Cette princesse, mariée à Louis XIII depuis plus de vingt ans, n'avait pas encore d'enfants. Le roi et la reine désiraient vivement un héritier direct, et sollicitaient cette grâce par des aumônes, des pèlerinages et de ferventes neuvaines. Dieu se laissa toucher : Anne d'Autriche eut la joie d'être mère. Louis XIII, se croyant redevable d'un tel bienfait à l'auguste Reine du ciel, mit alors sa personne et son royaume sous la protection de la Vierge triomphante. « Nous avons déclaré et déclarons, dit-il, que prenant la très sainte et très glorieuse Vierge pour protectrice spéciale de notre royaume, nous lui consacrons particulièrement notre personne, notre État, notre couronne et nos sujets, la suppliant de nous vouloir inspirer une sainte conduite, et défendre avec tant de soin ce royaume contre l'effort de tous ses ennemis, que, soit qu'il souffre le fléau de la guerre, ou jouisse de la douceur de la paix que nous demandons à Dieu de tout notre cœur, il ne sorte point des voies de la grâce, qui conduisent à celles de la gloire. Et, afin que la postérité ne puisse manquer de suivre nos volontés à ce sujet, pour monument et marque immortelle de la consécration présente que nous faisons, nous ferons construire de nouveau le grand autel de l'église cathédrale de Paris, avec une image de la Vierge qui tiendra entre ses bras celle de son précieux Fils et de la Mère, comme leur offrant notre couronne et notre sceptre. Nous avertissons le sieur archevêque de Paris et néanmoins lui enjoignons, que tous les

ans, fête et jour de l'Assomption, il fasse faire commémoration de notre présente Déclaration, à la grand'messe qui se dira en son église cathédrale ; et qu'après les vêpres du dit jour, il soit fait une procession en la dite église, à laquelle assisteront toutes les compagnies souveraines et le corps de ville, avec pareilles cérémonies que celles qui s'observent aux processions générales les plus solennelles ; ce que nous voulons aussi être fait en toutes églises, tant paroissiales que celles des monastères de la dite ville et faubourgs, et en toutes les villes, bourgs et villages dudit diocèse de Paris. Exhortons pareillement tous les archevêques et évêques de notre royaume, et néanmoins leur enjoignons, de faire célébrer la même solennité en leurs églises épiscopales et autres de leurs diocèses ; entendant qu'à la dite cérémonie, les cours de parlement et autres compagnies souveraines, et les principaux officiers des villes, y soient présents. Et d'autant qu'il y a plusieurs églises épiscopales qui ne sont point dédiées à la sainte Vierge, nous exhortons les dits archevêques et évêques, en ce cas, de lui dédier la principale chapelle des dites églises, pour y faire la dite cérémonie ; et d'y élever un autel, avec un ornement convenable à une action si célèbre, et d'avertir tous nos peuples d'avoir une dévotion particulière à la Vierge, d'implorer en ce jour sa protection, afin que, sous une si puissante patronne, notre royaume soit à couvert de toutes les entreprises, qu'il jouisse longtemps d'une bonne paix, que Dieu y soit servi et révéré si saintement, que nous et nos sujets puissions arriver heureusement à la dernière fin pour laquelle nous avons tous été créés ; car tel est notre plaisir. »

Selon le désir du roi, la fête se célébra dans toute la France avec un appareil extraordinaire. Les processions sortirent des églises et se déployèrent, la statue de la Vierge et sa blanche bannière en tête, non seulement le long des rues et sur les places de nos grandes villes, mais entre les chaumières et le long des haies buissonneuses de nos plus modestes villages. Les cloches sonnaient en grande volée, et, sous l'ardent soleil du mois d'août, les plus riches ornements du clergé étincelaient de toutes parts, et l'on voyait tous les fronts s'incliner devant la Reine des cieux.

Louis XIV, ce grand monarque que la Providence avait accordé aux vœux de Louis XIII et d'Anne d'Autriche, con-

firma le décret de son père le 25 mars 1650, et l'auguste cérémonie se renouvelle dès lors chaque année par toute la France, sauf dans les seules localités où les processions sont interdites.

Dans le concordat de 1802, Napoléon Ier mit l'Assomption de la sainte Vierge au nombre des quatre solennités qu'on célébrerait le jour de leur incidence, et y rattacha le souvenir de sa naissance et la fête de son patron.

« Je me souviens, dit Walsh, d'avoir vu Charles X marchant à la procession du 15 août, ses fils, Madame la Dauphine et Madame la duchesse de Berri étaient avec lui, à quelques pas de la statue de la sainte Vierge. Le soleil répandait une vive lumière sur la foule pieuse, et dardait ses rayons sur le front découvert du roi, sur les parures des princesses. Le cortège fit un temps d'arrêt devant la Conciergerie, et je vis la fille de Marie-Antoinette lever ses yeux rouges de pleurs et regarder longuement les murs de la prison. Puis tout à coup elle se retourna vers l'image de la Mère des douleurs, fit un signe de croix et se remit en marche. Pendant que cette fille des rois avait les yeux attachés aux tristes murailles, l'histoire de ses épreuves me revenait dans la mémoire ; je concevais alors son ardente piété : seule la main de Dieu pouvait essuyer tant de larmes. »

Jusqu'à la chute de l'empire en 1870, l'État n'eut point d'autre fête nationale que l'Assomption.

Ne réveillez pas le chat qui dort.

QUEL est ce chat qu'on nous recommande de ne pas réveiller? De quoi s'agit-il?

Il s'agit de nos passions mauvaises. Lorsque nous les avons longtemps combattues, elles s'assoupissent et ne lèvent plus la tête que de loin en loin. Mais quelle folie ce serait «de réveiller le chat qui dort!...» Car elles ne sont pas du tout mortes, nos passions; elles ne sont qu'endormies. Oh! si nous allions imprudemment les exposer aux tentations qui jadis nous ont été funestes ; si nous allions

de nouveau respirer l'air du monde, goûter de ses coupables plaisirs, essayer de ses fêtes étourdissantes, soyons sûres que nos passions se réveilleraient soudain, plus terribles que jamais et nous feraient courir les plus grands dangers.

Jeune chrétienne qui goûtez les douceurs du repos au sein de la famille, vos passions dorment, dites-vous ? Remerciez le Seigneur et gardez-vous bien de troubler leur sommeil !

Faites mieux : priez chaque jour la très sainte Vierge de pouvoir échapper à ces occasions funestes qui rendraient à vos mauvais penchants toute leur énergie d'autrefois. Et n'enviez jamais aux jeunes filles mondaines l'enivrement, la joie bruyante de leurs frivoles plaisirs, qui vous feraient perdre l'innocence et la paix.

La charité pratique.

VOUS voilà en vacances, chères enfants ; c'est maintenant surtout qu'il vous est facile de mettre en pratique les conseils reçus au pensionnat, tout spécialement pour l'exercice de la charité.

Vous le savez, n'est-ce pas, on n'est pas quitte envers le bon Dieu parce que de temps en temps on donnerait une aumône à un pauvre. La vraie charité est tout autre chose.

Une de ses manifestations les plus authentiques pour les jeunes filles, c'est de secourir les pauvres au moyen de leur travail personnel.

Les protestants eux-mêmes l'ont compris. De là vient qu'en France ils ont cherché à former une Association de jeunes filles en vue de secourir les indigents par les petits travaux de couture.

Par exemple, ils se sont trouvés un peu embarrassés lorsqu'il s'est agi de donner un nom à leur société. Ils ne pouvaient ni la mettre sous le patronage d'une sainte, ni surtout lui donner la sainte Vierge pour protectrice. Choisir une femme du monde pour mettre la société sous son « vocable », c'était provoquer des susceptibilités et s'exposer à certains désagréments, car nulle femme n'est impeccable.

Ne trouvant ni au-dessus d'eux ni à côté d'eux ce qu'ils cherchaient, ils l'ont pris au-dessous, dans la catégorie des êtres sans raison. Le petit peuple des insectes a obtenu leurs préférences, et la société s'est appelée la *Société des fourmis.*

« Chaque sociétaire, dit le programme, devient une fourmi (!) et chaque fourmi s'engage à confectionner dans l'année au moins deux articles de vêtements pour les pauvres ; les fournitures sont à sa charge. »

Au lieu de cette dénomination passablement humiliante de *fourmis*, mettons le beau nom d'Enfants de Marie, ou de Petites Sœurs de sainte Agnès, de sainte Élisabeth... Et au lieu de « dans le courant de l'année » mettons « dans les vacances ». Ces rectifications faites, nous vous invitons toutes, chères Lectrices, à montrer que vous n'êtes en retard sur personne lorsqu'il s'agit de pratiquer la charité à vos dépens et que vous savez même l'accompagner de ces aimables paroles et de ces petites douceurs qui la rendent doublement précieuse pour les pauvres qui en sont l'objet.

La Société des fourmis a encore pour but, dit le fondateur, « de contribuer au rapprochement des partis et à l'union *de nos églises* ». Ces derniers mots révèlent un bien triste mal, une plaie vive qu'on sent le besoin de guérir à tout prix. Les sectes protestantes, se divisant à l'infini, ne sont pas d'accord entre elles, vu qu'elles n'ont ni chef commun ni symbole de foi universel. Voilà pourquoi on émet le mélancolique souhait que l'union des jeunes filles, par la participation à une même bonne œuvre, fasse tomber ce mur de séparation qui existe entre une église protestante et une autre.

Plus heureuses que nos frères séparés, vous n'avez pas, chères Lectrices, de semblable idéal à poursuivre ; mais votre communauté de travaux charitables doit concourir à augmenter entre vous l'union fraternelle, à vous inspirer un sincère dévouement les unes à l'égard des autres, en un mot à vous faire pratiquer dans la perfection cet amour du prochain que Notre-Seigneur a tant recommandé à ses disciples.

A l'œuvre donc ! ayez entre vous une sainte émulation qu grossisse le trésor des pauvres et remplisse le vestiaire que vos mains laborieuses vont leur préparer !



Angèle Durand [1].

« UN dimanche de carême, écrit le R. P. Fessard, religieux distingué de la Compagnie de Jésus, me trouvant dans une église de Paris, on vint m'avertir qu'une personne me demandait au confessionnal. C'était à une heure avancée déjà de la matinée : je vis une jeune fille qui me parut pauvre et simple. Dans le désir d'aider l'âme que Dieu m'envoyait, je lui adressai une question sur son état de vie. « Mon Père, me répondit-elle, je suis balayeuse de rues le matin, et, le soir, je gagne encore un peu d'argent en faisant de grossiers raccommodages.» Elle n'ajouta rien. Les vrais pauvres et les vrais saints sont sobres de paroles. Du reste, je croyais en savoir assez, et j'engageai ma pénitente à commencer sa confession.

Il me fut donné alors de pénétrer dans le sanctuaire intime d'une âme aussi humble que pure, se jugeant à la lumière divine qui trouve des taches jusque dans les anges. Profondément ému en constatant les grandes choses que Dieu avait dû faire en cette âme, et me rappelant quels dangers entouraient ce trésor de grâce et d'angélique pureté, je lui demandai:

— Par quels moyens, mon enfant, vous gardez-vous à Dieu, étant sans cesse en rapport avec des gens qui ont presque toujours la haine de Dieu dans le cœur, et le blasphème sur les lèvres ?

— Je communie tous les dimanches, me répondit-elle simplement.

Moins simple que cette admirable enfant, je ne saisis pas tout de suite le rapport direct qu'il y avait, en effet, entre la vie des anges et le Pain des anges. J'insiste de nouveau et je lui dis : « Mais ce que vous voyez, ce que vous entendez au milieu de ces balayeurs de rues, dont la triste réputation reste encore bien au-dessous de la réalité, tout cela ne fait-il aucune impression sur vous ? » Et toujours avec la même simplicité, cette âme vraiment séraphique me répondit: « Mon Père, je ne vois ni n'entends rien ; je vis dans mon cœur ; et là il n'y a de place que pour ma communion. Jésus est venu !

1. Ce récit est authentique ; mais la discrétion a obligé à changer les noms.

Jésus reviendra ! c'est ma seule pensée ; mon cher dimanche m'absorbe tout entière.

— Vous avez communié ce matin ? lui dis-je.

— Pas encore, mon Père ; mon balayage n'est pas terminé; mais tout à l'heure j'aurai le bonheur de communier.

— Ne pourriez-vous pas, étant avide comme vous l'êtes de la sainte Communion, la recevoir plus souvent et même chaque matin ?

— Communier tous les jours ! reprit-elle vivement, oh ! ce serait trop de bonheur, j'en mourrais ! et je ne puis mourir encore : que deviendrait ma pauvre mère ?

Des larmes abondantes coulaient de ses yeux, et je l'entendais redire tout bas : « Jésus tous les jours ! ah ! que ce serait doux ! » Un instant après, elle avait repris ce calme paisible des âmes que Dieu possède, et elle dit : « Mon Père, Notre-Seigneur ne veut pas pour moi les délices de la communion quotidienne ; il me faut sentir que le pain de la souffrance doit payer le pain du bonheur ; mais ne me plaignez pas : cette souffrance me dédommage de ne pas communier. »

Je ne la plaignais pas, je l'admirais, et après lui avoir demandé son adresse, je la laissai aller vers ce Jésus qui avait si bien ravi son cœur.

Peu de jours après, sur ma demande, une dame de charité voulut bien se rendre dans le quartier du faubourg Montmartre, au numéro qui m'avait été indiqué. Elle se trouva devant une maison haute et sombre dont le seul aspect parlait de pauvreté et de misère. Après avoir gravi l'escalier du cinquième étage, la visiteuse frappa à l'une des portes et entra dans un petit appartement dont le coup d'œil suffit pour lui révéler l'indigence et l'admirable propreté.

Sur une couchette de fer, une femme était étendue ; elle paraissait avoir cinquante ans à peine, mais la souffrance avait creusé des rides sur son front, blanchi ses cheveux, et ses grands yeux ouverts semblaient s'être éteints dans les larmes.

Mme H... s'approche du lit de la malade ; celle-ci murmure d'une voix faible : « Est-ce toi, Angèle ? » Il n'y avait plus de doute, la pauvre femme était aveugle. Lui faire raconter son histoire fut chose aisée ; l'écouter sans pleurer, c'eût été plus difficile. Mariée à un jeune homme peu habitué à l'économie,

elle avait vu sa fortune compromise et avait trouvé dans l'amour de ses enfants le courage nécessaire pour faire face à toutes les difficultés de sa position. Mais Dieu avait prédestiné à la souffrance l'âme de la mère et celle de la fille, et il les poursuivait de ses mystérieux desseins.

Deux enfants furent ravis à la tendresse de la famille. Angèle demeura seule, et bientôt un double coup vint la frapper ; son père mourut subitement ; et, au jour de sa première Communion, elle eut la douleur de voir sa mère perdre la vue complètement.

Cette enfant de douze ans envisagea sans trouble l'avenir si sombre qui s'ouvrait devant elle. S'arrachant des bras de ses maîtresses et de ses compagnes qui la chérissaient, elle vint s'asseoir au poste de dévouement, et chercha à disputer aux hommes d'affaires les derniers restes d'une fortune dilapidée. Tout fut inutile ! Un jour vint qu'il fallut quitter l'appartement dont on ne pouvait plus payer le loyer, et Angèle dut transporter sa pauvre mère dans ce misérable réduit.

Ce fut en substance le récit de la malade. Mais l'inspection de la chambre et les quelques questions adressées à une voisine en apprirent plus encore à Mme H... La cécité de sa mère permettait à l'héroïque jeune fille de lui dissimuler leur extrême indigence, et le rude labeur qu'elle s'était imposé pour subvenir aux besoins de sa chère malade. Levée à quatre heures du matin, elle ne quittait le pavé des rues qu'à midi, et le soir son travail se prolongeait bien avant dans la nuit ; le repos qu'elle prenait alors sur une paillasse eût été digne d'un anachorète, et sa nourriture se réduisit à un pain noir et grossier.

A quinze ans, Angèle avait commencé cette vie ; elle la soutint sans faiblir pendant huit ans; et lorsqu'une main délicate lui procura quelques secours, elle accepta pour sa mère, mais elle continuait de se nourrir du pain de la souffrance. Elle disait en souriant : « Laissez-le-moi: il m'est donné par Jésus ! »

Quand sonna l'heure de la délivrance pour la pauvre aveugle, je dirigeai Angèle dans une de ces maisons religieuses où les âmes pures et aimantes trouvent ici-bas l'atmosphère qui leur convient le mieux. Elle y passa peu de temps, mais sous les rayons de l'Eucharistie et dans le feu de la souffrance, elle se consuma comme une pure victime ; et plusieurs fois on

l'entendit répéter : « Souffrir et communier chaque jour ! c'est trop de bonheur ! j'en mourrai bientôt. » Elle m'avait écrit, le



LOUIS XIV. (P. 113.)

jour où elle avait été admise à la communion quotidienne : « Mon Père, désormais ce sera dimanche tous les jours pour

la pauvre Angèle. Je regarde cette grâce comme l'aurore de la communion éternelle, car on ne peut vivre sans miracle sous un semblable poids d'amour infini. »

C'est sur le cœur de Jésus-Hostie qu'elle rendit son dernier soupir dans une sorte d'extase. Elle avait attendu cette dernière visite. « Venez, répétait-elle, Jésus, partons ensemble pour le ciel. « Elle put dire encore : « Jésus, je vous aime ! » Quelques instants après, elle chantait ce cantique d'amour face à face avec lui dans l'éternité.

Oh ! pieuses Lectrices, si vous pouviez, comme Angèle, trouver votre bonheur dans la communion pendant le temps que vous passez au sein de la famille, nul ne devrait craindre pour votre innocence ! Et quant à vous, ne seriez-vous pas mille fois plus heureuses que toutes celles qui s'occupent de colifichets, de concerts, de soirées, de voyages, voire même de spectacles et de bals ?...

Légende russe.



UN homme, mécontent de son sort, se plaignait de Dieu.

Le bon Dieu, disait-il, envoie aux autres les richesses et à moi ne me donne rien ! Comment puis-je débuter dans la vie, ne possédant rien ?

Un vieillard entendit ces paroles et lui dit :

— Es-tu aussi pauvre que tu le crois ? Dieu ne t'a-t-il pas donné la jeunesse et la santé ?

— Je ne dis pas non, et je puis être fier de ma force et de ma jeunesse.

Le vieillard prit alors la main droite de l'homme et lui demanda :

— Voudrais-tu te laisser couper cette main pour mille roubles ?

— Non, je ne le voudrais certes pas !

— Et la main gauche ?

— Celle-là non plus.

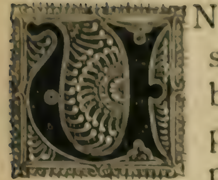
— Et consentirais-tu à devenir aveugle pour dix mille roubles ?

— Que Dieu m'en préserve ! Je ne voudrais pas donner un œil pour la plus forte somme !

— Vois, ajouta le vieillard, quelles richesses Dieu te donne, et cependant tu te plains !

A combien d'enfants ne pourrait-on pas rappeler utilement cette légende !

Un mot sur la susceptibilité.



NE personne susceptible est celle qui se blesse et s'irrite facilement ou sans sujet, ou pour des bagatelles ; elle prend mal la plaisanterie, y répond d'un ton sérieux ou aigre, et ne peut supporter la moquerie la plus légère et la plus innocente. Quand elle veut cacher son dépit, elle rougit, s'embarrasse, ce qui lui donne l'air niais ou gêné ; ou bien elle se fâche ouvertement ; ou enfin elle prend de l'humeur et boude en silence. Si dans les réunions quelqu'un parle tout bas et rit, elle pense qu'on parle d'elle et qu'on la tourne en ridicule ; elle interprète toujours en mal tout ce qu'elle ne comprend pas, un geste, un mot, un sourire...

En société une de ses compagnes donne-t-elle à son amie une préférence légère, elle en est blessée, elle les veut toutes, en tout genre et en toute occasion. Un oubli, le moindre manque de politesse, une distraction même sont pour elles des injures, et excitent son humeur ou son ressentiment. Si quelqu'un ne lui rend pas visite pour visite, ou ne lui répond pas lettre pour lettre, elle se pique et se formalise.

Il n'y a point de caractère plus désagréable que celui d'une jeune fille susceptible. Il décèle une âme égoïste, une grande vanité, une injustice non moins grande, puisqu'il prête à tout le monde de mauvaises intentions.

Jeune lectrice, si vous vous reconnaissez propriétaire de ce défaut, laissez-le à la porte avant d'entrer chez vous au grand jour où commencent les vacances, et défendez-lui bien de franchir le seuil de la maison. Vous rendrez un réel service à tout votre entourage, et surtout à vous-même.

Les vacances d'Irma à la campagne.

AU commencement du mois d'août M. et Mme S*** venaient d'arriver, avec leurs enfants, à la maison de campagne qu'ils possédaient près de Quimper et où la famille devait passer le temps des vacances. La voiture était encore devant la porte, et l'on en retirait les bagages, lorsqu'un coup de tonnerre salua l'entrée des voyageurs. Irma tressaillit à ce bruit, devint pâle, tremblante,et courut se cacher dans le coin le plus obscur qu'elle put trouver. Irma avait douze ans : il n'était pas étonnant qu'à cet âge elle n'eût point encore des notions très exactes sur la physique, sur l'électricité, sur la nature et les effets de la foudre ; mais il était bien fâcheux qu'elle eût entendu, de la part de personnes peu éclairées mille récits vrais ou faux d'accidents terribles causés par le tonnerre, mille contes absurdes sur la chute de ce météore en *pierre*, en *fer*, en *dards*, etc., enfin mille histoires singulières de personnes réduites en poussière, et autres traditions ridicules, perpétuées depuis des siècles par l'ignorance qui est toujours amie du merveilleux. Tout cela avait fait sur l'imagination d'Irma une impression telle, qu'elle ne pouvait entendre le tonnerre ou voir un éclair, sans croire qu'elle touchât à sa dernière heure : et elle passait ainsi ses étés à appréhender les orages, même pendant les jours les plus sereins.

Horace, son frère, plus âgé qu'elle de deux ans, venait à cette époque de suivre un cours de physique au collège. Il avait l'esprit encore frappé des leçons intéressantes qu'il avait entendues, et particulièrement de l'explication des phénomènes électriques ; aussi s'était-il bien promis d'observer avec une attention nouvelle les orages dont il serait témoin à la campagne pendant ses vacances. Le coup de tonnerre fit donc sur lui un tout autre effet que sur sa sœur ; mais ayant vu l'état pitoyable dans lequel venait soudain de tomber la pauvre Irma, il se sentit ému de compassion, et courut aussitôt à elle : « Qu'as-tu donc, ma petite sœur ? lui dit-il ; et pourquoi vas-tu te cacher ainsi ? — Oh ! mon frère, est-ce que tu n'as pas entendu ce terrible coup de tonnerre ? — Horrible ! mais il n'a pas été très fort... tiens, en voici un second qui roule encore

dans le lointain : l'orage est à une grande distance ; n'aie donc pas peur. »

Irma, toute tremblante, mais cependant un peu rassurée par les dernières paroles de son frère, se laissa ramener au salon



QUIMPER (P. 124.)

« Voyons, ma bonne Irma, reprit Horace, que crains-tu quand il tonne ? — Comment ! ce que je crains ? que la foudre ne tombe sur moi. — Mais d'abord, sais-tu ce que c'est que la foudre ? — Je sais que c'est le feu du ciel, qu'il tombe souvent

sur la terre, qu'il brûle les maisons, qu'il fait des ravages épouvantables, et qu'il tue de mille manières ceux qui en sont frappés. C'est une chose véritable, et tu ne peux pas me dire le contraire. — J'aurais bien quelque chose à dire, ma petite sœur, sur *les mille manières ;* mais je ne puis, en effet, nier que le tonnerre ne tue ceux sur qui il tombe. Seulement, je te ferai remarquer que les voitures versent quelquefois, que les wagons des chemins de fer déraillent et se brisent, et qu'on peut être blessé à mort dans de semblables accidents ; que le vent renverse des cheminées qui assomment les passants ; qu'il y a des bateaux qui chavirent, et qu'alors on se noie ; enfin que des maisons peuvent s'écrouler et ensevelir leurs habitants sous les décombres ; cependant je n'ai jamais remarqué, pas même aujourd'hui, que tu fusses tremblante en voiture ou en chemin de fer, ni en marchant dans les rues quand il fait du vent, ni en te promenant sur l'eau, ce qui est au contraire un grand plaisir pour toi, ni enfin dans ton lit où tu dors très paisiblement, sans crainte que les murs ou le plafond ne s'écroulent sur ta tête. — Sans doute, je n'ai pas peur de toutes ces choses-là ; mais c'est qu'elles arrivent très rarement. — J'en conviens, et c'est une raison pour ne pas les appréhender sans cesse ; mais je puis t'assurer qu'il y a beaucoup moins de personnes tuées par la foudre, que par les accidents dont je viens de parler. Ainsi, je ne vois pas plus de raison pour s'effrayer de l'une que des autres. — Es-tu bien sûr de cela, mon frère ? — Je puis te le certifier. — Mais, mon cher Horace, ces éclairs qui éblouissent et qui vous prennent à l'estomac, et ce roulement qui ébranle les vitres, et ces éclats qui retentissent si longtemps, tout cela fait un effet… — Oh ! oui, je conçois, surtout quand on ne sait pas ce que c'est. Mais si tu veux, je te l'expliquerai, et je gage qu'ensuite tu auras du plaisir à regarder les éclairs, et à entendre ce bruit si majestueux du tonnerre. » Irma hocha la tête en signe de doute ; cependant sa curiosité était excitée, et comme l'orage finissait, elle pria son frère de lui donner cette explication, ce qu'Horace fit de son mieux, en appliquant les connaissances qu'il venait d'acquérir. Je ne sais pas si la jeune fille comprit très bien ; mais toutefois cela parut faire une certaine diversion à ses préoccupations.

Le temps s'était mis décidément à l'orage pour plusieurs jours, comme cela arrive souvent en été. Vers trois heures de

l'après-midi, le tonnerre se fit entendre de nouveau. « Allons, ma sœur, courage ! s'écria Horace ; viens avec moi au belvédère d'où l'on découvre le ciel de tous les côtés, tu verras qu'il n'y a pas lieu de trembler si fort, et qu'il ne t'arrivera aucun malheur. » Cette proposition fit d'abord frémir Irma ; cependant Horace parlait avec tant d'assurance et de gaieté, et sa supériorité d'instruction lui donnait un ascendant et une force de convictions tels, qu'il finit par la déterminer et l'entraîner au belvédère. Le ciel était chargé au sud-ouest de nuages noirs que sillonnaient de vifs éclairs, suivis, après un assez long intervalle, d'un roulement sourd et prolongé. « Tu vois bien, dit Horace, que le tonnerre, tombât-il dix fois pendant cet orage, ne tomberait pas une seule dans notre voisinage, car la nuée est très loin de nous, le vent la chasse obliquement, et il n'en passera pas seulement un petit morceau sur nos têtes. Cependant, si tu étais enfermée dans la maison, si tu ne te rendais pas compte de cela, le bruit t'effrayerait, et tu irais peut-être te cacher dans la cave. » Irma ne put s'empêcher de répondre : « C'est pourtant vrai. » Mais, en effet, voyant que l'orage était éloigné, elle fut beaucoup moins malheureuse pendant sa durée.

Le lendemain, le surlendemain et durant deux semaines, il y eut chaque jour un orage, et chaque jour Horace emmena sa sœur au belvédère pour observer le ciel. De ces quinze orages, treize passèrent à une distance assez grande ; un fut un peu plus rapproché, et un seul passa au-dessus de l'habitation. Celui-ci était le dixième : Irma était déjà assez aguerrie ; cependant, elle ne se défendit pas encore d'une vive terreur, quand Horace lui dit : « Cette fois, ma sœur, nous voici à la bataille, la nuée est sur notre tête, mais tu vas voir encore qu'elle ne nous fera pas de mal. » Les coups de tonnerre étaient étourdissants et suivaient immédiatement les éclairs. « Que c'est beau ! quel magnifique spectacle ! disait Horace ; et que la puissance de Dieu est imposante! — Tu as beau dire, répondait Irma, cela est effrayant ! » Et elle se pressait contre son frère, et à chaque éclair, elle faisait le signe de la croix. « Tu as raison de faire le signe de la croix, lui dit Horace, en se signant à son tour ; il faut le faire avec adoration et avec confiance, mais non pas avec terreur : il faut le faire devant ce danger comme devant tout autre, pour dire à Dieu : « Sei-

gneur, j'ai la foi, j'ai l'espérance, et vous êtes la suprême charité! » Tout à coup un éclat épouvantable semble déchirer tous les nuages, et l'instant d'après, on voit des flammes s'élever au-dessus d'une petite grange située à sept ou huit cents pas des jeunes observateurs. « Pour le coup, s'écrie Horace, la foudre est tombée, et quoique la nuée soit au-dessus de nos têtes, tu vois que le tonnerre ne nous en voulait pas, car il a frappé encore assez loin de notre observatoire. — Oui, oui, dit Irma tâchant de se rassurer, mais tremblant toutefois assez fort ; cela est bien effrayant... Cependant, je ne suis pas fâchée d'avoir vu tomber le tonnerre. — C'est une chance heureuse, ma sœur, nous avons bien fait d'en profiter, car il y a gros à parier que nous n'en retrouverons pas de sitôt l'occasion. — Ah ! je ne le désire pas, j'en ai assez d'une fois. »

Les cinq orages qui suivirent celui-ci furent bénins, et achevèrent de rassurer Irma. Quand le temps fut remis au beau, Horace lui dit : « Eh bien ! ma sœur, dans cette série d'épreuves, une seule fois il s'est trouvé contre nous une chance sur des milliers, et toutes les autres fois, il n'y avait pas une chance contre nous. Cependant, si tu avais été te cacher, tu aurais souffert tous les jours les angoisses de la peur. Mets-toi donc bien dans la tête que, quand il tonne, tu ne cours pas plus de danger que quand tu montes dans une voiture, quand tu roules sur un chemin de fer, quand tu entres dans un bateau ou dans mille autres circonstances qui ne t'inspirent aucune crainte.

Cette leçon pratique fit sur la jeune fille une impression si heureuse, que pendant tout le reste de l'été, et les années suivantes, elle ne trembla plus à la pensée ni à l'aspect des orages, sauf toutefois un petit reste d'émotion quand le tonnerre éclatait un peu près. Tant il est vrai que le meilleur remède à la peur, est d'examiner ce qui la cause, et de s'en rendre compte.





La petite guerre.

VI.

NOUS vous disions dans notre dernier entretien : Promptitude et activité ! Nous devons ajouter aujourd'hui : Courage et persévérance !

Que veulent dire ces mots ?...

Vous savez ce que c'est que le courage et vous en comprenez la nécessité pour se réformer soi-même. Mais le courage ne suffit pas. La correction des défauts, nous l'avons souvent dit, est une guerre, *une véritable guerre :* donc, il faut, dans cette lutte, avoir la persévérance qui assure le succès des batailles, et sans laquelle la promptitude de l'attaque, le courage de l'action, l'intrépidité et l'héroïsme même, seraient presque inutiles.

Mais ne vous y trompez pas : cette persévérance n'est pas un vain mot ; elle impose de sévères obligations :

1° Elle veut que la jeune chrétienne qui a résolu de corriger ses défauts, travaille, tous les jours de l'année, à cette longue et importante tâche. Sous le feu de l'ennemi, il n'y a ni répit, ni trêve. Dans la correction des défauts, il n'y en a pas non plus. L'étude a ses dimanches et ses jours de congé ; la correction des défauts ne les connaît point.

2° La persévérance dans le travail de la correction des défauts impose à la jeune fille d'être toujours sur ses gardes. Un défaut est quelquefois assoupi, il suffit d'un coup d'œil, d'une parole, d'un mauvais souffle pour le réveiller. C'est un feu que recouvre une cendre trompeuse : qu'un léger vent vienne à souffler, et la flamme va jaillir de ces charbons qui semblaient être éteints.

Il y a deux siècles, la ville de Breslaw, en Pologne, fut

ravagée par une peste cruelle : six mille personnes périrent victimes du fléau. Quelle en fut la cause ? Un linge qui avait appartenu à un pestiféré avait été, par mégarde, apporté dans un navire venu du Levant. Pendant quatorze années, ce linge resta sans usage, et le poison mortel demeura recélé dans ses plis ; par hasard, quatorze années après l'arrivée du navire, le linge fut déplié ; et la peste commença tout aussitôt ses ravages. — Combien de fois n'est-il pas arrivé qu'un défaut qui semblait anéanti dans le cœur d'un enfant, se soit tout à coup réveillé pour répandre dans ce jeune cœur, de même que la peste dans Breslaw, la désolation et la mort !

3° Enfin, la persévérance dans le travail de la correction des défauts exige que la jeune chrétienne ne perde jamais courage et ne dépose jamais les armes. Un jour, le général Cambronne se vit cerné par l'ennemi dans une retraite qu'il opérait avec autant d'habileté que de valeur ; il était à la tête de la vieille garde.

— Rendez-vous ! lui crie-t-on.

Et lui de répondre ce mot sublime :

— La garde meurt ; elle ne se rend pas !

Ce doit être la devise d'une jeune chrétienne en face de ses défauts.

— Mais, me direz-vous, mes défauts me font tomber dans mille fautes ; sans cesse, ce sont de nouvelles chutes. — Je le veux bien ; cependant, loin que vos chutes diminuent votre énergie, il faut qu'elles l'augmentent, en vous faisant plus ardemment désirer d'être délivrée d'un tel tyran.

Luttez, luttez toujours, mon enfant, quand même depuis de longues années vos efforts seraient inutiles. Vous trouvez peut-être que rien ne vous garantit contre vos défauts, ni les résolutions, ni les conseils, ni le repentir. Le jour bien commencé, vous n'êtes pas certaine de le bien terminer ; et si, le soir, vous vous endormez dans de bonnes résolutions, la nuit peut les faire évanouir. Vous vous désolez, pauvre enfant ! je vous plains ; mais, de grâce, ne vous désespérez pas. Luttez encore : patience : vous finirez par triompher.

Oui, avec de la patience, il est impossible de ne pas se corriger de ses défauts.

Qu'ajouterai-je, à présent, sur la nécessité de joindre à la patience *le calme* et *la douceur* dans la lutte que vous devez

entreprendre contre vos défauts? — Eh quoi! me direz-vous, ne faut-il pas ressentir de la peine des fautes qui nous échappent? Ne faut-il pas en concevoir du repentir? Oui, certes! tout cela est bon, utile, nécessaire même. Non seulement la religion, mais encore la pure raison le démontrent jusqu'à l'évidence. Mais il ne faut rien outrer; la raison et la religion, qui veulent que nous soyons humiliés de nos fautes, que nous éprouvions du regret, ne peuvent admettre que nous en concevions du dépit.

Pauvres enfants, qui êtes sujettes à ces mouvements de dépit et d'irritation après vos chutes, c'est à vous que je m'adresse; ne perdez pas de vue ce conseil. Loin que ce dépit et cette irritation puissent vous servir à corriger vos défauts, ils leur fournissent un nouvel aliment. N'est-ce pas le jour où vous vous êtes laissées aller davantage à ces fâcheuses impressions que vos défauts ont aussi le plus triomphé de vous? Penseriez-vous calmer l'effervescence du lait qui bouillonne et menace de déborder, en agitant l'air ou en augmentant l'intensité de la chaleur du foyer? Assurément non.

Punissez-vous lorsque vous aurez succombé à vos défauts, à la bonne heure! voilà qui est excellent. Mais point de ces mouvements d'amère indignation qui sont plutôt des caprices de notre humeur. « Pour moi, disait saint François de Sales, si j'avais résolu de me préserver de tout péché de vanité, et que j'en eusse commis un fort considérable, je voudrais corriger mon cœur dans ces termes compatissants: Eh bien! mon pauvre cœur, nous voilà tombé dans le piège que nous nous étions tant promis d'éviter. Ah! relevons-nous et sortons-en pour jamais; implorons la miséricorde de Dieu, espérons qu'elle nous soutiendra à l'avenir, et rentrons dans la voie de l'humilité; courage, Dieu nous aidera; nous ferons quelque chose de bon. »

Ce n'est pas à dire, chères enfants, que si le cœur restait insensible à cette douce réprimande, il ne fût pas sage de lui adresser des reproches et de lui parler avec force et sévérité. Mais encore, après l'avoir ainsi traité, faudrait-il le soulager par une aimable confiance, et surtout ne jamais le laisser sous l'étreinte d'une impression qui le ferait tomber dans le découragement. C'est là mon dernier mot.

La digue et la haie.

VOICI une double image de ce qui se passe dans l'ordre spirituel pendant le temps des vacances.

Lorsqu'une rivière n'est pas contenue dans son lit par des bords assez élevés, elle les dépasse et se répand dans la campagne en portant partout la désolation. Pour se mettre à l'abri de ce désastre, on construit des digues qui empêchent la rivière de déborder.

Il faut absolument à la jeune fille pendant les vacances une digue qui contienne ses passions et en prévienne les funestes ravages. En quoi consiste cette digue ? Dans l'accomplissement exact des exercices de piété, la mortification, la fréquentation des sacrements, les bonnes œuvres. Alors les passions sont comprimées, le cœur est en paix. Mais si on a l'imprudence de supprimer cette digue, elles se déchaînent avec violence et exposent la vertu de la pauvre enfant aux plus grands désastres.

Le cœur de la jeune fille, s'il ressemble à un cours d'eau où le souffle des passions excite de violentes tempêtes, ne ressemble pas moins à un jardin, où souvent se trouvent en abondance les fleurs et les fruits. A ce jardin, il faut une haie.

Qu'arrive-t-il si l'on néglige d'entretenir la haie ou surtout si, pour circuler plus librement, on commet l'imprudence de la détruire ? C'est que le démon pénètre tout à son aise dans les parterres et qu'il y exerce d'affreux ravages.

La haie, c'est la vigilance ; la haie, c'est la fuite des occasions. Veillez, soyez sur vos gardes, fuyez comme la peste les mauvaises compagnes, les mauvais livres, les divertissements mondains, tout ce qui vous porte au mal en un mot ;... sinon le jardin sera pillé, dévalisé !...

— MÉMENTO POUR LE TEMPS DES VACANCES. 1. *Ce qu'il faut faire.* — Accomplir exactement ses devoirs de religion et ses exercices de piété ; consacrer quelques moments à l'étude ; être soumise à ses parents, aimable envers ses frères et sœurs ; observer fidèlement le petit règlement des vacances.

2. *Ce qu'il faut éviter.* — L'oisiveté, le respect humain, le découragement, les lectures ou sociétés dangereuses, les plaisirs que condamne l'Église.

Le mot de l'énigme.

CE jour-là, Théodora, Juliette et Jeanne se présentaient chez M. le Curé de Valfleury pour lui demander « le mot de l'énigme ».

C'est qu'en effet les chères enfants étaient toutes troublées dans leur foi et sur le point de perdre la confiance qu'elles avaient eue en Dieu jusqu'alors.

Depuis plusieurs années elles travaillaient à la conversion de leur père ; et ni par les douces paroles ni par les ferventes prières elles ne parvenaient à l'obtenir.

« Alors, se disaient-elles, comment expliquer les promesses si formelles de l'Évangile ? Comment croire encore à ce que M. le Curé ne cesse de répéter, que la prière obtient tout et que le zèle triomphe de toutes les résistances ? »

Il y avait là pour elles une énigme, dont elles voulaient définitivement avoir la clef.

Théodora, Juliette et Jeanne furent introduites dans la modeste salle de réception du bon pasteur.

— Si vous saviez, Monsieur le Curé, commença Théodora, tout ce que nous avons fait dans ce but : prières, pèlerinages, neuvaines, vœux de toute espèce !... Et nous avons toujours trouvé devant nous une muraille inébranlable. Nous ne réussirons jamais à la renverser !...

— Êtes-vous bien certaines, mes enfants, leur dit en souriant le bon vieillard, êtes-vous bien certaines d'avoir pris tous les moyens pour convertir votre père ?

Il me semble qu'il y en a un que vous n'avez pas employé, et qui aurait eu plus de succès que les autres. Seulement, ce moyen, n'hésiterez-vous pas à le mettre en pratique ?

— Oh non ! Monsieur le Curé, parlez, nous vous en conjurons... Nous sommes prêtes à tout.

— Dans ce cas-là, mes braves enfants, *commencez par vous convertir vous-mêmes*, avant de songer à la conversion de votre père.

— Nous convertir !

— Entendons-nous !... Je sais que vous êtes d'excellentes jeunes filles, et des chrétiennes exemplaires... Cependant, n'avez-vous pas des défauts auxquels jusqu'ici vous n'avez pas

assez fait la guerre? et n'est-ce pas là peut-être l'obstacle qui sépare votre père des pratiques religieuses?

— C'est vrai, Monsieur le Curé, dit Théodora, je suis très susceptible, et quand on m'a blessée, je boude des journées entières, au grand déplaisir de mon père qui n'aime autour de lui que des visages épanouis...

— Et moi, ajouta Juliette, j'avoue que je suis vaniteuse, et je contrarie souvent mon père en dépensant toutes mes économies à l'achat de parures au-dessus de ma condition.

Jeanne, qui avait à peine quatorze ans, rougit d'être obligée de confesser devant ses sœurs sa paresse, qui causait tous les jours, au pauvre père, de nombreuses impatiences.

— C'est bien, chères petites, reprit le bon curé, péché avoué est à moitié pardonné. Courage ! mettez-vous à l'œuvre sans retard ; attaquez vos défauts ; et... la conversion de votre bon père s'accomplira toute seule ; vous verrez cela avant six mois.

Je n'entrerai pas dans les détails de cette guerre acharnée livrée par ces courageuses jeunes filles à l'amour-propre, à la coquetterie, à la paresse.

La lutte fut longue, mais avec du cœur et la grâce de Dieu, on peut dans l'ordre moral, remporter les plus éclatantes victoires.

Il n'y avait pas trois semaines que la sainte campagne était entreprise que le père s'apercevait de quelque chose de nouveau chez lui.

C'était comme une atmosphère plus douce, comme une influence mystérieuse qui descendait du Ciel sur ses filles, et de ses filles sur lui...

Il s'étonna d'abord et crut qu'il rêvait.

Mais quand il vit que l'égalité d'humeur de Théodora, la simplicité de Juliette et l'énergie de Jeanne ne faisaient, avec le temps, que croître et embellir, il réfléchit...

Il n'eut pas de peine à se rendre compte que cette amélioration de caractère était le fruit d'une piété bien entendue. Et comme il était homme de bon sens et de bonne foi, il ne fut pas long à tirer la conclusion.

Un jour, il alla trouver le curé de la paroisse.

« Monsieur, lui dit-il, mes filles ont longtemps cherché à me convertir, elles y ont perdu leur temps et leur éloquence.

« Depuis trois mois, elles me laissent tranquille, mais elles s'acharnent sur elles-mêmes.

« J'ai de braves enfants...

« Cependant, les bouderies de l'une, la vanité de l'autre, la mollesse et l'égoïsme de la troisième me causaient bien du souci...

« Et comme ces défauts de mes filles ne les empêchaient pas d'être à la tête de toutes les bonnes œuvres de la paroisse, j'en concluais de l'inefficacité des pratiques religieuses.

« A quoi bon, me disais-je, aller à l'église, puisque la religion ne peut pas transformer mes enfants ?...

« Maintenant, leurs défauts ont à peu près disparu... et me voilà tout changé... »

Aujourd'hui, le pauvre incrédule, devenu croyant convaincu, est président du conseil de fabrique et le meilleur chrétien du canton.

Mes chères lectrices, ne dites donc plus que vous avez épuisé tous les moyens de convertir l'un de vos proches, si vous vous êtes contentées de parler, si vous avez prié et fait prier, si même vous avez communié souvent, et pratiqué toute sorte de bonnes œuvres.

Vos bonnes œuvres, vos prières et vos communions pourront vous faire illusion à vous-mêmes,mais elles resteront inefficaces si vous vous en tenez là et persévérez toujours dans vos défauts.

Ce n'est qu'en voyant ce que la religion est capable de produire en vous qu'on se sentira porté à la pratiquer.

Trois lettres du comte Joseph de Maistre à sa fille.

I

MA très chère enfant, il faut absolument que j'aie le plaisir de t'écrire, puisque Dieu ne veut pas encore me donner celui de te voir. Peut-être tu ne sauras pas me lire couramment, mais tu ne manqueras pas de gens qui t'aideront à déchiffrer l'écriture de ton vieux papa. Ma chère petite Constance, com-

ment donc est-il possible que je ne te connaisse point encore, que tes jolis petits bras ne se soient point jetés autour de mon cou, que les miens ne t'aient point mise sur mes genoux pour t'embrasser à mon aise ? Je ne puis me consoler d'être si loin de toi ; mais prends bien garde, ma chère enfant, d'aimer ton papa comme s'il était à côté de toi : quoique tu ne me connaisses pas, je ne suis pas moins dans ce monde, et je ne t'aime pas moins comme si tu ne m'avais jamais quitté (1). Tu dois me traiter de même, ma chère petite, afin que tu sois tout accoutumée à m'aimer quand je te verrai, et que ce soit comme si nous ne nous étions jamais perdus de vue : pour moi, je pense continuellement à toi, et pour y penser avec plus de plaisir, j'ai fabriqué dans ma tête une petite figure espiègle, qui me semble être ma Constance. Elle a bien quelquefois certaines petites fantaisies ; mais tout cela n'est rien, je sais bien qu'elles ne durent pas.

Ma chère petite amie, je te recommande de tout mon cœur d'être bien sage, bien douce, bien obéissante avec tout le monde, mais surtout avec ta bonne maman et ta tante, qui ont tant de bontés pour toi : toutes les fois qu'elles te font une caresse, il faut que tu leur en rendes deux, une pour toi et une pour ton papa. J'ai bien ouï dire par le monde qu'une certaine demoiselle te gâtait un peu, mais ce sont des discours de mauvaises langues que le bon Dieu ne bénira jamais. Je ne veux point que tu te mettes en train pour répondre à cette lettre ; je sais que la bonne maman veut ménager ta petite taille, et elle a raison. Tu m'écriras quand tu seras plus forte ; en attendant, je suis bien aise de savoir que tu aimes beaucoup la lecture, et que tu sais ton Télémaque sur le bout du doigt. Je voudrais bien parler avec toi de la grotte de Calypso ; je voudrais bien aussi te demander si tu n'as point eu peur quand tu as vu Mentor jeter ce pauvre Télémaque dans l'eau, tête première, pour l'empêcher de perdre son temps. Ah ! jamais ta tante Nancy n'aurait fait un coup de cette sorte. Un bon oncle que tu ne connais pas encore, te portera bientôt de ma

1. La révolution de 1789 avait obligé le comte de Maistre à quitter sa famille. Nommé ensuite ministre plénipotentiaire à Saint-Pétersbourg, il se trouva pendant de longues années séparé des siens, ne connaissant même pour ainsi dire pas sa fille Constance. Nous citons ces lettres à cause de la gaieté de bon aloi qui y règne et des sages conseils qu'il donne sous la forme la plus charmante.



IL VINT A LONDRES. (P. 138.)

part un livre qui t'amusera beaucoup : il est tout plein de belles images, et dès qu'on t'aura expliqué comment il faut se servir du livre, tu pourras t'amuser toute seule. Adèle et Rodolphe s'en sont bien divertis ; à présent c'est ton tour ; je te le donne, et quand tu le feuilletteras, tu ne manqueras jamais de penser à ton papa.

Ta maman, ton frère, ta sœur, t'embrassent de tout leur cœur; et moi, ma chère enfant, juge si je t'embrasse, si je te serre sur mon cœur, si je pense à toi continuellement! Adieu, mon cœur; adieu, ma Constance. Mon Dieu, quand pourrai-je donc te voir?

II

J'ai reçu avec un extrême plaisir, ma chère enfant, ta dernière lettre, non datée. Je l'ai trouvée pleine de bons sentiments et de bonnes résolutions. Je suis entièrement de ton avis : celui qui *veut* une chose en vient à bout : mais la chose la plus difficile dans le monde, c'est de *vouloir*. Personne ne peut savoir quelle est la force de la volonté, *même dans les arts*. Je veux te conter l'histoire du célèbre Harrisson, de Londres. Il était, au commencement du dernier siècle, jeune garçon charpentier au fond d'une province, lorsque le parlement proposa le prix de dix mille livres sterling (dix mille louis) pour celui qui inventerait une montre à équation pour le problème des longitudes (si jamais j'ai l'honneur de te voir, je t'expliquerai cela). Harrisson se dit à lui-même : « Je veux gagner ce prix; » il jeta la scie et le rabot, vint à Londres, se fit garçon horloger, travailla quarante ans et gagna le prix. Qu'en dis-tu, ma chère Constance? cela s'appelle-t-il *vouloir?*

J'aime le latin, pour le moins autant que l'allemand; mais je persiste à croire que c'est un peu tard. A ton âge, je savais Virgile et Cie par cœur, et il y avait environ cinq ans que je m'en mêlais. On a voulu inventer des *méthodes faciles*, mais ce sont de pures illusions. Il n'y a point de méthodes faciles pour apprendre les choses difficiles. L'unique méthode est de fermer sa porte, de faire dire qu'on n'y est pas, et de travailler. Depuis qu'on s'est mis à nous apprendre, en France, comment il fallait apprendre les langues mortes, personne ne les sait, et il est assez plaisant que ceux qui ne les savent pas veuillent absolument prouver le vice des méthodes employées par nous qui

les savons. Voltaire prétend, à ce que tu me dis, « que les femmes sont capables de faire tout ce que font les hommes », etc.; c'est un compliment fait à quelque femme, ou bien, c'est une des cent mille sottises qu'il a dites dans sa vie. La vérité est précisément le contraire. Les femmes n'ont fait aucun chef-d'œuvre dans aucun genre. Elles n'ont fait ni l'Iliade, ni l'Énéide, ni la Jérusalem délivrée; ni Phèdre, ni Athalie, ni Rodogune, ni le Misanthrope, ni Tartufe, ni le Joueur (1); ni le Panthéon, ni l'église de Saint-Pierre, ni la Vénus de Médicis, ni l'Apollon du Belvédère, ni le Persée (2); ni le livre des Principes, ni le Discours sur l'histoire universelle, ni Télémaque. Elles n'ont inventé ni l'algèbre, ni les télescopes, ni les lunettes achromatiques, ni la pompe à feu, ni le métier à bras, etc. Quant à la science (3), c'est une chose très dangereuse pour les femmes. On ne connaît presque pas de femmes savantes qui n'aient été ou malheureuses ou ridicules par la science. Elle les expose habituellement au petit danger de déplaire aux hommes et aux femmes : aux hommes, qui ne veulent pas être égalés par les femmes, et aux femmes, qui ne veulent pas être surpassées. La science, de sa nature, aime à paraître; car nous sommes tous orgueilleux. Or, voilà le danger; car la femme ne peut être savante impunément qu'à la charge de cacher ce qu'elle sait avec plus d'attention que l'autre sexe n'en met à le montrer. Sur ce point, ma chère enfant, je ne te crois pas forte; ta tête est vive, ton caractère décidé : je ne te crois pas capable de te mordre les lèvres lorsque tu es tentée de faire une petite parade littéraire. Tu ne saurais croire combien je me suis fait d'ennemis jadis pour avoir voulu en savoir plus que mes bons Allobroges. Juge ce qu'il en est d'une petite demoiselle qui s'avise de monter sur le trépied pour rendre des oracles!...

Le meilleur remède contre les inconvénients de la science chez les femmes, c'est précisément le ravaudage dont tu ris. Il faut même y mettre de l'affectation avec toutes les commères possibles. Le fameux Haller était un jour, à Lausanne, assis à côté d'une respectable dame de Berne,

1. *Phèdre*, etc., sont les titres de différentes pièces de théâtre.
2. Œuvres des plus illustres sculpteurs.
3. M. de Maistre entend parler (comme le prouvent ses autres lettres) d'une science exagérée, inutile aux femmes et dégénérant en pédanterie.

très bien apparentée, au demeurant *cocasse* du premier ordre. La conversation tomba sur les gâteaux, article principal de la constitution de ce pays. La dame lui dit qu'elle savait faire quatorze espèces de gâteaux. Haller en demanda le détail et l'explication. Il écouta patiemment jusqu'au bout, sans la moindre distraction et sans le moindre air de berner la Bernoise. La *sénatrice* fut si enchantée de la science et de la courtoisie de Haller, qu'à la première élection elle mit en train tous ses cousins, toute sa clique, toute son influence, et lui fit avoir un emploi que jamais il n'aurait eu sans le



A UN MOULIN SITUÉ A QUELQUES LIEUES DE LA. (P. 143.)

beurre et les œufs, et le sucre et la pâte d'amandes, etc.. Or donc, ma très chère enfant, si Haller parlait de gâteaux, pourquoi ne parlerais-tu pas de bas et de chaussons ? Pourquoi même n'en ferais-tu pas ? Je connais ici une dame qui dépense cinquante mille francs par an pour sa toilette. Tout bien considéré, elle s'est mise à tricoter. Il est vrai que, dès qu'elle a fait un bas, elle le jette par la fenêtre et s'amuse à le voir ramasser. Je lui dis un jour que je serais bien flatté si elle avait la bonté de me faire des bas ; sur quoi elle me demanda combien j'en voulais. Je lui répliquai que je ne voulais pas être

indiscret, et que je me contenterais d'*un*. Grands éclats de rire, et j'ai sa parole d'honneur qu'elle me fera *un* bas. Veux-tu que je te l'envoie, ma chère Constance? Il t'inspirera peut-être l'envie de tricoter, en attendant que ta mère te fasse cinquante mille francs pour ta toilette.

Voilà, ma très chère enfant, une lettre toute de morale. J'espère que mon petit sermon pourtant ne t'aura pas fait bâiller. Au premier jour, j'écrirai à ta mère. Embrasse ma chère Adèle, et ne doute jamais *du très profond respect* avec lequel je suis, pour la vie, ton bon papa.

III

J'ai vu par ta dernière lettre, ma chère enfant, que tu es toujours un peu en colère contre mon impertinente diatribe sur les femmes savantes ; il faudra cependant bien que nous fassions la paix, au moins avant Pâques, et la chose me paraît d'autant plus aisée, qu'il me paraît certain que tu ne m'as pas bien compris. Je n'ai jamais dit que les femmes soient des singes : j'ai dit seulement, et je ne m'en dédis pas, que les femmes qui veulent faire les savantes ne sont que des singes. J'honore beaucoup cette demoiselle dont tu me parles, qui a entrepris un poème épique. Dès que le poème épique sera achevé, ne manque pas de m'avertir ; je le ferai relier avec *la Colombiade* de Mme du Bocage. N'as-tu jamais entendu réciter l'épitaphe de la fameuse marquise du Châtelet par Voltaire? En tout cas, la voici :

> L'univers a perdu la sublime Émilie ;
> Elle aima les plaisirs, les arts, la vérité.
> Les dieux, en lui donnant leur âme et leur génie,
> Ne s'étaient réservé que l'immortalité.

Or, cette femme incomparable, à qui *les dieux* (puisque les dieux il y a), avaient tout donné, excepté l'immortalité, avait traduit Newton. Au reste, ma chère Constance, l'Italie pourrait fort bien ne pas se contenter de cet éloge et dire à la France : *Bon pour vous ;* car Mlle Agnesi s'est élevée fort au-dessus de Mm du Châtelet, et je crois même de tout ce que nous connaissons de femmes savantes. Elle a eu, il y a un an ou deux, l'honneur d'être traduite et imprimée

magnifiquement à Londres. Tu vois que je suis de bonne foi, puisque je te fournis le plus bel argument pour ta thèse. Mais sais-tu ce que fit cette demoiselle Agnesi de docte mémoire, à la fleur de son âge, avec de la beauté et une réputation immense? Elle jeta un beau matin plume et papier et se condamna à vivre dans la retraite le reste de ses jours. Si jamais tu es, comme elle, professeur public de mathématiques sublimes dans quelque université d'Italie, je te prie en grâce, ma chère Constance, de ne pas me faire cette équipée avant que je t'aie bien vue et embrassée.

Voilà, ma chère Constance, la petite épître que je te devais depuis longtemps. Embrasse ma bonne Adèle pour mon compte, et fais mes compliments à ceux qui ont la gigantesque bonté de se rappeler à moi. Adieu, petite enfant, adieu!

Régina, la jeune captive.



VERS le milieu du siècle dernier, plusieurs familles allemandes quittèrent leur pays pour aller s'établir dans l'Amérique du Nord. L'une d'elles, se composant du frère, de la mère et de plusieurs enfants, se fixa en Pensylvanie. Il n'y avait dans le voisinage ni église, ni école, et le père, privé de tout secours religieux, dut se contenter d'observer chez lui le dimanche avec sa famille, et d'enseigner à ses enfants à prier. Il remplissait fidèlement ce devoir.

En 1794, une guerre terrible éclata dans le Canada entre les Français et les Anglais. Les Indiens prirent le parti des Français, et étendirent leurs excursions jusque dans la Pensylvanie, portant partout la destruction, pillant et brûlant les maisons, égorgeant les habitants. Ils arrivèrent, en 1755, à la demeure de la pauvre famille allemande. La mère et un de ses fils étaient absents; ils étaient allés faire moudre du grain à un moulin situé à quelques lieues de là. Le père, le fils aîné et une petite fille nommée Régina, étaient restés au logis. Les sauvages massacrèrent immédiatement le père et son fils; mais ils emmenèrent la petite fille, ainsi qu'un

grand nombre d'autres captifs. Pour éviter toute poursuite, les Indiens conduisirent leurs prisonniers à travers des bois et des taillis épais. Lorsqu'ils eurent regagné leurs habitations, ils firent entre eux le partage des captifs. Régina avait à cette époque neuf ans. Elle fut assignée par le sort, ainsi qu'une autre petite fille de deux ans, à une vieille femme très dure. Nos pauvres petites étaient obligées de se rendre à la forêt pour y chercher des racines et d'autres provisions ; et lorsqu'elles ne rapportaient pas suffisamment de vivres à leur maîtresse, la méchante femme les battait si cruellement, que plus d'une fois elles furent près de succomber sous les coups. Ces deux enfants s'attachèrent tendrement l'une à l'autre, et elles ne se quittaient jamais. Lorsque Régina se retirait sous un arbre pour s'y mettre à genoux et adresser au Seigneur ces simples prières que son père lui avait apprises, et pour chanter les hymnes qu'elle avait retenues, sa petite compagne s'agenouillait à côté d'elle, répétait sa prière, et s'efforçait de graver dans sa mémoire ce qu'elle lui entendait réciter.

Neuf longues années s'écoulèrent pour ces pauvres enfants dans ce triste esclavage. Régina avait dix-neuf ans, et sa compagne onze. Leurs bonnes dispositions s'étaient développées pendant leur captivité. Régina avait continué à repasser sans cesse dans sa mémoire les hymnes qu'elle avait apprises chez elle, et à les enseigner à sa jeune amie. Un de leurs cantiques favoris commençait par ces paroles :

Je suis seule au fond des déserts ;
Mais le Maître de l'univers,
Le Sauveur que j'invoque et j'aime,
Habite où j'habite moi-même.
Il guérit mon chagrin cruel,
Change en douceur d'amères larmes ;
Au désert, il donne des charmes,
Et fait de la terre le ciel.

Au milieu de leur profond isolement elles avaient conservé l'espoir que le Seigneur les ramènerait quelque jour vers des chrétiens; cet espoir ne fut pas déçu. En 1764, la Providence amena le colonel anglais Bouquet au lieu de leur captivité. Il vainquit les Indiens, et les força à demander la paix. La première condition qu'on leur imposa fut celle de rendre tous les

prisonniers. Régina et sa compagne recouvrèrent donc la liberté. Plus de quatre cents captifs furent amenés au colonel Bouquet. C'était un douloureux spectacle que celui de la misère et du dénûment de tous ces pauvres jeunes gens qui avaient langui si longtemps dans l'esclavage. Le colonel et ses soldats les pourvurent de vêtements et de vivres, puis ils furent tous conduits à Carlisle, et un avis parut dans les journaux de Pensylvanie, portant que tous les parents qui s'étaient vu enlever des enfants, pendant la guerre de 1754, pouvaient venir les réclamer, et que tous ceux qui seraient reconnus seraient rendus à leurs familles. Cet avis amena à Carlisle un grand nombre de parents affligés, et parmi eux arriva la tendre mère de Régina, tremblante de crainte et d'espérance. On l'introduisit dans le lieu où étaient rassemblés tous ces jeunes gens sortant d'esclavage. Mais hélas! comment dans le nombre reconnaître son enfant! La pauvre mère, vivement angoissée, allait vers toutes les jeunes personnes réunies devant elle, sans que rien pût l'aider à découvrir sa fille. Des torrents de larmes s'échappèrent de ses yeux. Vivement ému de sa douleur, le colonel Bouquet s'avança vers elle, et lui demanda si elle ne se rappelait absolument rien qui pût l'aider à reconnaître son enfant. Elle répondit qu'elle se rappelait une hymne qu'elle chantait avec elle.

Le colonel l'invita à la chanter. A peine la pauvre mère avait-elle achevé la seconde ligne, qu'elle entendit répéter les mêmes paroles par une jeune fille qui, se précipitant hors de la foule, vint se jeter dans ses bras. C'était Régina; son heureuse mère la serra avec transport sur son cœur, et toutes deux versèrent de délicieuses larmes de joie et de reconnaissance. Personne n'était venu réclamer la jeune compagne de captivité de Régina; sans doute que tous ses parents avaient été massacrés; la pauvre enfant, voyant son amie sur le point de la quitter, s'attachait de toutes ses forces à elle, et ne voulait pas la laisser partir. La mère de cette dernière, bien que fort pauvre, ne put résister aux touchantes sollicitations de l'enfant, et consentit à ce qu'elle les suivît.

Les deux jeunes filles ne pouvaient dans la suite se rappeler sans émotion le chant religieux auquel elles devaient leur bonheur.



Heure par heure.

IL arrive souvent, lorsque nous considérons une longue tâche, impossible à terminer avant plusieurs semaines, ou l'étude d'une science ardue et ennuyeuse, que nous nous sentons prises de découragement. Il semble que chacune de nos journées porte le poids de cette longue suite de journées, qui seront marquées par tant de fatigues et de labeurs, ou au moins par tant d''efforts monotones et pénibles à la nature. C'est surtout au début d'une année scolaire que ces pensées sinistres viennent à l'esprit.

Pourquoi donc, chères Lectrices, cette contemplation douloureuse? souffrir ainsi, c'est souffrir deux fois. Oublions-nous la maxime si consolante du Sauveur : A chaque jour suffit son mal? Tenons-nous-en à cette sage mesure; circonscrivons nos préoccupations dans ce petit cadre. Et même, comme le conseille un pieux auteur, n'embrassons pas toute la durée d'un jour, si notre esprit s'en épouvante. Car après tout, rien ne nous assure que nous avons à vivre encore une journée entière. *Heure par heure :* quelle indulgente formule! quel programme bien approprié à notre faiblesse! Pauvre âme, qui vous débattez contre les difficultés de votre travail ou qui vous ensanglantez aux épines du chemin, ne voyez plus désormais que le modique espace renfermé dans une heure, ne pensez qu'à bien employer ce si court moment. Oui, vivez heure par heure, et vous reprendrez bientôt courage.

Qui ne pourrait, pendant une heure seulement, accomplir fidèlement le devoir qui lui est prescrit? Qui n'accepterait, pour une heure, les peines que Dieu lui envoie? Qui ne se dirait, en considérant un laps de temps si réduit : on peut bien

patienter pour une heure? Or cette première heure, ainsi gagnée sur l'ennemi, vous donnera de nouvelles forces pour attaquer la seconde ; et les deux premières vous prépareront à enlever d'assaut la troisième. Vous triompherez du découragement comme ce jeune homme qui avait jeté au loin sa bêche en mesurant du regard la longueur du champ que son père lui donnait à défricher et qui vint à bout de son travail sans beaucoup de peine lorsqu'il s'obligea à ne plus en envisager qu'un petit coin chaque jour.

Elisabeth de Prades.



ÈS sa plus tendre enfance, Élisabeth fut l'objet de la constante sollicitude de sa mère. Lorsqu'elle eut atteint l'âge de douze ans, on l'envoya à Toulouse, au couvent de Notre-Dame, où sa tante était sous-prieure. C'était la première fois qu'elle quittait sa mère, et encore ce n'était pas pour longtemps, car cet exil du foyer ne devait durer que dix mois. C'était aussi la dernière ; car, jusqu'à sa mort, elle ne se sépara jamais de celle qui l'a tant aimée et qui la pleure encore. Le *dernier adieu*, celui que l'on murmure au bord du tombeau, à la porte du ciel, n'était pour elle que le *second.*

La première séparation, celle surtout qui arrache un enfant à sa mère pour le pensionnat, ne se fait ordinairement pas sans larmes. Cet arrachement est toujours douloureux : parfois même, ceux qui le ressentent le plus sont les parents. Élisabeth laissa bien voir à ses paupières quelques larmes indiscrètes qui trahirent sa douleur ; mais, en somme, elle fut courageuse et, dès les premiers jours, elle se mit au travail pour passer une bonne année et remporter des prix à la fin. Il était convenu avec son père que si, par hasard, malgré les attentions dont sa tante l'entourait, elle venait à s'ennuyer, elle ferait dans un coin de ses lettres de petites croix pour révéler sa tristesse, sans la faire connaître à l'autorité. Elle n'en fit jamais. C'est au contraire, son père qui en marqua plusieurs de ses missives. Elle était en quelque sorte l'idole du foyer, et son

absence pesa beaucoup à ses parents. Ils sentirent encore plus qu'elle le poids de l'ennui tant qu'elle ne fut pas avec eux.

Heureusement, elle sut tromper cet ennui par ses fréquentes lettres et ses bonnes notes.

Elle écrivait gentiment, avec esprit et avec cœur. Elle laissait déjà deviner dans son style ce gracieux abandon qui devait plus tard faire le charme de sa correspondance.

Dès le bas âge, Élisabeth avait manifesté l'amour le plus tendre pour le bon Dieu, pour l'enfant Jésus et pour le crucifix. Elle aimait qu'on lui racontât l'histoire de l'Homme-Dieu, qui a tant fait pour les pécheurs. Elle était surtout attendrie au récit de sa Passion, et elle ne comprenait pas que les hommes fussent assez méchants pour ne pas lui offrir des compensations de ferveur et de gratitude. Aussi avec quel amour ardent, avec quel respect ému se prépara-t-elle à sa première communion !

A cette heure solennelle de sa vie, pour cette première grande fête de son âme, elle montra des dispositions telles qu'on ne saurait les rencontrer meilleures dans un cœur de douze ans.

Ce jour fut doublement grand pour elle, car au bonheur qu'elle reçut se joignait un honneur dont elle fut jalouse toute sa vie. Le matin, dans une solennité qu'elle n'oublia jamais, elle était devenue le ciboire vivant de la Divinité, et, le soir, dans une cérémonie qui l'émotionna profondément, elle devint *Enfant de Marie*.

Elle emporta de cette double fête deux grandes dévotions qui, jusqu'à sa mort, furent le baume de son âme : la dévotion au Saint-Sacrement et la dévotion à la Sainte Vierge.

Tous les matins, dès lors, elle se fit un devoir d'assister à la messe et, tous les soirs, un plaisir de faire une visite au Dieu de l'Eucharistie.

Toute petite, elle avait le sentiment religieux très développé. Elle se faisait souvent accompagner à l'église. Elle ne s'y ennuyait jamais. Elle aimait beaucoup les cérémonies, les chants, la musique, les prédications. Tout la charmait dans les pompes du culte. Plus tard elle se prêta avec délices à l'ornementation de l'autel pour le jour de l'Adoration perpétuelle, du jeudi saint et des grandes solennités ainsi qu'à la confection du reposoir devant sa porte, pour la Fête-Dieu.

Dans ces occasions, elle était prise d'un saint *délire* et, par son entrain, son zèle et son activité, elle rappelait à la pensée ce mot liturgique de l'office de sainte Cécile : « C'était une *abeille*

ardente au labeur, » et il y avait plaisir à la voir butinant partout, dans son parterre et chez les voisins, pour l'honneur de son Dieu, cherchant chez elle, et même chez les autres, des fleurs et des bouquets, des tentures et des oriflammes.

A ses grands jours, la Sainte Vierge avait aussi sa part d'enthousiasme. Comment en eût-il été autrement? Toutes les jeunes filles pieuses ont une tendresse marquée pour la Reine des vierges, mais il semble qu'Élisabeth avait dans sa tendresse pour Marie des sentiments passionnés.



Élisabeth fut l'objet de la constante sollicitude de sa mère. (P. 146.)

C'est là ce qui explique la consécration particulière de sa virginité qu'elle lui fit plusieurs fois, les élans du cœur qu'elle lui adressait après ses retraites et la création d'une congrégation de jeunes filles dont elle est restée la présidente jusqu'à son dernier jour.

A tout cela il faut ajouter son amour pour les pauvres. La charité est une médaille à double effigie, qui, d'un côté, montre le ciel et les élus et, de l'autre, la terre et les malheureux. Si,

d'un côté, le cœur d'Élisabeth était aimanté vers les sphères célestes, par l'amour qui monte, il l'était aussi vers les sphères terrestres, par l'amour qui descend. Qui pourrait dire les misères qu'elle a soulagées, les infortunes qu'elle a secourues? Tout enfant, elle aimait à suivre sa mère visitant les malheureux de la ville, en qualité de présidente des Dames de charité, et bien souvent, à table, elle se priva d'un plat ou d'un dessert pour faire la part du pauvre. Que d'ailes de poulet ont ainsi pris le chemin d'une mansarde ou d'une cabane! Son ange gardien pourrait en dire le nombre, mais sa mère ne l'a jamais su.

On comprend sans peine, d'après cela, l'ardeur qu'elle dut avoir partout et toujours pour les œuvres de bienfaisance et de piété. Toutes la trouvaient prête à donner et à agir; pauvre oiseau! ses directeurs et sa mère durent plus d'une fois lui couper les ailes...

Caractère du bon travail.

POUR bien juger de la valeur du travail, on peut recourir aux trois comparaisons suivantes.

Il y a le travail *de l'araignée:* travail patient, mais stérile. L'araignée tire tout d'elle-même. C'est le travail des rêveurs et des utopistes qui s'épuisent sur eux-mêmes dans leur fol orgueil, et qui ne réussissent après tout ce labeur infructueux qu'à se mettre dans la tête... des toiles d'araignée... Il y a le travail *de la fourmi* qui prend son bien partout, entassant, empilant, emmagasinant, sans discernement ni mesure. Il ne peut résulter de ce genre de travail que des esprits superficiels qui ont touché à tout et ne se sont arrêtés à rien, qui ont appris quantité de choses et n'en savent bien aucune. Il y a enfin le travail *de l'industrieuse abeille* qui va droit au meilleur et au plus parfait des choses, qui néglige tout ce qui ne lui est pas utile, qui ne s'arrête qu'aux plantes et aux fleurs dont elle peut s'assimiler la substance, n'en prenant que le suc, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus doux, de plus nutritif, pour le digérer et l'élaborer, de façon à en faire, après s'en être nourrie elle-

même, la nourriture des hommes. Ce travail est celui des bons esprits, celui de l'élève chrétienne.

Ne sera-ce pas le vôtre désormais ? Quels trésors intellectuels vous amasseriez ainsi pour l'avenir, pour toute votre vie!

Comment une jeune fille peut pratiquement imiter Jésus-Christ.

UNE pieuse veuve, qui possédait peu de biens, mais qui était animée d'un grand zèle pour l'éducation de ses enfants, avait une fille âgée de dix ans, nommée Dorothée. Cette pauvre petite était vive et portée à la dissipation. La mère craignait qu'elle ne se pervertît avec ses compagnes ; mais n'ayant pas le loisir de s'appliquer autant qu'il l'aurait fallu à l'éducation de cette chère enfant, elle la mit, malgré sa pauvreté, en pension chez une bonne maîtresse d'école, pour qu'elle la formât à la piété et l'élevât chrétiennement. La petite Dorothée demeura deux ans chez sa maîtresse ; elle y fit des progrès admirables dans la vertu et garda profondément gravés dans son cœur tous les avis que cette pieuse institutrice lui donnait, mais surtout celui-ci : de se proposer Notre-Seigneur Jésus-Christ pour modèle dans toutes ses actions.

Lorsqu'elle fut rendue à sa mère, Dorothée était la consolation de toute la famille ; patiente, douce, obéissante, elle ne se plaignait jamais de rien ; elle parlait peu, mais à propos ; toujours contente, d'une humeur égale dans ses travaux et dans les peines qui lui arrivaient ; simple, modeste, ennemie de toute vanité, respectant tout le monde ; ne parlant mal de personne, aimant à rendre service, elle était constamment recueillie et unie à Dieu.

Une telle conduite la fit estimer de toute la paroisse ; mais la jalousie lui suscita des ennemis. Quelques compagnes envieuses entreprirent de noircir sa réputation, la traitèrent d'hypocrite et de fausse dévote. Dorothée souffrit tout en silence pour l'amour de Jésus-Christ, et donna toujours des marques d'amitié à celles qui la calomniaient. On reconnut

enfin l'innocence de Dorothée, et les méchancetés de ses ennemies tournèrent à leur confusion.

Le curé de la paroisse, admirant en Dorothée l'action de la grâce et les progrès qu'elle faisait dans la vertu, lui dit un jour : Dorothée, je vous prie de me dire en toute simplicité comment vous vous comportez envers Dieu, envers votre mère, envers vos compagnes.

— Monsieur, lui répondit Dorothée, il me semble que je fais peu de chose, en comparaison de ce que je devrais faire. Je me suis toujours souvenue d'un avis que me donna ma maîtresse lorsque je n'avais encore que onze ans : elle me répéta plusieurs fois de me proposer Jésus-Christ pour modèle dans toutes mes actions et dans toutes mes peines ; c'est ce que je tâche de faire. Il me répugne d'entrer dans ces détails si intimes, mais je le fais par obéissance et pour répondre à vos désirs. Voici quelles sont mes habitudes sous ce rapport.

« Lorsque je m'éveille et que je me lève, je me représente l'Enfant Jésus qui, à son réveil, s'offrait à Dieu son Père en sacrifice. Pour l'imiter, je m'offre en sacrifice à Dieu, en lui consacrant ma journée et mes actions. Lorsque je prie, je me représente Jésus priant, qui adorait son Père, et dans mon cœur je m'unis à ses divines dispositions. Lorsque je travaille, je pense que Jésus-Christ s'est fatigué et a travaillé pour mon salut ; et, loin de me plaindre, j'unis avec amour et avec résignation mes travaux aux siens. Quand on me commande quelque chose, je me représente que Jésus-Christ était soumis et obéissant à la sainte Vierge et à saint Joseph, et dans le moment j'unis mon obéissance à la sienne. Si l'on me commande quelque chose de dur et de pénible, je pense aussitôt que Jésus-Christ s'est soumis à la mort de la croix pour mon amour ; ensuite j'accepte de bon cœur tout ce qu'on me commande, quelque difficile que cela soit.

« Si l'on parle mal de moi, si on me dit des duretés, des injures, je ne réponds rien, et je le souffre avec patience, me souvenant que Jésus-Christ a souffert en silence, sans se plaindre, les accusations, les calomnies, les tourments les plus cruels ; je pense alors que Jésus était innocent et ne méritait pas ce qu'on lui faisait endurer ; au lieu que je suis une pécheresse et que je mérite bien plus que ce qu'on peut me faire souffrir.

« Lorsque je prends mes repas, je me représente Jésus-Christ prenant les siens avec modestie et frugalité pour travailler à la gloire de son Père. Si je mange quelque chose qui me déplaît, je pense aussitôt au fiel que l'on présenta à Jésus-Christ sur la croix, je lui fais le sacrifice de ma sensualité ; quand j'ai faim, ou que je n'ai pas de quoi me rassasier, je ne cesse pas d'être contente en me souvenant que Jésus-Christ a jeûné quarante jours et quarante nuits, qu'il a souffert la faim pour mon amour et pour expier les intempérances des hommes.

« Lorsque je suis en récréation ou en conversation, je me représente combien Jésus-Christ était doux et affable en conversant avec les Apôtres.

« Si j'entends de mauvais discours ou si je vois faire quelque péché, j'en demande pardon à Dieu, en me représentant combien Jésus-Christ avait le cœur percé de douleur quand il voyait son Père offensé. Lorsque je pense aux péchés sans nombre que l'on commet dans le monde et combien Dieu est outragé sur la terre, je m'unis aux dispositions de Jésus-Christ, qui disait à son Père en versant des larmes : Ah ! Père saint ! le monde ne vous connaît pas ! Lorsque je vais me confesser, je me représente Jésus affligé qui pleurait mes péchés au jardin des Oliviers et sur la croix.

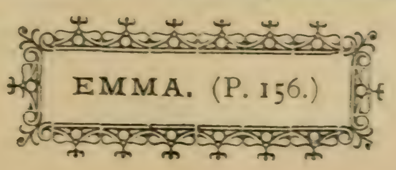
« Si j'assiste à la sainte messe, j'unis aussitôt mon esprit et mon cœur aux saintes intentions de Jésus qui se sacrifie sur l'autel pour la gloire de son Père, pour l'expiation des péchés des hommes, et pour le salut de tous.

« Lorsque je vais prendre mon repos, je me représente Jésus-Christ qui ne prenait le sien que pour renouveler ses forces pour la gloire de son Père, ou bien je me représente que mon lit est bien différent de la croix sur laquelle il se coucha comme un agneau en offrant à Dieu son esprit et sa vie ; ensuite je m'endors en disant dans mon cœur ces paroles de Jésus crucifié : Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains. »

Le bon curé ne pouvant se lasser d'admirer tant de lumières et de vertu dans une jeune villageoise, lui dit :

« O Dorothée, que vous êtes heureuse ! que de consolations vous devez éprouver en vivant de la sorte !

— Il est vrai, répondit Dorothée, que j'ai de grandes conso-



EMMA. (P. 156.)

lations dans le service de Dieu; mais je vous avoue que je ne laisse pas d'avoir des peines et des combats à soutenir. Je dois me faire violence pour supporter les railleries de ceux qui se moquent de moi, et pour surmonter mes passions, qui sont très vives. Si Dieu m'accorde des grâces, il permet aussi que j'aie de fréquentes et fâcheuses tentations : de temps en temps je me trouve plongée dans l'amertume, dans des sécheresses et des ennuis qui m'accablent.

« Que faites-vous, lui dit le digne prêtre, pour surmonter vos répugnances et repousser les tentations? »

Dorothée lui répondit ingénûment :

« J'emploie toujours la même méthode, qui est de tout rapporter à Jésus-Christ. Lorsque je suis dans l'aridité, dans la tristesse et le dégoût, je me représente le Sauveur au jardin des Oliviers, abattu, triste et affligé jusqu'à la mort, ou bien je me le représente délaissé et sans consolation sur la croix ; et m'unissant à lui, je dis aussitôt dans mon cœur ces paroles qu'il proféra lui-même si souvent au jardin des Oliviers : « Mon Père, que votre volonté soit faite! » Quant à mes tentations, lorsque je sens quelque attrait d'aller dans les compagnies mondaines, dans les veillées, ou même au bal et dans les divertissements dangereux, je me représente aussitôt Jésus-Christ qui me dit ces paroles : « Eh quoi! ma fille, veux-tu donc me quitter pour te livrer au monde et à ses plaisirs? Veux-tu me reprendre ton cœur pour le donner à la vanité et au démon? N'y a-t-il pas déjà trop de personnes qui m'offensent? Veux-tu te mettre de leur parti et abandonner mon service? » Et aussitôt je lui réponds dans le fond de mon cœur : « Non, mon Dieu, jamais je ne vous abandonnerai, je vous serai fidèle jusqu'à la mort; où irais-je, Seigneur, en vous quittant, puisque vous seul avez les paroles de vie? » Cette pensée me remplit dans le moment de courage et de force.

Le ministre de Dieu jugea inutile de poursuivre son interrogatoire : il reconnaissait, à des marques aussi décisives, la présence de la véritable sainteté.

Oh! jeunes Lectrices, combien est heureuse une âme qui imite ainsi Jésus-Christ et en fait le centre de son existence! Et pourtant, une telle pratique n'offre rien d'impossible pour vous, puisqu'une pauvre enfant de la campagne la trouvait si naturelle et si aisée. A celles qui auront le courage de l'adop-

ter nous ne craignons pas de promettre qu'elles goûteront la paix du cœur, qu'elles seront les bien aimées de Jésus et de Marie et qu'en persévérant à vivre de cette vie d'union au divin Sauveur, elles feront de rapides progrès dans la perfection.

Hygiène de l'œil.

LE sens de la vue demande de grands soins, de grandes précautions, pour être préservé de maladies plus ou moins graves et même de la perte de l'œil.

Une trop grande chaleur entretenue à la tête est nuisible aux yeux.

Une lumière éblouissante, inégale et vacillante leur fait aussi beaucoup de tort. Évitez, pendant votre travail, surtout si ce travail est délicat et demande une certaine application, de vous trouver assise vis-à-vis d'un mur nouvellement blanchi, et sur lequel tombent les rayons du soleil ; prenez garde aussi, quand vous lisez, que le soleil ne donne sur les pages de votre livre. Ne placez pas votre lit de telle façon que le soleil levant vous envoie sa lumière directement dans les yeux. Ne regardez pas de trop près les objets placés devant vous ; ne vous habituez pas à jeter autour de vous des coups d'œil obliques; ils fatiguent trop la vue.

Une précaution essentielle, c'est de cesser tout travail quand, par suite de l'application, on commence à sentir des douleurs, des picotements dans les yeux. C'est un avertissement de la nature ; gardez-vous de le mépriser et de vouloir continuer quand même ; vous pourriez payer cher cette imprudence. Reposez-vous un moment, passez sur les yeux un linge imbibé d'eau fraîche et attendez que toute souffrance ait disparu.

Il n'est pas moins important de s'interdire tout travail au demi-jour, et surtout de ne jamais condamner ses yeux à des efforts excessifs pour achever une tâche quelconque dans une obscurité presque complète. Que de personnes ont ainsi gagné une ophtalmie ! On se dit que le travail va être terminé, la leçon apprise; ou bien, on lit un livre si intéressant qu'on veut à tout prix en poursuivre la lecture, quoique le soir soit venu et qu'on

se trouve sans lumière. Ce sont des imprudences inqualifiables.

La lumière des lampes, du gaz et les autres lumières artificielles sont plus ou moins fatigantes pour les yeux.

Le duel de l'émulation.



ROVOQUÉ à se battre en duel, un Nîmois, M. Bonet, répondit à son antagoniste, l'avocat Masson, qu'il acceptait, à la condition de choisir ses armes, comme il en avait le droit. « J'invite donc, ajouta-t-il, M. Masson à me suivre en Égypte où règne en ce moment une maladie contagieuse : nous nous ferons accompagner de nos témoins et soignerons les pauvres moribonds jusqu'à ce que l'un de nous deux reste sur le carreau. » M. Masson ne goûta point ce genre de duel.

A la vérité, il y avait de quoi reculer. Mais nous voudrions mettre à la mode pour les jeunes écolières un petit duel de ce genre qui n'offrirait aucun danger. Lorsque deux élèves auraient une querelle, elles seraient engagées à la vider en s'escrimant à qui des deux adversaires serait la plus sage en classe, la plus silencieuse à l'étude, la plus aimable en récréation. Des témoins, choisis parmi leurs meilleures compagnes, prononceraient sans appel. Le résultat de ces sortes de duels prouverait mieux en faveur du bon droit que les sanglantes blessures dont se gratifient nos modernes ferrailleurs.

La petite garde-malade.

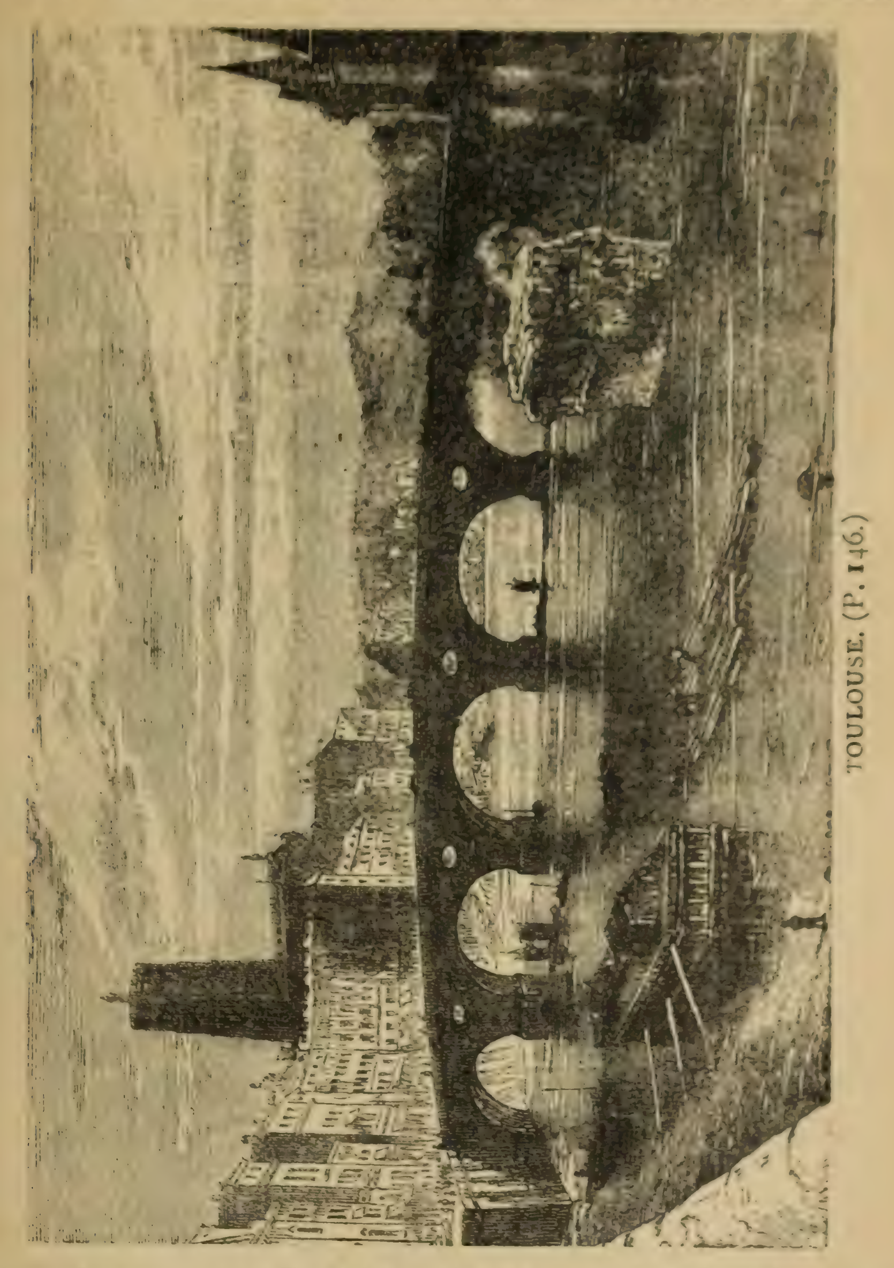


LLE s'appelait Emma ; son père, Adolphe J***, brillant officier sous Napoléon Ier, avait dû, après quelques années pleines de bonheur passées près de sa femme, suivre le grand homme de guerre dans sa malheureuse campagne de Russie.

Tandis qu'il était loin du foyer de la famille, des revers de

fortune atteignirent Mme J***, qui, déjà minée par le chagrin et l'inquiétude que lui causait l'absence de son mari, devint languissante et maladive.

Tout son avoir se trouvait désormais réduit à six cents



TOULOUSE. (P. 146.)

livres de rente. Il fallait bien de l'économie, bien de l'ordre pour vivre avec cela, et malgré son zèle, son activité, la pauvre mère avait beaucoup de peine à se tirer d'affaire ; cependant elle espérait toujours, lorsque la nouvelle de la

déroute et les détails de l'horrible retraite vinrent porter la désolation dans son cœur ; elle ne recevait plus de nouvelles d'Adolphe ; elle s'adressa au ministère ; on ne put rien lui dire ; on n'avait point toutefois la certitude de sa mort, mais dans ce désastre affreux, quelle espérance pouvait-elle conserver ? Aussi ses forces l'abandonnèrent-elles et elle devint tout à fait malade, dans une ville où, à peine connue, elle avait peu de secours à attendre. Sa position était bien cruelle, car que pouvait-elle attendre d'un enfant de huit ans ?

Pauvre Emma, quel fut son effroi quand un matin sa tendre mère lui dit : « Ma fille, je souffre trop pour me lever ; hélas ! que vas-tu devenir ?... » et des larmes amères coulaient sur ses joues sans soulager son cœur.

« Ne te tourmente pas, maman, lui dit Emma, je te soignerai bien ; repose-toi, tu verras, je serai ta garde-malade, j'aurai autant de soins pour toi que tu en as eu pour notre bonne amie [1]. Je te regardais alors, et maintenant je t'imiterai ; j'allumerai ton feu, je veillerai pour toi comme tu veillais pour elle. » Et la pauvre enfant cherchait en grelottant à mettre sa robe, et venait toute glorieuse présenter à sa mère la tisane qu'elle avait préparée. Puis elle restait immobile et muette sur sa petite chaise près du lit de douleur, espérant que le sommeil calmerait les maux de sa mère.

Mais c'est une longue et douloureuse maladie que celle que causent le chagrin et l'inquiétude ! aussi, malgré son zèle, Emma se trouvait-elle bien embarrassée, lorsqu'un médecin, apprenant tout ce qu'elle faisait pour sa mère, et touché du récit d'une conduite si louable, vint offrir ses secours à la pauvre malade. C'était non seulement un homme de mérite, mais un homme bon et généreux ; il fut bientôt l'ami de la maison. Il s'aperçut facilement que la gêne dans laquelle se trouvait la mère d'Emma, que la crainte de laisser son enfant dans la misère et l'abandon, étaient les principales causes du mal de la jeune femme ; il s'attacha donc plutôt à guérir le moral que le physique ; pour cela, il amena chez sa malade sa femme qui, touchée comme lui du sort de ces deux infortunées, devint une amie pour la mère, et une seconde mère pour la fille.

1. C'était une ancienne compagne de Mme J*** que celle-ci avait soignée avec un dévouement infatigable.

La mère d'Emma fut ainsi débarrassée d'une grande crainte ; si elle devait perdre la vie, elle était sûre maintenant que sa fille, sa fille chérie ne serait pas seule sur la terre. Cependant le chagrin profond que lui causaient l'absence d'Adolphe et l'incertitude où elle était sur son sort empêchaient son parfait rétablissement ; sans le vouloir, Emma renouvelait souvent sa douleur par ses questions naïves ; le nom de son père qui s'échappait de ses lèvres faisait chaque jour couler les larmes de sa mère ; et quand le soir, les mains jointes, et pieusement agenouillée près de son lit, elle prononçait avec ferveur ces douces paroles : « Mon Dieu, rendez la santé à maman, et ramenez-nous papa ; ô mon Dieu, vous êtes trop bon pour ne pas nous le rendre !... » la pauvre mère sanglotait. Et cependant elle regardait les paroles de sa fille comme des promesses célestes, transmises par un ange.

La restauration ramena la paix, mais Adolphe n'était pas revenu. Sur les observations du docteur, qu'Emma avait besoin à son âge de prendre l'air et de courir, sa mère la laissait de temps en temps faire des promenades aux environs de la ville avec lui et sa femme.

Un jour ils s'éloignèrent un peu plus, et suivirent la double rangée d'arbres qui bordait la route de Paris ; on était à ces premiers jours du printemps où la nature qui se réveille, reprend sa belle parure de verdure et de fleurs, où l'air doux et embaumé rend le cœur joyeux, où l'on respire plus à l'aise ; Emma, naturellement vive et gaie, courait devant ses bons amis, lorsqu'elle aperçut, assis sur un tronc d'arbre renversé, un voyageur auquel une figure pâle et hâlée, un costume militaire usé et couvert de poussière, donnaient un air de souffrance qui sans doute toucha la bonne petite fille, car elle s'arrêta devant lui et le regarda avec cette curiosité inquiète qui révèle l'intérêt ; dès qu'il s'aperçut de l'indiscrétion d'Emma, le médecin s'écria : « Que faites-vous, Emma ? restez avec nous. » A ce nom d'Emma le voyageur se leva vivement et dit : « Emma ! oh ! oui, ce doit être elle, ce sont ses traits, ses yeux !... » Puis, serrant dans ses bras l'enfant qui se défendait : « Ma fille ! disait-il, ma fille, je te retrouve donc ! où est ta mère ?... » Emma s'échappe et s'enfuit vers le docteur, qui accourait et qui, ayant entendu l'exclamation du voyageur, lui dit :

« Seriez-vous Adolphe J*** ? — Lui-même, répondit, les larmes aux yeux, le malheureux officier ; je viens du fond de la Sibérie où j'étais prisonnier ; j'ai écrit à ma femme, à la mère d'Emma, je suis venu à pied jusqu'à Paris pour la chercher ; après bien des recherches infructueuses, j'ai appris qu'elle s'était retirée depuis plusieurs années dans la ville voisine, et j'arrivais en tremblant. Ah ! répondez-moi, vit-elle encore ? — Oui, mais votre absence, l'incertitude où elle est sur votre sort, ont altéré sa santé ; il faut prendre des ménagements,car votre retour peut la tuer, comme il peut la sauver. Laissez-moi la préparer à cet excès de bonheur ; en attendant, embrassez votre fille, dont les soins, dont le courage et le zèle vous ont conservé une épouse. »

Emma avait peine à reconnaître dans le pauvre voyageur, son père, qu'elle se rappelait confusément avoir vu si brillant sous son bel uniforme ; cependant quelque chose lui parlait pour lui et son bon cœur, involontairement entraîné vers lui, était tout ému en répondant à ses caresses.

Le docteur, qui savait quel danger il y avait à donner une trop forte émotion à sa malade, prit les devants ; il trouva la jeune mère inquiète ; la promenade s'était prolongée plus longtemps que de coutume ; aussi, dès qu'elle l'aperçut, elle s'écria : « Eh bien ! docteur, est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau ? — Notre promenade a été un peu plus longue, répondit-il, parce que nous avons rencontré un militaire que vous connaissez ; vous le verrez bientôt ; il va venir, il est avec Emma. — Oh ! qu'il vienne, s'écria la malade, qu'il vienne ! je suis lasse d'espérer ; c'est l'espérance déçue qui me fait mourir. » En ce moment Emma, qui avait souvent entendu dire que le retour de son père pouvait seul sauver sa maman, se précipita dans la chambre en le tirant par la main, et en criant : « Maman, maman ! le voilà, c'est lui !... » On craignit un instant que cette émotion ne fût trop violente, mais les caresses d'Emma rappelèrent sa mère à la vie.

Adolphe J*** fut replacé ; sa belle conduite dans les nombreuses affaires où il s'était trouvé lui valut un avancement rapide ; mais c'est à sa fille qu'il dut le bonheur d'avoir conservé une épouse dont l'attachement et les soins firent la consolation de sa vie.



La Petite Guerre.

VII.

NOUS allons achever aujourd'hui de vous donner les règles et conseils à suivre pour s'assurer la victoire dans la guerre contre nos défauts.

Voici d'abord un principe d'une grande importance : Pour réussir à triompher de ses défauts, on doit les attaquer séparément.

« Ne courez pas deux lièvres à la fois,» dit un vieux proverbe rempli de sens. Savez-vous, chères lectrices, ce qui arriverait au chasseur ambitieux qui, l'œil au guet, à l'embranchement de deux routes, ou sur la lisière de deux taillis, attendrait les deux hôtes des forêts dont je viens de dire le nom ?... Il n'aurait que des déceptions. — Regardez-le plutôt. Tandis qu'il est tout yeux et tout oreilles, un lièvre se montre à droite, l'autre paraît à gauche. Lequel choisir ? Sur lequel tirer? Comment les avoir tous les deux ? Pauvre chasseur! Pendant que ces réflexions se pressent dans son esprit, ces deux victimes disparaissent. Il veut tirer, mais il est trop tard. Ainsi toute sa peine est perdue ; c'est en vain qu'il a fait le guet ; il perd tout, pour avoir trop désiré.

Ah ! que l'on est faible, que l'on sent son impuissance et que l'on est prêt à se décourager lorsqu'on veut tout embrasser à la fois ! Bien au contraire, que de force, d'action et de puissance n'a-t-on pas lorsqu'on aborde chaque chose séparément !

« Mon fils, disait un moine d'un couvent d'Égypte à un jeune homme qui était venu le trouver pour lui demander le moyen de se corriger de ses défauts, voyez-vous là-bas ce faisceau de baguettes réunies ensemble, prenez-le et essayez de le briser. »

Le jeune homme essaya, mais inutilement.

— Mon père, dit-il au vieillard, c'est impossible ; je ne le puis.

— Je le crois bien, mon fils ; mais déliez le faisceau, désunissez ces baguettes, et vous allez les rompre sans difficulté. Ainsi en est-il de vos défauts, ajouta-t-il d'un air grave ; réunis ensemble, vous ne pouvez en venir à bout ; séparés, vous les briserez facilement. »

— Tout cela est bon, allez-vous dire ; mais si je ne puis attaquer plusieurs de mes défauts à la fois, la lutte sera trop longue ; je n'en finirai pas.

— Je vous l'accorde, jeune lectrice ; par cette méthode vous irez moins vite en besogne ; mais vous irez plus sûrement : sans contredit, cela vaut mieux. Notez du reste qu'en s'occupant spécialement d'un défaut, il ne s'agit pas de laisser carte blanche à tous les autres ; mais les efforts doivent porter d'abord sur un défaut et plus tard sur un autre.

Ajoutons que la correction d'un défaut n'est pas l'affaire d'un moment de bonne volonté. L'auteur de l'*Imitation* dit quelque part : « Oh ! qu'heureux seriez-vous, si après une année de lutte et d'efforts, vous étiez arrivé à corriger *un* de vos défauts ! » Et l'on sent bien qu'en faisant ce vœu, le pieux auteur semble douter qu'il se réalise.

Autre règle non moins importante : Pour se corriger de ses défauts, il est avantageux de se rendre compte des gains et des pertes, des défaites et des victoires.

Que signifient ces paroles ? Notez-le d'abord, chères enfants, je ne dis pas : se rendre compte de *ses défauts*. Je présuppose que chacune de vous a la connaissance des siens. D'ailleurs, il a été indiqué, dans de précédents entretiens, qu'un moment de réflexion sur votre conduite doit vous suffire pour arriver à ce résultat.

Il s'agit de quelque chose de plus. Connaissant parfaitement tel ou tel défaut que vous avez, ma chère enfant, par exemple la paresse, la désobéissance, la jalousie, que sais-je ? on vous demande de vous assurer par vous-même si ce défaut s'accroît en vous ou si vous le corrigez. Tel est le sens de ces mots : *Se rendre compte de ses défaites et de ses victoires.*

— Eh quoi ! m'allez-vous dire, faudra-t-il que je sois conti-

nuellement attentive sur mes actions, et sans cesse les yeux ouverts sur mes défauts ? Mais, c'est bien difficile !

— Non ; un peu de bonne volonté suffit.

— Mais... c'est ennuyeux.

— C'est au contraire le secret de devenir contente et heureuse. Savez-vous pourquoi, dans le monde, tant de gens sont malheureux, pourquoi ils ont partout des ennemis ?

C'est parce que, au lieu d'avoir les yeux ouverts sur leurs propres défauts, ils les laissent fermés sur une chose qui les touche de si près, et les tiennent au contraire constamment ouverts sur ceux des autres. Car, s'aveuglant sur leur compte, ils se passent tout à eux-mêmes, et ayant des yeux d'Argus pour les autres, ils ne leur tolèrent rien. Il suit de là tout naturellement que chacun leur en veut et que tout le monde les déteste. Pauvres insensés ! ils ne veulent pas comprendre que Notre-Seigneur les a stigmatisés d'avance, lorsqu'il a dit : « Malheur à celui qui ne voit pas la poutre qui est dans son œil et qui veut se mêler d'ôter une paille dans celui de son frère ! comme s'il ne devait pas, avant tout, commencer par extirper la poutre qui l'aveugle. »

Mais comment peut-on parvenir à se rendre ainsi compte à soi-même de ses défauts ? — Par l'examen.

On me parlait dernièrement d'un enfant qui, voulant se corriger d'un de ses défauts, le mensonge, s'était procuré un calepin, et notait la faute qu'il venait de faire, dès qu'il lui arrivait de mentir. Le soir, avant de se coucher, il additionnait les chiffres inscrits. S'il y avait progrès, il remerciait la sainte Vierge qu'il implorait tous les jours pour la correction de son défaut ; s'il y avait défaite, il demandait pardon à Dieu, et allait s'en accuser à sa mère.

Sosthène, jeune garçon de la paroisse Saint-André, à Paris, qui ne connaissait pas l'usage du calepin, inventa autrefois un moyen non moins ingénieux pour compter ses fautes.

C'était un grand amateur de billes, en même temps qu'un grand désobéissant. Or, un jour, M. le curé de la paroisse fit au catéchisme une instruction sur la nécessité de se corriger de ses défauts et d'employer tous les moyens pour atteindre ce but. Tout aussitôt l'idée vint à notre inventeur d'utiliser sa passion pour les billes et de la faire servir à la correction de sa désobéissance.

Une boîte est préparée, et il la porte sur lui, dans laquelle il promet de déposer un de ces petits globules chaque fois qu'il aura eu le malheur de désobéir. A la fin du mois, il comptera ; et ainsi, de mois en mois, il pourra calculer s'il avance ou s'il recule.

Le projet fut réalisé, et je sais qu'à la fin du premier mois cent quatre-vingt-huit billes furent trouvées dans la boîte. Cent quatre-vingt-huit billes ! est-ce possible ? allez-vous vous écrier, jeunes lectrices. Cependant n'allez pas si vite ! Cent quatre-vingt-huit billes en trente jours ne donnent en moyenne que six désobéissances par jour : c'est beaucoup, sans doute ; mais ne connaissez-vous pas des enfants qui désobéissent jusqu'à dix et quinze fois ?

Un autre jeune garçon de la même paroisse et du même catéchisme que Sosthène, poussa plus loin le génie de l'invention, et imagina d'avoir un petit sac où il mettait des billets sur chacun desquels était inscrit le nom d'un de ses défauts...

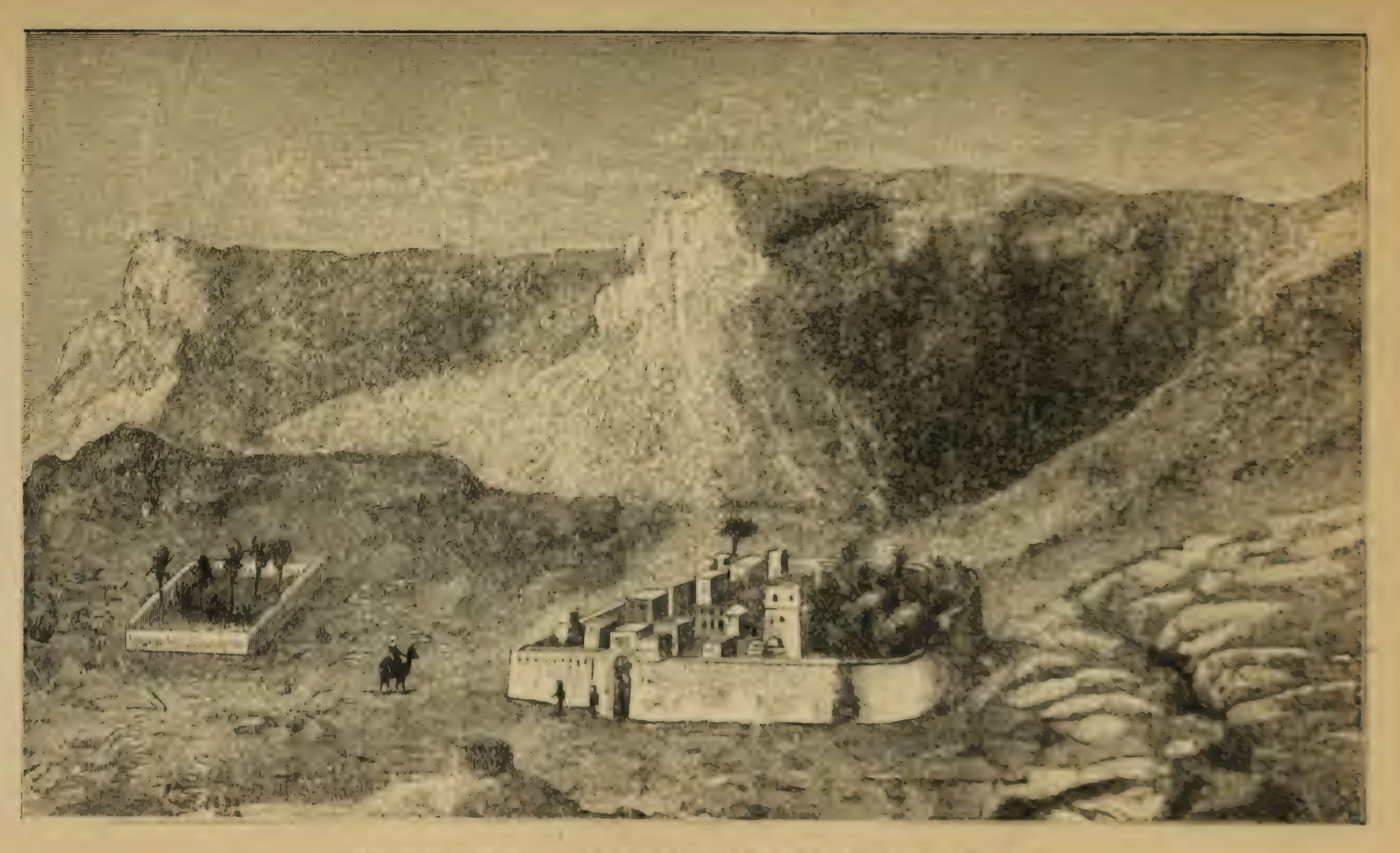
Quel est le meilleur de ces divers moyens ? Tous les trois sont bons. Cependant l'usage du calepin est le plus naturel, le plus simple et le plus facile ; et de plus il n'est pas nouveau. Dans plusieurs pensions de Paris, le *petit Calepin* est très connu et fort en crédit, surtout parmi les élèves qui se disposent à leur première communion. Il serait difficile d'énumérer les avantages qu'une foule d'enfants en ont retirés.

Troisième moyen pour se corriger de ses défauts : S'imposer une pénitence lorsqu'on a succombé.

S'imposer une punition ! Chères Lectrices, vous allez me trouver bien sévère, bien indiscret peut-être, d'oser vous faire une pareille proposition et surtout de l'ériger en principe. Cependant, je ne recule pas devant vos reproches ou vos blâmes : je vous le répète, s'imposer une pénitence, lorsqu'on a succombé, est un moyen infaillible pour se corriger de ses défauts.

Pourquoi cela ? me demandez-vous. Le voici : Nous sommes ainsi faits, que ce qui nous coûte nous frappe et nous impressionne, et que nous sommes bien plus disposés à omettre une chose, quand nous avons été punis pour l'avoir faite une première fois.

Chat échaudé craint l'eau froide : c'est un vieux proverbe ;



UN COUVENT DANS LES DÉSERTS DE L'ÉGYPTE. (P. 161.)

comprenez-le bien. Le malheureux animal, que de l'eau chaude a brûlé, a une telle peur de l'élément liquide, qu'il fuit et tremble même devant un baquet d'eau froide dans la crainte que cette eau froide ne le brûle.

Hommes et enfants, telle est aussi notre histoire ! Tous les conseils, toutes les leçons, toutes les paroles sont sans force pour nous empêcher de céder au mal ; nous en coûte-t-il de l'avoir fait, nous ne voulons plus recommencer.

Une punition que l'on s'impose, lorsqu'on a succombé à un défaut, est donc un spécifique infaillible pour se corriger de ce défaut. Mais si par hasard cette punition ne réussit pas, ou si, après avoir réussi quelque temps, elle perd peu à peu de son efficacité, faut-il abandonner la partie?... Point du tout.

Si une punition ne réussit pas ou devient inutile, il faut recourir à un autre expédient, et cela sans se lasser.

Si, du reste, vous en voulez connaître quelques-uns, afin de pouvoir faire plus facilement votre choix, je vous en indiquerai volontiers. Je conseillerais à une jeune fille gourmande de se priver de quelques friandises pour les offrir à un enfant pauvre les jours où elle aurait succombé à son défaut.

A une enfant colère, d'aller travailler peu de temps après le dîner, sans se récréer avec ses compagnes, quand elle aurait manqué de douceur.

A une enfant jalouse, de dire une petite prière pour celle à qui elle porte envie, de jouer avec elle.

Ne dites pas que ces modes de punition sont trop sévères, ni au-dessus de vos forces, puisqu'ils ont été employés par des enfants de votre âge. Usez-en, croyez-moi, dussent-ils vous paraître un peu durs. Je vous en assure l'infaillibilité.

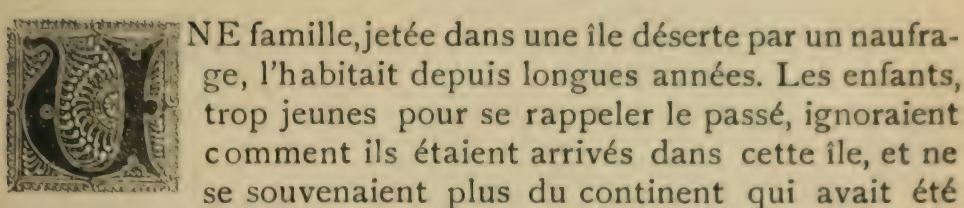
Un dernier mot, chères Lectrices, avant de clore nos entretiens sur la guerre aux défauts.

Je serais bien payé de ma peine, s'il pouvait arriver que, toutes, mettant à profit ces entretiens, vous prissiez la généreuse résolution de travailler désormais à vous corriger de vos défauts, sérieusement, avec constance et pour les motifs que nous venons d'indiquer. Je serais bien payé surtout, si un jour tous vos défauts pouvaient être détruits. Quel triomphe ne serait-ce pas ! Dussiez-vous sortir du combat, la poussière de l'arène sur le front, je trouverais cette poussière plus glorieuse

que celle qui couvre de braves soldats au retour des contrées lointaines, témoins de leur valeur. Quant aux larmes que vos yeux auraient versées dans la lutte, elles me paraîtraient aussi honorables que les blessures par lesquelles ces nobles héros achètent la victoire.

Courage donc ! Jésus vous regarde, la sainte Vierge vous promet son secours, votre ange gardien se tient à vos côtés. Méritez qu'on puisse vous appliquer un jour le mot de saint Paul : « Celui qui aura légitimement combattu sera couronné ! »

La nouvelle Patrie.



NE famille, jetée dans une île déserte par un naufrage, l'habitait depuis longues années. Les enfants, trop jeunes pour se rappeler le passé, ignoraient comment ils étaient arrivés dans cette île, et ne se souvenaient plus du continent qui avait été leur berceau ; du pain, du lait, des fruits, et des autres douceurs qu'on y trouve, ils n'avaient pas la moindre idée, non plus que d'aucun des agréments de la vie ; leur demeure était une caverne, et ce pays sauvage ne pouvait leur offrir d'autre nourriture que des herbes, des racines, ainsi que l'eau claire d'un ruisseau.

Un jour, un petit esquif, monté par des nègres, vint aborder à un massif d'arbres situé sur la côte occidentale de l'île. Cet événement fit concevoir aux parents l'espoir de trouver l'occasion d'échapper à leurs longues souffrances, mais le bateau étant trop faible pour transporter toute la famille au delà de l'Océan, le père se décida à entreprendre ce voyage le premier, afin de préparer une demeure à ceux qui étaient l'objet de sa sollicitude.

Les enfants déploraient cette séparation, et ce n'était pas sans effroi qu'ils voyaient ce père, qu'ils aimaient tant, confier son sort à quelques planches ; mais celui-ci leur dit : « Ne pleurez point : on est plus heureux sur l'autre rive, et bientôt nous y serons tous réunis. »

Le petit bateau revint chercher la mère, et les enfants s'affligèrent encore davantage à l'idée de rester sans protection ; mais la mère leur dit : « Ne pleurez point, nous nous retrouverons sous peu dans un meilleur pays. »

Enfin, la nacelle revint encore chercher les enfants. Ils avaient peur des hommes noirs, et ce n'était pas sans appréhension qu'ils se confièrent aux vagues de la mer. Cependant, en dépit de leurs craintes, ils approchèrent de la terre.

Comment peindre leur joie en reconnaissant leurs parents, qui leur tendaient les bras sur le rivage ! Un repas délicieux composé de lait, de miel et de fruits savoureux leur fut servi, et d'aimables compagnons vinrent partager leurs plaisirs, chaque jour nouveaux et imprévus.

« Oh ! que notre crainte était mal fondée! dirent les enfants. Au lieu d'avoir peur, nous aurions dû nous réjouir, lorsque les nègres vinrent dans notre île pour nous transporter dans ce doux climat.

— Mes chers enfants, dit le père, notre passage de l'île déserte dans ce pays ravissant peut nous suggérer une considération plus élevée. Ce monde est comme une île ; le pays dans lequel nous venons de débarquer nous offre une image imparfaite du ciel ; le trajet sur une mer périlleuse, c'est la mort ; le frêle esquif représente le cercueil dans lequel quatre hommes vêtus de noir nous transporteront un jour. Ainsi, quand l'heure du départ sonnera pour chacun de nous, ne vous troublez pas; la mort n'est pour les justes que le passage de l'exil à la patrie. »

Au mois des Morts, il est bon de nous rappeler la leçon de ce père si chrétien. Souvenons-nous aussi que nous avons des amis, des parents, qui, tout en ayant quitté cette terre de l'exil et de la douleur, ne sont pas encore en possession du bonheur éternel ; songeons aux pauvres âmes du purgatoire et récitons volontiers pour elles quelques courtes prières enrichies d'indulgences ; faisons à leur intention quelques petits sacrifices, et surtout approchons-nous des sacrements avec foi et ferveur, en vue d'obtenir leur délivrance.



UN PETIT ESQUIF VINT ABORDER A UN MASSIF D'ARBRES. (P. 167.)

Une méditation dans un tombeau.

NE jeune fille du nom de Juliette était au service d'une duchesse, femme philosophe, qui tournait en ridicule la religion. Sa domestique en faisait autant, croyant, par là, se donner de l'importance.

Or, un matin, on trouva Juliette morte et froide dans son lit. Elle fut enterrée le lendemain. Le même jour, sur les cinq heures du soir, le fossoyeur se présente au château :

— Monsieur le duc, dit-il, la femme enterrée ce matin n'est pas morte; on l'entend crier et appeler au secours.

En toute hâte on se rend au cimetière : la fosse est ouverte; la bière est retirée et déclouée.

Nul doute, Juliette a été enterrée vivante : ses cheveux, son linceul sont en désordre et sa figure ensanglantée.

Bientôt elle pousse un soupir, ouvre les yeux et fait un effort pour se lever en disant :

— Mon Dieu, je vous remercie.

En peu de jours elle fut entièrement rétablie.

Or, voici ce qui s'était passé en elle depuis l'enterrement.

Dans la fosse, quand elle eut repris connaissance, se sentant liée, serrée, garrottée, de manière à ne pouvoir faire aucun mouvement :

— Où suis-je donc? se dit-elle. Hélas! m'aurait-on enterrée?

Alors une sueur d'épouvante découle de son front. Elle crie, elle appelle ; personne ne répond.

— O horreur! s'écrie-t-elle, c'est dans une fosse que je vais finir ma vie! Quel sort! être au milieu des morts pour y mourir de misère, sans secours, sans consolation.

Elle fait des efforts pour briser les planches du cercueil, pour soulever la terre : rien ne cède.

La situation de son corps était affreuse, sans doute ; mais c'était peu en comparaison de la terreur qui la saisit, quand, pour la première fois, l'idée de Dieu, de sa justice, de l'enfer lui vint dans l'esprit.

— Quoi! sans pénitence, paraître devant ce grand Dieu que j'ai blasphémé!

Dès lors, il lui semblait entendre gronder sa colère. De monstrueuses figures, aux yeux étincelants, s'approchaient en ricanant :

— Tout à l'heure tu seras à nous ; nous boirons ton sang, nous mangerons ta chair.

Ainsi parlaient les furies de l'enfer à son imagination frappée. Puis, elle voyait d'autres démons également effrayants. Ils étaient accroupis auprès d'une fournaise, attendant cette nouvelle victime.

— Patience, patience, crie leur chef ; je vais arracher son âme ; rallumez le feu, excitez les flammes.

Et les bourreaux obéissaient avec joie.

L'infortunée Juliette se ressouvint que la prière chasse les démons. Elle pria, elle déplora ses égarements, elle implora la divine miséricorde.

— O mon Dieu ! disait-elle, je me repens, j'ai horreur de ma conduite ; divin Jésus, ne repoussez pas mon âme repentante. Douce Vierge, refuge des pécheurs, ne me laissez pas périr en désespérée dans ce sépulcre.

En ce moment, elle perdit connaissance une seconde fois jusqu'à l'heure où elle fut délivrée. Pleinement convertie, elle entra chez les Ursulines et y consacra à Dieu le reste de sa vie.

Ne pourrions-nous pas faire notre profit de l'accident survenu à cette malheureuse et vivre désormais dans un état qui ne nous inspirât aucune crainte de paraître devant Dieu ?

Parfums d'un autre monde.

LORSQUE je vins à Ross pour y remplir ma charge de curé, écrit un respectable ecclésiastique, je trouvai une jeune fille nommée Rose-Marie C***, catholique, et vivant dans la maison de sa tante, qui appartenait au protestantisme. La mère de Rose avait été catholique, mais elle avait eu le malheur d'abandonner notre sainte religion et d'embrasser l'hérésie. J'appris ensuite que l'on avait fait auprès de la pauvre enfant

de grands efforts pour lui persuader de renoncer à la foi catholique, mais que toutes les persécutions avaient été inutiles, et qu'elle persévérait dans la vraie foi avec un noble courage, sans se laisser ébranler par des attaques multipliées et dangereuses.

Ces luttes avaient duré plusieurs mois, lorsque tout à coup j'appris que la mère de Rose était auprès d'elle, mais que la chère enfant était malade, et que sa vie même était en danger. Aussitôt, je me rendis chez elle et je la trouvai sans connaissance...

Le lendemain de sa mort, j'allai réciter les prières des défunts près de son lit ; et, ne pouvant pas, d'après la loi, bénir la fosse où elle allait être enterrée, je bénis un peu de terre que l'on devait placer dans son cercueil. Après cela, je sortis.

Le soir même, l'entrepreneur des enterrements se présenta pour prendre la mesure du cercueil. «A-t-elle été embaumée? » demanda-t-il, car jamais il n'avait senti une odeur aussi suave que celle qui s'exhalait du corps de la défunte. Sa mère, sa tante, une domestique sentirent la même odeur. Elle remplissait la chambre, et, quand on eut ouvert la fenêtre, elle se répandit dans une petite cour située derrière la maison. Les voisins qui habitaient de l'autre côté de la cour s'en aperçurent,et demandèrent ce que cela signifiait. Toutes ces personnes étaient protestantes.

Dès que je fus informé de cet événement, je considérai comme un devoir de revenir près de la morte, et de voir par moi-même ce qu'il en était réellement de tout cela. Sans être accompagné de personne, je me rendis à la maison de la défunte et me dirigeai vers la chambre où elle était. La porte en était fermée ; mais avant que je l'eusse ouverte, déjà, sans aucun doute possible, je sentis le parfum dans l'escalier. J'ouvris alors la porte et je fus comme embaumé par l'odeur la plus suave qu'il soit possible d'imaginer. Elle était plus forte que celle de l'encens, mais cependant elle en différait, et je la trouvai plus douce que celle de n'importe quelle fleur.

Il faut savoir que j'ai une grande répugnance naturelle pour la mort, et rien ne m'est plus pénible que de fixer les yeux sur un cadavre. Et cependant toute ma répugnance habituelle avait disparu, et j'éprouvais une impression entièrement opposée.

Impossible d'expliquer ce que je ressentis au fond du cœur,

quand j'arrêtai mes regards sur ce visage qui me paraissait être celui d'une martyre. Et c'est bien martyre que je puis l'appeler, cette chère enfant, quand je pense aux luttes si pénibles qui produisirent en elle un accident inconnu dans la jeunesse, et lui donnèrent ainsi certainement le coup de la mort.

J'examinai la chambre avec grande attention, pour voir s'il n'y avait pas quelque objet qui pût donner naissance à cette odeur mystérieuse ; mais je n'y trouvai rien absolument.

Le dimanche, m'adressant à mon petit troupeau, je dis quelques mots sur la résurrection des corps et sur la gloire et la beauté qui les orneront un jour en Paradis. Ensuite racontant ce qui s'était passé, je priai mes auditeurs de se rendre près de la défunte et d'examiner par eux-mêmes. Ils y allèrent et prièrent près du lit. Tous ceux qui entrèrent dans la chambre, peut-être une cinquantaine de personnes catholiques ou protestantes, furent d'accord pour constater un fait si étonnant. L'une d'elles émit l'idée que cette odeur tenait à certains remèdes extraordinaires dont la malade aurait usé avant sa mort. Mais, informations prises, il fut reconnu qu'on ne lui avait donné aucun remède particulier qui pût produire rien de semblable.

Juste au moment où l'on allait fermer, avec des vis, le couvercle de la bière, le jour même de l'enterrement, je mis sur la défunte un mouchoir blanc, que je laissai là quelques minutes et qu'ensuite j'emportai. Il resta parfumé pendant longtemps. Écrivant quelque temps après à une dame d'Édimbourg le récit de ce qui s'était passé, je plaçai le mouchoir sur la lettre encore ouverte. Quand ma correspondante me répondit, elle m'assura que ma lettre avait gardé l'odeur du linge, et qu'au même moment où elle était ouverte, à Édimbourg, un Père Jésuite, qui était présent et ne savait rien de ce qui s'était passé, demanda quel était donc ce parfum si délicieux. Je possède encore ce mouchoir, et je crois qu'après six ou sept ans il n'a pas perdu les derniers vestiges de son odeur : d'autres ont fait l'expérience et sont du même avis que moi. Quelquefois, quand je me sens un peu triste à la pensée de la mort, que la perte d'un œil et mes infirmités m'obligent à regarder comme prochaine, j'ouvre la boîte où je tiens enfermée ma petite relique, et ma tristesse disparaît.

Le plus intéressant me reste encore à dire, et le voici : la mère de la chère morte est revenue à la vraie foi. Touchée et consolée par un si sensible témoignage de la bonté divine, elle a voulu se réconcilier avec son Dieu. J'ai eu le bonheur de recevoir son abjuration,et,depuis ce moment, elle est demeurée bonne et fidèle fille de l'Église. Tel est le simple récit d'un événement qui, comme plusieurs autres, semble, pour ainsi parler, un sourire du Paradis au milieu des brouillards ténébreux de notre pauvre vie terrestre.

— Dans l'ordre spirituel, l'innocence de la jeune fille forme autour d'elle une atmosphère parfumée, qui réjouit les anges.

La dentelle d'or.



ADEMOISELLE de D*** s'était rendue avec sa gouvernante dans un magasin pour l'achat d'un costume, auquel il fallait une dentelle d'or. La dentelle trouvée, on la compara sur le comptoir avec une dentelle presque aussi brillante, aussi bien travaillée, mais fausse !

De l'or faux, mon Dieu, quelle humiliation pour une personne riche, si on le savait ! Une fausse dentelle portée par la descendante de huit ou dix cordons bleus !

La demoiselle voulut pourtant la fausse dentelle. Elle paya cent sous le mètre, ce qui valait quarante francs en or vrai et elle enjoignit à sa gouvernante de n'en dire mot à personne à la maison.

« Elle a les instincts de l'avarice, » pensait la gouvernante en soupirant.

Le secret fut gardé cependant. Le costume fut fait ; on l'étrenna pour une soirée. Mais voilà qu'un petit bout de la dentelle de Mlle de D*** resta accroché à un clou de fauteuil et que ses bonnes amies s'aperçurent que la dentelle était d'or faux.

On en rit beaucoup,... en secret d'abord, puis en famille. La chose en vint aux oreilles des parents quelques jours après, qui firent grand bruit dans la maison, et voulurent chasser la gou-

vernante. Celle-ci, éperdue, avoua tout, en déplorant les goûts mesquins et avaricieux de Mademoiselle.

Mais que faisait-elle de son argent? Où avait-elle donc porté et caché les dix louis qu'on lui avait donnés pour sa dentelle d'or?

La pauvre enfant, un peu honteuse et dûment grondée, pria madame sa mère de monter en voiture avec elle. Un quart d'heure après, la duchesse et sa fille s'arrêtaient devant une triste maison, dans un non moins triste quartier; elles montaient un triste escalier, arrivaient à un cinquième étage, et là, Mlle de D..., ouvrant une porte, montre à sa maman toute une nichée de petits enfants, vêtus de neuf, propres et joyeux, mangeant de bonne soupe préparée par leur mère, heureuse de leur bien-être, pauvre jeune femme qui depuis trois mois était secourue en secret par Mlle de D......

« Maman, s'écria celle-ci, très émue et les larmes aux yeux, maman, voilà ma dentelle d'or. »

La duchesse pleura avec sa fille, la serra dans ses bras et ne songea plus à la gronder.

***

Cette anecdote nous remet en mémoire un autre trait de générosité, où il s'agit aussi d'un objet de toilette et d'une jeune fille.

Aline L*** était fille unique; sa mère était morte; aussi était-ce sur elle que se concentrait toute l'affection de son père. Un jour, il lui remit cent francs en lui disant qu'elle pouvait acheter l'étoffe nécessaire pour une belle robe, afin de se rendre avec lui à une soirée chez un de ses amis.

Toute joyeuse, Aline se proposait de se rendre avec sa bonne dans un magasin de confections lorsqu'elle entendit du bruit à l'étage supérieur de la maison, occupé par une famille d'honnêtes ouvriers. C'étaient des supplications et des paroles de colère, des plaintes et des gémissements.

Aline, poussée par son bon cœur, se hâte de monter, afin d'avoir quelques explications pour aider et porter secours en cas de besoin. Elle grimpe, elle se presse, elle s'essouffle, et c'est avec une vive émotion qu'une fois entrée dans la mansarde où l'on pleurait, elle demande :

— Qu'est-ce qu'il y a donc?

La réponse était presque tout entière dans le tableau

qu'Aline avait sous les yeux. Au milieu du logis assez proprement rangé, mais sans feu, presque sans lit, et bien piteusement meublé, était une femme couverte d'une robe de toile, malgré l'hiver, et embrassant avec des sanglots un petit enfant de deux ans, qu'elle pressait contre son cœur; debout, près d'un vieil établi, se tenait un homme encore jeune, pâle, maigre et couvert d'habits râpés jusqu'à la corde. Enfin, devant ces pauvres gens, gesticulait avec colère le concierge de la maison.

L'apparition d'Aline était si inattendue, qu'elle produisit une espèce de stupéfaction générale, et un moment de silence en fut la conséquence. Cependant l'homme maigre et pâle répondit d'une voix saccadée :

— Il y a, mademoiselle, que, pour nous consoler dans notre misère, cet homme que voilà veut tout simplement nous jeter à la rue.

— Avec ce pauvre petit enfant! s'exclama la femme.

— Il y a, repartit à son tour le concierge, que j'exécute des ordres donnés; le propriétaire a déjà perdu le loyer de toute une année; il exige cent francs ou le logement : moi, je ne puis sortir de là; je dois à tout prix le satisfaire.

Aline avait mis lentement la main dans l'une des poches de son petit tablier de foulard; là se trouvaient encore les cinq louis donnés pour la robe, et ce fut avec un geste charmant, avec une voix d'ange, qu'elle s'écria :

— Eh bien, vos cent francs, mon brave, les voici. Laissez donc ces gens chez eux.

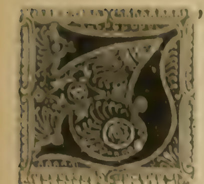
Ce disant, elle sortit pour échapper aux exclamations de reconnaissance, aux larmes de joie, aux transports de toute la maisonnée, et elle descendit les escaliers avec autant de fièvre et de précipitation que si elle fût venue de commettre un crime.

Le propriétaire de la maison et M. L*** furent si charmés de la belle action d'Aline qu'ils lui remirent chacun cinquante francs, ne voulant pas être moins généreux qu'elle.





La nuit de Noel d'une Enfant de Marie.



'AI dix-huit ans, et, si je le voulais, j'en aurais bien dix-neuf: je suis, me semble-t-il, une grande personne, mais cette nuit de Noel me retrouve toujours enfant. Chaque année, elle revient avec les mêmes prestiges ; elle conserve pour mon cœur ses grâces naïves, tout en laissant voir à mon âme, qui s'élève, ses hautes majestés. Autrefois c'était un enchantement, une féerie qui me faisaient ouvrir de grands yeux ; ce sont maintenant des miracles devant lesquels mon intelligence se confond. Jadis le petit Jésus venait, au milieu des chants et des lumières, m'apporter je ne sais quel bonheur, qu'un sachet de bonbons me faisait mieux comprendre ; à présent mon Sauveur m'apparaît dans sa gloire, dans sa bonté, dans son amour ; il m'apporte les biens qui soutiennent mon âme, la nourrissent et la sauvent. Ma raison le comprend et s'en étonne ; mon âme l'en bénit, s'en avoue indigne, et pourtant s'en reconnaît meilleure. Mais au milieu de ces pensées graves et salutaires, tous les ravissements ingénus de mon enfance sont encore là : je remercie et je glorifie Dieu comme une chrétienne ; je suis émerveillée comme un enfant ; j'adore mon Sauveur, et j'aime toujours « le tant aimable petit Jésus ».

Que cette fête était auguste, qu'elle était belle et charmante aussi ! Préparées, durant les saints jours de l'Avent, aux grâces qu'elle allait répandre sur le monde et sur chacune de nous, nous l'attendions avec cette impatience recueillie, avec ce calme affairé qui se remarque dans toutes les grandes circonstances. On ne veut point parler, pour ne pas courir le risque de se dissiper ; c'est une occasion de ne point parler. Aussi ne rencontrait-on que des physionomies éveillées, et si lisibles

qu'il aurait fallu être aveugle pour ne rien entendre parmi ce petit peuple de muets. Mais qu'entendaient nos yeux? de saints désirs, de fermes résolutions, des prières éloquentes. Certaines figures étaient de véritables oraisons; l'on aurait voulu les saluer en passant, comme des anges gardiens.

Vers quatre heures, on avait fait coucher celles qui, pouvant assister à la messe sans danger pour leur santé, n'auraient pu cependant faire toute la veille. Voyez quel événement : se lever à dix ! Ce renversement d'habitudes produit toutes sortes de choses étranges. Il y en a qui ne peuvent pas se décider à s'endormir avant l'heure accoutumée, mais, après cela, quelle affaire pour les réveiller ! « Non, disait Armande, non, je ne saurais croire qu'il est temps de se lever. — C'est la messe de Noël », lui cria-t-on aussitôt ; la voilà sur pied. Hélas ! quel désastre ! Elle s'habille en dépit du sens commun, et, à peine habillée, elle a des maux de cœur, et vingt autres en ont. Mais un peu de grand air ranime et rétablit tout le monde. L'on s'achemine vers l'église à la clarté des étoiles de décembre. Avec nos voiles blancs, notre silence, notre foule, nous avons l'air d'un régiment de fantômes. On aurait dit la retraite de tous les génies du jardin désolé par l'hiver, qui n'ayant à garder ni feuillage, ni verdure, ni fleurs, ni fruits, quittaient à regret ces lieux, pour n'y revenir que sur les haleines du printemps.

L'église est magnifique ; toutes les lampes sont allumées, des cierges appliqués aux parois de la nef font resplendir les croix d'or de la dédicace, et l'orgue nous accompagne, tandis que nous prenons nos places, de ses chants les plus éclatants et les plus solennels. Oh ! que tout resplendisse, que tout chante, puisque c'est la nuit glorieuse où le Sauveur est né ! Le monde n'a point vu de plus beau jour. Dans un des bras de la croix on a disposé une petite cabane, un toit de chaume, une crèche, et sur la paille de cette crèche la douce image d'un enfant nouveau-né. Voilà Dieu dans toute sa faiblesse volontaire et dans toute sa grandeur éternelle. Les Anges qui environnent le tabernacle regardent cette crèche d'un œil attendri ; les Anges qui nous accompagnent la contemplent avec orgueil : ce jour est beau pour eux, Anges gardiens des enfants. Enfin l'office commence : on chante matines, on chante les leçons qui contiennent des instructions si admirables, on chante les prophéties qui ont annoncé à la terre son Sauveur. Puis tout

à coup tout le monde se lève, le *Te Deum* retentit, et bientôt après le prêtre est à l'autel.

Seigneur, ce que nous savons cependant, et ce que nous ne pouvons croire, est-il possible ? Quoi ! toute la terre n'est pas en ce moment prosternée à vos pieds ! Il y a des hommes, il y a des enfants, il y a des jeunes filles, il y a des peuples qui vous oublient ! Cette nuit miraculeuse passe pour eux comme une autre nuit ; les uns sont à leurs plaisirs, les autres sont à leurs offenses, les autres sont à la torpeur de l'indifférence et du sommeil ! L'air ne leur a point parlé de vous, les étoiles joyeuses ne leur ont point dit que l'une d'elles annonça votre venue aux rois mages ! Ils ont des oreilles, et ils n'entendent point le cantique des Anges, sans cesse répété, depuis dix-huit siècles, par tous les échos du monde ! Hélas ! Seigneur, combien je gémis dans mon allégresse à penser que tous mes frères ne la partagent pas! Inspirez-nous en ce jour le zèle infatigable de votre gloire, et faites que nous mettions à vous servir quelque chose de cette ardeur que vous mettez à nous aimer. Amen.

Le voyageur imprévoyant.

UN habitant de Clermont avait à se rendre à un village distant de quelques lieues. La première partie du chemin devait le conduire sur de belles routes bien pavées, puis à travers des prairies verdoyantes; la route était escarpée au delà, rocailleuse et difficile ; c'étaient des chemins boueux, parfois des sentiers où abondaient les ronces et les épines. Il ne fit de préparatifs que pour la portion agréable de son voyage. Il s'habilla à la légère et choisit les couleurs les plus vives ; il mit un gâteau dans sa poche, plaça un bouquet à sa boutonnière, et, prenant une badine à la main, il s'avança gaiement sur la grand'route et les vertes prairies. Le soleil brillait de tout son éclat, et le voyageur, animé, content, ne trouvait que plaisir dans sa course.

Quelque temps après, le chemin devint plus raboteux, le ciel se couvrit, la pluie tomba, et quand la nuit approcha, le

voyageur se trouva fort embarrassé. Ses provisions étaient épuisées ; ses habits, en partie déchirés par les buissons, étaient insuffisants pour le protéger contre le froid et l'humidité ; ses fleurs étaient fanées, et, fatigué comme il l'était, sa canne légère ne lui était d'aucun service ; de plus, une rivière se trouvait devant lui et l'obscurité s'épaississait de plus en plus. « Hélas ! s'écria-t-il, en se frappant la poitrine, j'ai faim, et je n'ai rien à manger ; je suis trempé jusqu'aux os, et je n'ai pas d'habits de rechange ; je suis accablé de lassitude, et je n'ai pas de bâton pour me servir d'appui ; voilà une rivière qui me barre le passage, et je n'ai pas de bateau pour la traverser ; je suis égaré, perdu, et je n'ai pas de guide ; la nuit est venue et je n'ai pas de lanterne. Insensé que je suis ! pourquoi ne me suis-je pas pourvu pour la fin de mon voyage aussi bien que pour son commencement ! »

Mes bonnes Lectrices, vous êtes en route comme ce voyageur, en route vers l'éternité. La vie est le commencement de votre voyage ; la mort en est la fin. Vous vous préparez à la première pendant votre enfance et votre jeunesse par de sérieuses études, des lectures, une sorte d'apprentissage de l'existence que vous devez mener pendant l'âge mûr et la vieillesse. Mais songez-vous à vous préparer à la seconde ? C'est une question qu'il est opportun de vous poser en ce mois de décembre, mois des examens, revues et redditions de comptes. Si la réponse était négative, il faudrait bien vous dire que vous n'êtes pas plus sensées que le voyageur.

Isabelle Villeneuve.



SABELLE perdit sa mère à l'âge de quinze ans, et resta depuis ce triste événement chargée avec son père de veiller à l'entretien de huit frères et sœurs. Il semblait impossible qu'une aussi jeune enfant, qui, jusqu'alors, avait vécu dans l'ignorance des nécessités domestiques, pût remplir la tâche que la mort lui imposait. Elle ne recula pas cependant devant les fatigues qui se préparaient pour elle. Au retour du cime-

tière, où sa mère venait d'être inhumée, la pauvre Isabelle, raconte son biographe, dépouille ses vêtements de deuil pour revêtir ceux du travail que, pendant neuf ans, elle ne devait plus quitter. Elle embrasse son père désolé et abattu, et lui rend le courage en semblant lui dire : « C'est moi qui serai désormais votre compagne et la mère de mes frères et de mes sœurs. »

Dès ce moment la voilà à l'œuvre. Petite de taille, tout au plus initiée aux premières notions que donnent les écoles, tout à fait inexpérimentée, entièrement dépourvue en apparence de cet ascendant nécessaire pour gouverner une famille, la jeune fille trouve dans son cœur seul et dans son dévouement ce qui supplée à tout cela, ce qui le donne et même ce qui le dépasse.

En peu de jours, tout semble changé dans la maison. Dès quatre heures du matin, elle est sur pied pour pétrir dans la huche le pain de chaque jour, ou bien elle est dans la campagne pour trouver çà et là la provision de l'unique vache dont le lait doit alimenter les plus petits et blanchir un peu la nourriture des autres. A peine rentrée, déjà couverte de sueur et trempée de la rosée du matin, il lui faut répondre et satisfaire aux exigences de ces jeunes appétits. Bientôt les lits, le ménage, tout est rangé par la jeune fille, qui pense alors au repas du père et des aînés de ses frères, partis aussi dès l'aurore pour les travaux des champs, en n'emportant pour tout déjeuner qu'un morceau de pain noir ou l'équivalent. Cette quatrième besogne n'est pas la moins difficile, quand tout manque au logis et que tant de personnes doivent vivre sur la journée du père, qui peut gagner au plus 2 fr. 50 par jour. Qu'on se figure quelle a dû être la détresse de cette famille dans les années de cherté et de disette qui survinrent, et l'on comprendra quelle rude tâche eut à remplir la pauvre enfant pour fournir et comme improviser la nourriture indispensable.

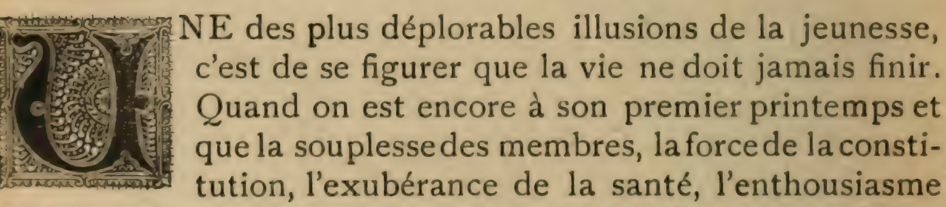
Après midi viennent dans le ménage les opérations de grosse fatigue, les lessives, les savonnages, le nouvel approvisionnement pour la nuit du précieux animal resté à l'étable; puis la préparation du repas du soir pour toute la famille réunie. Rien n'était plus charmant que de voir tous ces enfants autour du foyer : on eût dit une nombreuse couvée que la

faim rendait éveillée et haletante d'impatience. Notre jeune Isabelle calmait ces impatiences, les apaisait par une nourriture solide pour les uns, un peu modifiée pour les autres, en raison de leur jeune âge, et bientôt tous étaient servis et rassasiés, excepté la servante de tous, qui s'oubliait.

Mais tout le monde est au lit, le silence a succédé au bruit de la journée et du dernier repas, et il semblerait que le labeur du jour dût aussi finir pour la courageuse enfant que la fatigue épuise et paraît attrister. Non ; pour elle commence alors la première heure d'une nouvelle journée de nuit, qu'elle va consacrer à mettre les vêtements en ordre, à consolider les chaussures, à nettoyer et à faire sécher ce que la pénurie du ménage ne peut permettre de changer. A dix, onze heures du soir seulement, elle cède à la fatigue et s'endort d'un court sommeil, que la besogne matinale du lendemain devra interrompre quand la nature demanderait encore du repos.

Telle est la tâche journalière qu'Isabelle eut à remplir pendant neuf ans. Le secret d'un tel héroïsme est de s'essayer à des actes qui en approchent, pendant l'enfance. Jeunes filles, soyez pieuses et vous deviendrez capables de tous les dévouements ; exercez-vous aux vertus chrétiennes et vous ne reculerez devant aucun obstacle ni aucun sacrifice.

Un peu de calcul, s. v. p.



UNE des plus déplorables illusions de la jeunesse, c'est de se figurer que la vie ne doit jamais finir. Quand on est encore à son premier printemps et que la souplesse des membres, la force de la constitution, l'exubérance de la santé, l'enthousiasme de l'imagination enivrent pour ainsi dire l'heureuse adolescence, elle ne peut se figurer que tout cela doive un jour s'évanouir, ou ce jour lui semble ne devoir arriver que dans un lointain si extrême qu'il serait déraisonnable de s'en préoccuper. Quelle erreur ! En supposant même la vie la plus longue, la plus exempte de maladies et d'accidents, l'intervalle compris entre l'enfance et la vieillesse est si court, si rapide-



LA ROUTE ÉTAIT ESCARPÉE ET ROCAILLEUSE. (P. 179.)

ment parcouru, que ce n'est pas trop tôt de commencer à penser à la mort lorsqu'on connaît les premières jouissances de la vie.

Une personne sage, à plus forte raison une chrétienne, devrait pouvoir se rendre compte chaque jour, et du temps qu'elle a vécu et de celui qu'il lui reste à vivre. C'est une journée perdue pour elle que celle qu'elle passe sans travailler à son perfectionnement moral. S'il s'agissait de régler l'emploi d'une somme d'argent destinée à subvenir à tous nos besoins pendant la durée de la vie, nous sentirions tout d'abord la nécessité d'employer utilement chaque pièce de monnaie ; mais il s'agit d'une somme d'heures, et nous songeons à peine à la nécessité d'en économiser quelques-unes. Et pourtant la somme d'heures est souvent beaucoup moindre que la somme de pièces d'argent employées pendant toute la durée de l'existence. En effet, une personne dépensant annuellement trois à quatre mille francs pendant soixante à soixante-dix ans, aura dépensé deux à trois cent mille francs, et dans le même temps, elle aura vécu à peine trois cent mille heures. Faisons ce calcul bien simple : des vingt-quatre heures de chaque jour retranchons sept heures de sommeil, et trois heures pour les repas, les distractions et le temps perdu, il restera quatorze heures par jour ou environ cent heures par semaine, ou cinq mille cent-dix heures par an. Si, pour les jours de maladie, nous déduisons encore les cent-dix heures d'excédant, et même le trois cent soixante-sixième jour des années bissextiles, on peut compter sur une somme de cinq mille heures à employer utilement chaque année, ce qui fait cent mille heures pour vingt ans, ou trois cent mille heures pour soixante ans ; c'est un maximum que bien peu de personnes ont pu atteindre : car, de la durée totale de la vie, il faut déduire l'enfance et l'extrême vieillesse, et les maladies pendant lesquelles la vie morale ou intellectuelle se réduit presque à rien. Voilà donc une somme d'heures qu'il s'agit de bien économiser, puisqu'il est impossible de l'augmenter en aucune façon, et malheureusement encore on ne commence à en sentir le prix que quand on en a dépensé une bonne partie sans compter : par exemple, vers l'âge de quarante ans; or une personne qui a quarante ans ne peut plus compter raisonnablement que sur vingt ans ou cent mille heures de vie probable.

Mais, alors même qu'on fait un bon calcul au point de vue de la sagesse humaine, n'oublie-t-on pas le calcul le plus important, le seul important ? Songe-t-on à ce que ces heures et ces années nous rapporteront pour l'éternité ?

Toute vie qui n'est pas orientée de ce côté, et dans laquelle tout n'est pas envisagé, apprécié, jugé en perspective de la vie éternelle, n'est qu'un temps perdu, irrémédiablement perdu. Oh ! si la jeunesse pouvait enfin le comprendre, cette seule science la dédommagerait amplement de toutes celles qu'il ne lui est pas possible d'acquérir, et la préserverait un jour des plus douloureux, comme des plus stériles regrets !

Réfléchissez quelquefois à ces vérités capitales pendant le dernier mois de l'année.

La jarre de farine.



UN pauvre homme, nommé Soma-Sarma, avait recueilli en aumônes, pendant le jour, une jarre pleine de farine.

Pendant la nuit, il s'éveilla, et se livra aux réflexions suivantes :

« Cette jarre est pleine de farine ; s'il survient une disette, je la vendrai au moins cent pièces de monnaie. Avec cette somme, j'achèterai un bouc et une chèvre. Quand ils auront des petits, je gagnerai assez, en les vendant, pour me procurer une couple de vaches. Je vendrai leurs veaux et j'achèterai des buffles. Avec le produit de mon troupeau, je finirai par avoir un haras, dont je tirerai des sommes considérables, et je ferai bâtir une belle maison. Je deviendrai alors un homme d'importance, et quelque personne opulente viendra m'offrir sa fille en mariage avec une riche dot. J'aurai un fils que j'appellerai de mon nom, Soma-Sarma. Lorsqu'il commencera à marcher, je le prendrai sur mon cheval en le plaçant devant moi : aussi, lorsqu'il m'apercevra il ne manquera pas de quitter les bras de sa bonne et de venir à moi. J'appellerai sa bonne pour qu'elle vienne le reprendre ; si elle fait la sourde oreille, je lui donnerai un coup de pied. »

En disant cela, Soma-Sarma allongea le pied avec tant de violence qu'il cassa la jarre, et la farine, s'étant répandue, se remplit de terre et de poussière, de sorte qu'elle fut complètement perdue. Adieu à toutes les espérances ! Soma-Sarma se retrouva pauvre comme devant.

Cette histoire, empruntée à un conteur indien, nous paraît être un doublure de la fable : « La laitière et le pot au lait. »

A qui s'adresse-t-elle ? A bien des personnes, mais spécialement aux jeunes filles rêveuses qui bâtissent des châteaux en Espagne, non pas la nuit, comme notre mendiant, mais en plein jour, au grand détriment de leurs devoirs qui, pendant la durée de ces rêves, deviennent ce qu'ils peuvent.

Pauvres jeunes filles ! si vous ne mettez à la raison cette folle du logis, l'imagination, vous n'éprouverez toute votre vie que déceptions et désenchantements.



TABLE DES MATIÈRES.

CAUSERIES.

RELIGION ; PIÉTÉ ; MORALE.

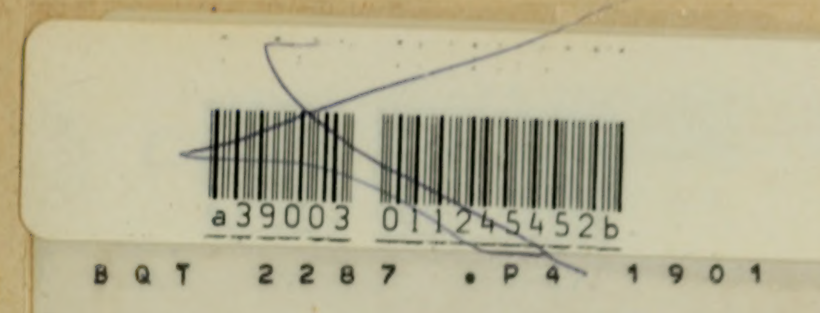
ESQUISSES BIOGRAPHIQUES ET ANECDOTIQUES.

HISTOIRES ET RÉCITS DIVERS.

VARIÉTÉS.



Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie, Bruges.





U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 04 21 18 3